

Isaac Asimov
Puzzles au club des veufs noirs
grands détectives
10
18

Isaac Asimov

PUZZLES AU CLUB DES VEUFS NOIRS



Puzzles of the Black Widowers 1990
Traduction de Michèle Valencia

À la mémoire de Linwood V. Carter (1930-1988) et de John D. (« Doc ») Clark (1907-1988) qui m’ont respectivement inspiré les personnages de Mario Gonzalo et de James Drake.

Le quatrième homonyme

— Homonymes ! dit Nicholas Brant.

Il était l'invité de Thomas Trumbull au banquet mensuel des Veufs Noirs. Il était assez grand et il avait des poches étonnamment marquées sous les yeux, malgré une allure relativement jeune par ailleurs. Son visage était étroit et bien rasé et ses cheveux châtains n'avaient pas encore commencé à grisonner.

— Homonymes, dit-il.

— Quoi ? fit Mario Gonzalo d'un air déconcerté.

— Les mots « qui se prononcent pareil », comme vous dites. Le terme approprié est « homonymes ».

— Ah bon ? dit Gonzalo. Comment vous écrivez ça ?

Brant le lui épela.

Emmanuel Rubin jeta à Brant un regard de hibou derrière les verres épais de ses lunettes et dit :

— Il faut excuser Mario, monsieur Brant. Il ne connaît pas bien notre langue.

Gonzalo brossa quelques grains de poussière de la manche de sa veste et dit :

— Manny est rongé d'envie parce que j'ai inventé un jeu où il faut trouver des mots. Ça, il connaît des tas de mots, mais il n'a pas la moindre étincelle d'imagination, et c'est ce qui le tue.

— M. Rubin ne manque sûrement pas d'imagination, dit Brant d'un ton apaisant. J'ai lu quelques-uns de ses livres.

— Je n'insisterai donc pas, dit Gonzalo. Et puis de toute façon, je veux bien appeler mon jeu le jeu des « homonymes » au lieu des « mots qui se prononcent pareil ». Il s'agit d'imaginer une situation qu'il faudra ensuite résumer par deux mots qui se prononcent pareil… qui sont homonymes. Je vais vous donner un exemple : si le ciel est parfaitement dégagé, il est facile de prendre la décision d'aller pique-niquer en plein air. S'il pleut à verse, il est également facile de décider de ne pas y aller. Mais que se passe-t-il si le ciel est couvert, que la météo prévoit des risques d'averses, mais qu'il y a çà et là des pans de ciel bleu, de sorte que vous n'arrivez pas

à vous décider pour votre pique-nique ? Comment appelleriez-vous ça ?

— Une histoire stupide, dit aigrement Trumbull en passant la main dans ses cheveux blancs frisottés.

— Allez, prêtez-vous donc au jeu, dit Gonzalo. La réponse, c'est deux mots anglais qui se prononcent pareil.

Il y eut un silence général et Gonzalo dit :

— La réponse est « *whether weather* ». C'est la sorte de *temps (wheather)* où on se demande *si (whether)* on va aller faire un pique-nique ou non. *Whether weather,* ça va, vous me suivez ?

James Drake écrasa sa cigarette et dit :

— Nous vous suivons. Le problème est de savoir comment vous lâcher.

Roger Halsted dit d'une voix douce :

— Ne faites pas attention, Mario. C'est un jeu de salon tout à fait honnête, sauf qu'il ne semble pas y avoir beaucoup de combinaisons possibles.

Geoffrey Avalon jeta un regard austère du haut de ses cent quatre-vingt-cinq centimètres et déclara :

— Plus que vous ne pouvez le penser. Supposons que vous possédiez un bélier castré qui est toujours plein d'entrain par temps clair, et toujours malheureux les jours de pluie. Donc, en cas de temps simplement couvert, vous allez vous demander si ce bélier sera joyeux ou triste. Ce qui nous donnera « *whether wether weather* ».

Ces mots provoquèrent un chœur outragé de « Quoi ? ». Avalon dit alors gravement :

— Le premier mot est *w-h-e-t-h-e-r,* qui veut dire si. Le dernier mot est *w-e-a-t-h-e-r,* qui se rapporte aux conditions atmosphériques. Le mot du milieu est *w-e-t-h-e-r,* qui signifie bélier castré. Vérifiez si vous ne me croyez pas.

— Inutile, dit Rubin. Il a raison.

— Je le répète, c'est un jeu stupide, grommela Trumbull.

— Une telle situation ne se présente pas uniquement dans les jeux, dit Brant. Les avocats ne sont que trop conscients des ambiguïtés de la langue et les homonymes peuvent être source de problèmes.

La voix douce d'Henry, ce serveur toujours égal à lui-même, réussit à se faire entendre malgré le tumulte, par une alchimie dont il avait le secret.

— Messieurs, dit-il, je regrette de devoir interrompre une discussion animée, mais le dîner est servi.

— En voici une autre, dit Gonzalo en dégustant sa truite fumée.

Quelqu'un a inscrit tous les chiffres, de 0 à 9, sur une feuille de papier et il a réussi à tous les transformer en visages rigolos sauf l'un d'entre eux. Un enfant le regarde, ravi, mais un peu insatisfait parce que le procédé n'a pas été appliqué partout. Qu'est-ce qu'il lui dit ?

Halsted, qui étalait délicatement de la sauce au raifort sur sa truite, répondit :

— *To two too*[1].

Gonzalo dit d'un ton peiné :

— Vous la connaissiez ?

— Non, répondit Halsted, mais c'est là une application mathématique de votre jeu. À quoi sert d'enseigner les maths au collège si on n'est pas capable de résoudre un problème qui concerne le nombre deux ?

Gonzalo fronça les sourcils.

— Vous essayez de faire de l'esprit, c'est ça, Roger ?

— Qui ? Moi ?

Trumbull intervint :

— En tant qu'hôte de la soirée, j'aimerais vous suggérer de changer de sujet de conversation.

Personne ne parut l'avoir entendu. Avalon dit :

— Les homonymes sont généralement le résultat d'accidents qui se produisent dans l'histoire de la langue. Par exemple, *« night »*, nuit, le contraire de jour, a la même origine que le mot allemand « *Nacht* », tandis que « *knight* », chevalier, comme chevaliers de la Table Ronde, par exemple, s'apparente à l'allemand *« Knecht »*. En anglais, les voyelles ont changé et le *k* ne se prononce pas dans le groupe initial « kn », donc vous vous retrouvez avec deux mots, *night* et *knight,* qui se prononcent de la même manière.

— Le « kn » initial n'a pas toujours un *k* muet, dit Rubin. Il y a des mots qui ne sont pas encore suffisamment anglicisés. J'ai un ami juif qui a épousé une jeune femme de la race des Gentils. Soucieuse de plaire à son nouveau mari, elle lui achète des bonnes choses chez un traiteur juif et elle les lui montre fièrement.

Énumérant tous ses achats, elle lui dit finalement : « Et je t'ai aussi acheté ce *nish* », et elle est complètement déconcertée quand son mari est pris de fou rire.

— Je ne pige pas, dit Drake.

Rubin dit avec un soupçon d'impatience :

— Le mot en question est *knish* avec le *k* prononcé très nettement.

C'est une boule de pâte dont l'intérieur est farci de purée de pommes de terre épicée ou d'autre chose, le tout étant frit ou cuit au four. Tout bon New-Yorkais devrait le savoir.

Trumbull soupira et dit :

— Bon, quand ne peut pas vaincre, autant rallier le camp du plus fort. Est-ce que quelqu'un peut me citer quatre homonymes, donc quatre mots qui se prononcent tous de la même manière, s'écrivent tous différemment et n'ont pas le même sens ? Je vous donne cinq minutes et j'espère bien qu'elles vont s'écouler dans un silence religieux.

Les cinq minutes s'écoulèrent assez agréablement, et le seul bruit qui arrivait aux tympans des convives était le craquement des carapaces de homard. Puis Trumbull dit :

— Je vais vous donner l'un des mots. C'est « *right* », dans le sens de droit, le contraire de gauche. Quels sont les trois autres ?

La bouche parfaitement pleine de pince de homard, Halsted répondit :

— Il y a « *write* », qui veut dire écrire, et « *rite* », qui désigne une cérémonie religieuse, mais je ne crois pas qu'il y en ait un quatrième.

— Si, il y en a un, dit Avalon. « *Wright », w-r-i-g-h-t,* qui veut dire ouvrier, artisan.

— C'est un archaïsme, protesta Gonzalo.

— Pas complètement, dit Avalon. Nous utilisons encore *« playwright* » pour auteur dramatique, c'est-à-dire un artisan qui bâtit une pièce de théâtre.

Brant prit la parole :

— Mon ami Tom a mentionné « *right* », en le définissant comme le contraire de gauche. Mais qu'en est-il de « *right* » qui est l'opposé de faux et de « *right* » qui désigne un angle droit ? Est-ce qu'on peut considérer qu'il s'agit là d'un cinquième et d'un sixième homonyme ?

— Non, dit Gonzalo, il faut que les mots s'écrivent différemment pour qu'on les considère comme des homonymes, tout au moins pour jouer à mon jeu.

— Pas toujours, Mario, dit Avalon. Deux mots peuvent s'écrire de la même manière mais avoir une signification et une étymologie différentes. Dans ce cas, on parle également d'homonymes. Par exemple, « *bear* », l'ours, et « *bear* », le verbe porter, s'écrivent et se prononcent de la même façon, mais ils n'ont pas la même origine, donc je les appellerai des homonymes, tout comme « *bare* », qui signifie nu, bien entendu. Toutefois, les différentes acceptions de « *right* », comme dans le bras « droit », le mot « juste » et l'angle « droit », viennent toutes de la même

racine et du même sens à l'origine, donc, ce ne sont pas des homonymes.

Quinze minutes de plus s'écoulèrent avant que Trumbull ne se sente le droit de faire tinter sa cuiller contre son verre à eau et, par là même, de couper court à la conversation.

— Jamais, au cours d'aucun autre banquet des Veufs Noirs, je n'ai été aussi content de mettre fin à une conversation, dit-il. Si ma qualité d'hôte me donnait les pouvoirs absolus, j'imposerais une amende de cinq dollars à Mario pour avoir abordé ce sujet.

— Vous avez participé à la conversation, Tom, dit Gonzalo.

— Par autodéfense… et puis taisez-vous donc, dit Trumbull. Je voudrais vous présenter mon invité, Nicholas Brant. Jeff, vous me semblez assez civilisé, même si vous avez plus homonymisé que n'importe qui, alors voulez-vous vous charger de cuisiner notre invité ?

Les sourcils formidables d'Avalon se haussèrent et il répondit :

— Je ne pense pas que « homonymisé » puisse se dire, Tom. (Puis, se tournant vers l'invité, il ajouta :) Monsieur Brant, comment justifiez-vous votre existence ?

Brant sourit tristement.

— En tant qu'avocat, je ne crois pas pouvoir le faire. Vous connaissez peut-être cette vieille plaisanterie : Dieu menace de poursuivre Satan en justice. Satan lui répond : « Comment pourrais-tu le faire ? J'ai tous les avocats dans ma poche. » Cependant, je dirai, pour ma défense, que je ne suis pas du genre à faire des effets de voix devant un juge et des jurés. La plupart du temps, je reste assis dans mon bureau et j'essaie de rédiger des textes qui signifient bien ce qu'ils sont censés signifier.

— Je suis moi-même avocat spécialisé dans les brevets d'invention, dit Avalon. C'est pourquoi je vous pose la question suivante sans aucune intention malveillante : est-ce que vous essayez parfois de les rédiger de façon qu'ils ne signifient pas ce qu'ils sont censés signifier ? Essayez-vous parfois de vous ménager des portes de sortie ?

— Naturellement, répondit Brant, j'essaie de rédiger un document qui laisse une marge de manœuvre aussi grande que possible à mon client, et une marge de manœuvre aussi étroite que possible à la partie adverse. Mais cette partie adverse a elle aussi un avocat qui travaille dans le même sens. Alors en général, au bout du compte, le contrat définitif est raisonnablement précis et ne laisse pas matière à interprétations divergentes.

Avalon resta un moment silencieux, puis il dit :

— Tout à l'heure, au cours de la conversation sur les homonymes,

vous avez dit, si je me souviens bien, que l'ambiguïté des homonymes pouvait être source de problèmes. Est-ce que cela signifie que professionnellement, dans la préparation d'un contrat, vous êtes tombé sur un homonyme qui vous a entraîné dans des complications inattendues ?

Brant mit les deux mains en avant.

— Non, non, rien de tel ne s'est produit. Ce que j'avais à l'esprit en faisant cette remarque n'a absolument rien à voir avec le sujet dont nous discutons maintenant.

Avalon fit courir son doigt sur le rebord de son verre à eau.

— Vous devez bien comprendre, monsieur Brant, qu'il ne s'agit pas là d'un contre-interrogatoire devant la justice, mais d'une conversation à bâtons rompus. Rien n'est hors de propos. Je vous renouvelle donc ma question.

Brant resta un moment sans rien dire, puis il déclara :

— Il s'agit d'une chose qui s'est passée il y a un peu plus de vingt ans et à laquelle je n'ai que très rarement repensé depuis. Le jeu d'homonymes de M. Gonzalo me l'a rappelée, mais c'est… ce n'est rien du tout. Ça ne fait pas intervenir la moindre difficulté ou complication de nature juridique. Ce n'est qu'une… une énigme. C'est une histoire insoluble qui ne vaut pas la peine qu'on en discute.

— Est-elle confidentielle ? intervint Gonzalo. Parce que si c'est…

— Il n'y a rien de confidentiel là-dedans, dit Brant. Rien de secret, rien de délicat… et par conséquent rien d'intéressant.

— Tout ce qui est insoluble est intéressant, dit Gonzalo. Ce n'est pas votre avis, Henry ?

Henry, qui était en train de servir encore un peu de brandy, répondit :

— Oui, tout à fait, à condition qu'il y ait la possibilité d'échafauder des hypothèses, monsieur Gonzalo.

Gonzalo commença à dire :

— Bien, alors si…

— Mario, laissez-moi poursuivre, s'il vous plaît, dit Avalon. Monsieur Brant, je me demande si vous pourriez nous donner des détails sur cette énigme dont vous avez parlé. Nous aimerions vraiment beaucoup entendre cette histoire.

— Vous seriez très déçus.

— C'est un risque que nous voulons bien courir.

— Bon, dans ce cas, si vous voulez bien me laisser le temps de me remémorer tout cela…

Brant reposa sa tête sur l'une de ses mains et se mit à réfléchir tandis que les six Veufs Noirs l'observaient, attentifs, et qu'Henry prenait sa place habituelle près du buffet.

— Permettez-moi de commencer avec Alfred Hunzinger, dit Brant. C'était un pauvre enfant de famille immigrée et il n'avait pas d'instruction qui vaille la peine d'en parler. Je suis à peu près sûr qu'il n'a pas fait d'études secondaires. Dès l'âge de quatorze ans, il s'est mis au travail. Ça se passait quelque temps avant la Première Guerre mondiale et à l'époque, l'éducation n'était absolument pas considérée comme un droit, ni même comme quelque chose de particulièrement enviable dans l'esprit de ceux que l'on appelait alors les travailleurs.

» Hunzinger n'était cependant pas le type habituel de travailleur. Il était incroyablement zélé et intelligent. L'intelligence et l'instruction ne vont pas nécessairement de pair, vous savez.

Rubin affirma avec force :

— Ça, c'est bien vrai. J'ai connu des ânes qui avaient une instruction achevée.

— Hunzinger était exactement le contraire, dit Brant. C'était un génie des affaires et il n'avait aucune instruction. Il avait la main verte, sauf qu'il ne s'agissait pas de plantes mais de dollars. Tout ce qu'il touchait prospérait et il a bâti une formidable entreprise avant de mourir.

» Mais ça ne lui a pas suffi. Il avait toujours déploré son manque d'instruction et il s'est lancé dans un programme d'études à domicile. Il n'y travaillait pas tout le temps car son entreprise était son souci primordial et il y avait des périodes pendant lesquelles il ne disposait pas de beaucoup de temps. Et il le faisait un peu au petit bonheur, il lisait tout ce qui lui tombait sous la main, sans personne pour le guider. Quand il discutait avec quelqu'un, il lui servait un curieux mélange de pédanterie et de naïveté.

— Je présume que vous l'avez personnellement connu, dit Avalon.

— Pas vraiment. Pas intimement. J'ai seulement fait un travail pour lui. J'ai surtout rédigé son testament. Quand on s'en occupe correctement et qu'il y a des choses complexes qui entrent en considération, ça prend beaucoup de temps et le document qui en résulte est conséquent. Périodiquement, il doit être mis à jour ou révisé, et la formulation doit être soigneusement choisie, à la lumière d'une législation fiscale en perpétuelle évolution. Croyez-moi, c'était presque une occupation à part entière et j'ai été obligé de passer de nombreuses heures à m'entretenir avec lui et nous avons également échangé une correspondance suivie.

Nous avions cependant des rapports très spécialisés et très limités. J'ai eu l'occasion de connaître à fond l'état de ses finances, mais lui, en tant que personne, je ne l'ai connu que superficiellement.

— Est-ce qu'il avait des enfants ? demanda Halsted.

— Oui, répondit Brant. Il s'était marié assez tard, à l'âge de quarante-deux ans, si je ne m'abuse. Sa femme était considérablement plus jeune. S'il n'était pas idyllique, leur mariage était réussi. Il n'y a pas eu de divorce, ni même l'idée d'un divorce, à quelque moment que ce soit, et Mme Hunzinger est morte il y a à peine cinq ans. Ils avaient quatre enfants, trois garçons et une fille. La fille a fait un beau mariage ; elle est toujours en vie, toujours mariée, elle a elle-même des enfants, et elle est encore, comme elle l'a été toute sa vie, très à l'aise financièrement. Elle figurait à peine dans le testament. Quelques investissements lui ont été cédés du vivant d'Hunzinger, et c'est tout.

» L'affaire était laissée à parts égales aux trois fils, Frank, Mark et Luke, un tiers chacun.

— Vous nous les avez annoncés dans l'ordre de leur naissance ? demanda Drake.

— Oui. L'aîné s'appelle officiellement B. Franklin Hunzinger, le cadet s'appelle Mark David Hunzinger et le benjamin des fils Luke Lynn Hunzinger. Naturellement, j'ai fait remarquer à Hunzinger que laisser son affaire en parts égales à ses trois fils, c'était aller au-devant de problèmes. Les profits pouvaient sans inconvénient être divisés par trois mais la direction de l'affaire, le pouvoir de décision, eux, devaient être placés entre les mains d'un seul individu.

» Il s'est cependant montré obstiné et n'a pas voulu céder. Il m'a dit qu'il avait élevé ses enfants en accord avec les idéaux de la République de la Rome antique ; qu'ils agissaient tous trois avec loyauté envers lui, le *pater familias* – il a effectivement employé cette expression, à ma grande surprise – et entre eux. À son avis, il n'y aurait pas le moindre problème.

» J'ai pris la liberté de lui faire remarquer qu'ils pourraient bien être des fils exemplaires tant que leur père était en vie, tant qu'il dirigeait ses affaires de sa poigne énergique. Mais après sa disparition, de secrètes rivalités pouvaient se faire jour. Jamais, a-t-il insisté, jamais. Je le croyais aveugle et je me demandais comment quelqu'un d'aussi prompt à repérer la plus petite trace de ruse dans les affaires, d'aussi réaliste en ce qui concernait le monde, pouvait être d'un romantisme aussi absurde pour ce qui touchait à sa propre famille.

Drake demanda :

— Comment s’appelait sa fille ?

— Claudia Jane, répondit Brant. Pour le moment, je n’arrive pas à me souvenir de son nom de femme mariée. Pourquoi me posez-vous la question ?

— Par simple curiosité. Elle aurait pu, elle aussi, avoir des ambitions, vous ne trouvez pas ?

— Je ne le crois pas. Du moins, pas en ce qui concernait l’entreprise. Elle a très clairement fait comprendre qu’elle n’espérait pas et ne souhaitait pas en recevoir une part. Son mari était riche… vieille fortune, rang social… ce genre de choses. Elle ne voulait surtout pas qu’on l’identifie à, disons, une gigantesque quincaillerie.

— Bon, je peux comprendre ça, dit Drake.

— Je dois reconnaître que la famille semblait parfaitement harmonieuse, dit Brant. J’ai rencontré à plusieurs reprises les fils, seuls ou ensemble, et ils m’ont fait l’effet de très gentils jeunes gens, très à l’aise entre eux et visiblement très attachés à leur père. De fil en aiguille, nos relations en sont arrivées au point où il a semblé naturel à ces jeunes de m’inviter aux festivités du quatre-vingtième anniversaire du vieil homme. C’est à cette occasion qu’Hunzinger a eu la crise cardiaque qui l’a emporté. Ce n’était pas complètement inattendu. Ça faisait des années qu’il avait le cœur faible, mais c’est réellement malheureux pour lui que ça se soit passé le jour de son anniversaire.

» Bien entendu, la fête a tourné court. On a doucement allongé Hunzinger sur le divan le plus proche et on a appelé plusieurs médecins. Il y a eu alors une sorte de tumulte assourdi. La confusion était suffisante pour me permettre de rester sur les lieux. Cela peut vous sembler morbide mais je me disais que j’avais une tâche à accomplir. Il ne m’avait toujours pas désigné l’un de ses fils pour être à la tête de l’entreprise. Il était trop tard pour rédiger un acte, mais s’il disait quelque chose, ça pouvait avoir un certain poids.

» Je suppose que les fils ignoraient ce que j’avais à l’esprit. Ils étaient là, évidemment. Leur mère, ébranlée par le choc, avait été éloignée. Personne ne semblait avoir remarqué ma présence. Je me suis penché au-dessus de l’oreille du vieil homme et je lui ai demandé :

« — Quel est celui de vos fils que vous voulez voir à la tête de l’entreprise, monsieur Hunzinger ?

» Il était trop tard. Ses yeux étaient clos et sa respiration sifflante. Je me demandais s’il m’avait entendu. Un médecin s’approchait et je savais qu’il allait m’écarter, je me suis donc dépêché de répéter ma question.

Cette fois, les paupières du mourant se sont agitées, et ses lèvres ont remué, on aurait dit qu'il essayait de dire quelque chose. Mais un seul son est sorti. Il m'a semblé que c'était le mot *« to »*. Je n'ai rien entendu d'autre. Il est encore resté une heure en vie mais il n'a rien dit de plus et il est mort, sans avoir repris connaissance, sur le divan sur lequel on l'avait étendu… Et voilà, c'est tout.

— Qu'est devenue l'entreprise ? demanda Gonzalo.

— Rien, dit Brant avec, apparemment, un reste d'immense surprise. Le vieil homme avait raison. Les trois fils se sont merveilleusement entendus. Ils forment une sorte de triumvirat. Quand il faut prendre une décision, ils se réunissent et parviennent rapidement à en prendre une. C'est réellement étonnant et si ce genre de choses devait se généraliser, les avocats finiraient tous par mourir de faim.

— Donc, ce que le vieil homme a pu dire n'a pas d'importance, en fait ? dit Gonzalo.

— Absolument aucune, si ce n'est que pendant un bon moment, ma curiosité en a été piquée. Qu'est-ce qu'il essayait de me dire ? Vous voyez la difficulté, je suppose ?

— Bien entendu, dit Drake en tripotant sa petite moustache grise. On ne peut pas arriver à grand-chose avec le mot « *to* ».

— C'est pire que ça, dit Brant. De quel homonyme s'agissait-il ? Était-ce *t-o,* la préposition « à », *t-o-o,* l'adverbe « aussi », ou *t-w-o,* le chiffre « deux » ? Il y a trois *to* en anglais. À propos, comment écririez-vous cette dernière phrase ? Je me le suis souvent demandé. Quand on parle, on peut fort bien *dire* il y a trois *to,* puisqu'ils se prononcent tous de la même manière, mais comment l'écrit-on dans la mesure où chaque homonyme a une orthographe différente ?

Avalon répondit :

— Pour ma part, je dirais : « Il y a trois mots qui se prononcent *t-o-o.* » Les deux o indiquent la prononciation commune aux trois mots d'une manière exempte de toute ambiguïté et il n'y a qu'à épeler le mot.

— Bon, de toute façon, même si je savais de quel *t-o-o* il s'agissait, ça ne m'avancerait pas à grand-chose.

— Est-ce qu'il n'aurait pas pu s'agir d'une partie d'un autre mot, Nick ? suggéra Trumbull. Supposons qu'il ait voulu dire quelque chose de long, « constitution », par exemple. Il y a quatre syllabes et peut-être n'a-t-il réussi à prononcer que la troisième. Vous avez donc seulement entendu *t-o-o.*

— Peut-être, dit Brant. Je ne peux pas prouver le contraire. Mais

quand même, sur le moment, j'ai nettement eu l'impression que c'était un seul mot, l'un des trois *t-o-o* dont nous avons parlé, quelle que soit la manière dont on veuille l'écrire. Je suppose que j'étais désespérément en train d'essayer de lire sur ses lèvres et qu'il a pu vouloir dire : « je laisse la direction à tel ou tel de mes fils », et que tout ce que j'ai compris, c'est la préposition qui précédait le nom. Ce qui ne m'avance à rien. Bien sûr, comme je vous l'ai dit, ça n'a aucune importance. Les fils s'en tirent très bien. Mais il n'empêche…

Brant secoua la tête.

— Je suis avocat. Ça m'ennuie d'avoir presque touché au but. Même s'il refusait de choisir l'un des trois, même s'il voulait dire « à aucun en particulier », il aurait exprimé là ses dernières volontés et ç'aurait mieux valu que d'agir par défaut. Donc, pendant quelque temps, je me suis posé des questions et maintenant que vous m'avez remis ça en tête, je vais continuer à m'en poser pendant un petit moment… Et je n'arriverai à rien parce qu'on ne peut pas arriver à quoi que ce soit dans cette histoire.

Un lourd silence s'abattit sur les convives et il fut finalement rompu par Gonzalo.

— Du moins, voilà une version intéressante du jeu des homonymes. Duquel s'agissait-il ?

— Qu'est-ce que ça change ? dit Trumbull. Aucun des trois homonymes ne nous aiderait à comprendre ce que le vieil homme essayait de dire.

— Je vous avais prévenus, fit Brant d'un air lugubre. C'est un problème insoluble. Nous ne disposons tout simplement pas d'informations suffisantes.

— Nous n'avons pas à résoudre ce problème, dit Halsted, dans la mesure où il n'y a pas de crise à dénouer ni de criminel à châtier. Tout ce que nous avons à faire, c'est de vous indiquer une solution plausible qui vous tranquillise. Par exemple, supposons qu'il ait dit *t-w-o*.

— Admettons, dit Avalon. Et alors ?

— Eh bien, dans ce cas, il a pu dire quelque chose comme « donnez l'affaire à mon fils numéro deux ».

Brant secoua la tête et dit :

— L'impression que j'ai eue, c'est que le *t-o* que j'ai entendu était au milieu du message. Les lèvres de Hunzinger ont remué avant et après la syllabe que j'ai entendue.

— Je ne suis pas sûr que vous puissiez en déduire quoi que ce soit, dit Rubin. Il n'avait plus vraiment le contrôle de ses gestes. Ce que vous avez

pris pour un mouvement des lèvres n'était peut-être qu'un tremblement.

— Ce serait encore pire, dit Brant.

— Non, attendez un instant, dit Halsted. J'ai une idée qui marche même si le mot se trouve au milieu d'une phrase. Il a pu dire quelque chose du genre : « mon fils numéro deux aura l'affaire » ou « le numéro deux l'aura ».

— Charlie Chan aurait pu dire ça, mais est-ce qu'Hunzinger, lui, se serait exprimé ainsi ? grommela Trumbull. Nick, avez-vous jamais entendu cet homme parler de ses enfants en leur attribuant des numéros ?

— Non, dit Brant. Je ne crois pas que ça me soit arrivé.

— Eh bien, alors, bon sang, pourquoi aurait-il dû commencer à le faire sur son lit de mort ? demanda Trumbull.

— Je suis en train de me demander quelque chose, dit Rubin. Il y a une chose qui mérite d'être prise en considération. Son deuxième fils s'appelle Mark, comme le Marc qui a écrit le deuxième évangile. Son troisième fils s'appelle Luke, et Luc a écrit le troisième évangile. Je parie que s'il avait eu un quatrième fils, il l'aurait appelé John par allusion à Jean.

— A quoi ça sert de faire de tels paris ? dit Gonzalo. Nous ne pourrons jamais trancher et dire qui a gagné.

— Mais alors, pourquoi est-ce qu'il n'a pas appelé son premier fils Matthew, comme le Matthieu du premier évangile ? demanda Avalon.

— Le vieux Hunzinger n'y a peut-être pas pensé à la naissance de son premier fils, répondit Rubin. Ou bien tout simplement, il n'aimait peut-être pas « Matthew ». De toute façon, il me semble évident que si le mot était *two,* il pourrait avoir un double sens et faire allusion à la fois au deuxième fils et au deuxième évangile. Et dans un cas comme dans l'autre, le nom serait Mark.

— Quand bien même il y aurait un million de raisons pour que le mot *two* désigne Mark, on aurait beau en faire la liste que ça ne nous dirait pas pourquoi il aurait appelé son fils « mon fils numéro deux ». Pourquoi ne pas avoir dit « Mark », tout simplement, s'il voulait parler de lui ?

— Eh bien, il a très bien pu dire « *to Mark* »[2] et tout ce que j'ai entendu, c'est le « *to* », dit Brant.

— Monsieur Brant, dit Avalon, je me demande si, à un moment ou à un autre, vous n'auriez pas surpris le vieil Hunzinger à faire plus confiance à l'un de ses fils, à apprécier le sens des affaires chez l'un d'eux

en particulier, ou à sembler en aimer un plus que les autres.

Brant pencha la tête en avant, plongé dans ses réflexions. Puis il fit signe que non.

— Je ne pourrais certainement pas affirmer ça. Je n'ai pas souvenir de quoi que ce soit de semblable. Bien sûr, comme je vous l'ai dit, mes relations avec cette famille ne constituaient pas des liens d'amitié très chaleureux. Nous n'avions que des relations d'affaires. Le vieil homme ne m'a jamais rien dit sur la famille excepté ce qui avait trait au testament.

— Nous ne parlons que des fils, dit Gonzalo. Comment savez-vous que le vieil homme n'a pas pensé à sa fille ? Supposez qu'il ait laissé l'affaire à ses trois fils, en trois parts égales, mais qu'il ait voulu que sa fille prenne les décisions importantes. Il aurait pu se dire qu'elle avait le meilleur sens des affaires de tous et que c'était à elle de faire tourner la boutique même si elle ne voulait pas être mêlée ouvertement à cette entreprise.

— Qu'est-ce qui a bien pu vous donner cette idée, Mario ? demanda Avalon.

— Supposez que le mot ait été *t-o-o*. Il aurait pu dire « ma fille elle *aussi* doit être partie prenante ». Quelque chose comme ça.

— Je ne le crois pas, dit Brant. M. Hunzinger n'a jamais parlé de sa fille en liaison avec l'entreprise. N'oubliez pas que ses préjugés datent d'avant la Première Guerre mondiale, à une époque où les femmes n'avaient même pas le droit de vote. Il n'était absolument pas féministe. Sa femme était strictement une femme au foyer et c'est comme ça qu'il l'entendait. Il s'est arrangé pour que sa fille épouse un homme riche, et il avait l'impression d'avoir fait pour elle tout ce qu'il devait faire. Du moins, c'est la conclusion à laquelle je suis bien forcé d'en arriver si je repense à nos différentes discussions à propos du testament.

Le silence s'abattit à nouveau sur les convives, et finalement, Avalon dit avec un soupir assez théâtral :

— Les hypothèses que nous pouvons avancer n'y changeront rien. Quelque intelligentes et ingénieuses qu'elles puissent être, il n'y a aucun moyen de montrer qu'elles sont les bonnes. J'ai bien peur que pour une fois, il nous faille donner raison à notre invité et conclure que le problème est, par sa nature même, insoluble.

— Pas avant d'avoir demandé à Henry, dit Gonzalo.

— Henry ? fit Brant, surpris, avant de baisser la voix et de murmurer : Vous voulez parler du serveur ?

— Inutile de parler à voix basse, Nick, il est membre du club, dit Trumbull.

— Je vais donc lui demander son avis, dit Gonzalo. Henry, est-ce que vous avez des idées ?

Toujours posté à côté du buffet, Henry eut un très léger sourire et dit :

— Je dois reconnaître que je me demandais quel était le prénom du fils aîné, monsieur Gonzalo.

— Frank, dit Gonzalo. Vous l'avez oublié ?

— Je vous demande pardon, monsieur Gonzalo, je me souviens parfaitement que le fils aîné s'appelle B. Franklin Hunzinger. Ce que je me demandais, c'est ce que cache le *B*.

Tous les regards se tournèrent vers Brant, qui haussa les épaules et dit :

— On le désigne par B. Franklin même dans le testament de son père. C'est comme ça qu'il signe les documents officiels. J'ai toutefois toujours supposé que le *B* était mis pour Benjamin.

— C'est une supposition toute naturelle, dit Henry. Tout Américain qui s'appelle B. Franklin devrait, semble-t-il, être un Benjamin. Mais avez-vous entendu un membre de la famille, ou quiconque, d'ailleurs, l'appeler Benjamin ou Ben ?

Brant secoua lentement la tête.

— Je ne me souviens de rien de semblable, mais cela s'est passé il y a plus de vingt ans et je ne faisais pas réellement partie de la famille.

— Et depuis la mort du vieil Hunzinger ?

— Oh, vous savez, je n'ai presque pas eu de relations avec eux depuis, même en ce qui concerne les affaires juridiques.

— Où voulez-vous en venir, Henry ? demanda Trumbull.

— Eh bien, il m'est venu à l'esprit qu'il y avait pour ainsi dire quatre homonymes qui se prononcent *t-o-o*.

Avalon s'exclama d'une voix étonnée :

— Quatre ! Vous voulez dire que l'un des homonymes a deux significations et deux étymologies différentes, comme c'était le cas pour le mot *b-e-a-r ?*

— Non, monsieur Avalon. Je fais allusion à quatre homonymes qui ont chacun une orthographe différente.

Avalon réfléchit un bref instant.

— Impossible, Henry. Manny, pouvez-vous penser à un quatrième homonyme en plus de *t-o, t-o-o* et *t-w-o ?*

— Non, dit carrément Rubin, il n'y a pas de quatrième homonyme.

— J'ai dit « pour ainsi dire », intervint Henry. Tout dépend du premier prénom de B. Franklin.

— Henry, voilà que vous faites des mystères et que vous nous embrouillez, dit Drake. Allez-y, expliquez-vous.

— Oui, monsieur Drake. M. Brant a dit que le vieux M. Hunzinger était autodidacte et il a indiqué que l'histoire romaine l'intéressait tout particulièrement. Il a élevé ses enfants dans ce qu'il croyait être la tradition romaine. Il employait des termes comme *pater familias,* etc. Et il a donné à ses enfants des noms qui avaient cours à Rome. Il a appelé sa fille Claudia. L'un de ses fils a pour prénom Mark, qui vient du latin « Marcus ». L'autre s'appelle Luke, qui vient du latin « Lucius ».

» Il est possible, en fait, que les noms originaux aient bien été Marcus et Lucius, et que les jeunes enfants aient trouvé Mark et Luke plus au goût du jour. Maintenant, supposons que l'aîné ait eu, lui aussi, un nom latin, mais qui soit dépourvu d'un équivalent anglicisé ? Il ne l'aurait peut-être pas utilisé du tout et s'en serait tenu à Franklin, qui aurait donné Frank, prénom très répandu et très acceptable.

» L'un des prénoms romains courants commençant par un *B* est Brutus, et il n'a pas d'équivalent anglicisé susceptible d'être bien accepté par des jeunes.

— Ah ! fit Rubin.

— Eh oui, monsieur Rubin, dit Henry. Si le vieux M. Hunzinger a appris quelques bribes de latin, il devait sans doute connaître les dernières paroles de Jules César, l'une des expressions latines les plus célèbres. Elle contient le mot « *tu* », qui est le pronom personnel de la deuxième personne du singulier en latin et que les Anglais cultivés connaissent tellement bien – ne serait-ce qu'à cause de cette expression – qu'il en est presque devenu un quatrième homonyme.

» Quand on lui a demandé lequel de ses fils devait diriger l'entreprise, le mourant a pensé à son aîné, il s'est souvenu du prénom qu'il lui avait donné à sa naissance et il a pu dire quelque chose comme : « Tous mes fils se partageront les bénéfices et toi, Brutus, tu dirigeras. » L'expression « et toi, Brutus » est devenue l'exclamation de César *« et tu, Brute »,* et comme il ne parlait pas distinctement, seul le *« tu »* a été audible.

— Bon Dieu ! marmonna Brant. Qui aurait pu penser à une chose pareille ?

— Mais c'est très ingénieux, dit Avalon. J'espère que vous avez raison, Henry. Je n'aimerais pas que ce raisonnement ait été tenu en pure perte. Je suppose que nous pourrions téléphoner à Hunzinger pour tenter de le persuader de nous indiquer son premier prénom.

Tout excité, Gonzalo s'écria :

— Attendez, Jeff, est-ce qu'il ne pourrait pas se trouver dans le *Who's Who in America* ? En général, ils mettent quelques patrons d'entreprise.

— Il se peut qu'il n'y ait que la version officielle de son nom, B. Franklin Hunzinger, dit Avalon. Bien sûr, pour montrer qu'un nom n'est pas utilisé, il arrive qu'on l'indique entre parenthèses, à la suite de l'initiale.

— Voyons, dit Gonzalo.

Il alla chercher le premier volume de l'édition complète du *Who's Who* dans la bibliothèque et pendant un moment, on l'entendit tourner les pages. Puis il s'arrêta et s'écria triomphalement :

— Brutus Franklin Hunzinger, avec B. et le reste du prénom entre parenthèses !

Brant se prit la tête dans les mains.

— Voilà vingt ans que cette histoire m'embête périodiquement, et il aurait suffi que je vérifie dans le *Who's Who*… Mais pourquoi l'idée de vérifier me serait-elle venue ? ajouta-t-il en secouant la tête. Je vais devoir le leur dire. Il faut qu'ils le sachent.

— Je ne crois pas que ce serait très sage, monsieur Brant, dit Henry. Ils s'en sortent très bien comme ça, mais s'ils découvraient que leur père avait choisi l'un d'entre eux pour diriger l'entreprise – ce dont nous ne pouvons même pas être certains –, des rancœurs pourraient se faire jour. Il ne faut certainement pas essayer de réparer quelque chose qui n'est pas cassé.

Remarque

Un certain nombre de mes énigmes de Veufs Noirs dépendent des caprices de la langue anglaise. Je ne peux pas m'en empêcher parce que cette langue m'inspire un grand intérêt et une grande admiration.

Je dois toutefois reconnaître que je suis conscient, et gêné, du fait qu'en faisant dépendre trop de choses de l'anglais, je sème des obstacles sur le parcours des traducteurs et je réduis peut-être ainsi mes chances d'être publié dans des éditions étrangères. Ce n'est pas seulement que les éditions étrangères rapportent de l'argent (tout le monde sait que j'ai une nature bien trop noble et distinguée pour m'intéresser à l'argent), elles présentent aussi mes ouvrages à des lecteurs qui n'auraient pas pu les lire autrement. Et être lu par un vaste public, ça, ça m'intéresse.

Je dois cependant avouer que quand une question de langue me paraît pouvoir constituer un petit stratagème intéressant (comme dans l'histoire que vous venez de lire), je suis incapable de résister.

Cette nouvelle a été publiée pour la première fois dans le numéro de mars 1985 *d'Ellery Queen's Mystery Magazine*.

Est unique ce qu'on veut bien trouver unique

Emmanuel Rubin se serait battu jusqu'à la mort plutôt que de reconnaître qu'il avait un sourire béat aux lèvres. Mais c'était bien le cas. Il avait beau essayer, il ne parvenait pas à dissimuler la fierté qui perçait dans sa voix ni la lueur de satisfaction qui brillait dans ses yeux.

— Chers confrères, dit-il, maintenant que Tom Trumbull, même lui, est arrivé, permettez-moi de vous présenter mon invité du jour. Il s'agit de mon neveu, Horace Rubin, le fils aîné de mon petit frère et l'une des lumières de la nouvelle génération.

Horace sourit faiblement à ces mots. Il dépassait son oncle d'une bonne tête et il était un peu plus mince que lui. Il avait des cheveux noirs frisottés, un nez proéminent bien arqué et de grosses lèvres. Il n'était absolument pas beau et Mario Gonzalo, l'artiste des Veufs Noirs, se donnait beaucoup de mal pour ne pas exagérer ses traits. Une précision photographique faisait déjà suffisamment œuvre de caricature. Ce qui n'était pas fixé sur le papier, bien sûr, c'était la lueur de vive intelligence qu'on ne pouvait pas manquer de remarquer dans les yeux du jeune homme.

— Mon neveu prépare son doctorat de chimie à Columbia. Et il le prépare maintenant, Jim, pas en 1900, comme vous.

James Drake, le seul Veuf Noir qui avait obtenu un doctorat (bien que tous aient droit au titre de « docteur », conformément au règlement du club), dit :

— Bravo… quant à mon diplôme, je l'ai eu juste avant la guerre… la Seconde Guerre mondiale, bien sûr.

Se remémorant ses souvenirs, il sourit à travers la mince colonne de fumée qui s'élevait en spirale de sa cigarette.

Thomas Trumbull qui, comme d'habitude, était arrivé en retard pour prendre son apéritif, fronça les sourcils par-dessus son verre et dit :

— Est-ce que je rêve, Manny, ou est-ce que nous réservons généralement ce genre de détails pour le moment où nous cuisinons

l'invité, après le repas ? Pourquoi voulez-vous précipiter le mouvement ?

Il agita vigoureusement la main vers la fumée et s'écarta ostensiblement de Drake.

— Je ne fais que préparer le terrain, répondit Rubin avec indignation. J'espère que vous allez cuisiner Horace sur le sujet de sa thèse. Il n'y a pas de raison pour que les Veufs Noirs ne s'instruisent pas quelque peu.

— Est-ce que vous voulez nous faire rire, Manny, en nous racontant que vous comprenez ce que fait votre neveu dans son laboratoire ? dit Gonzalo.

La maigre barbe de Rubin se hérissa.

— Je comprends plus de choses à la chimie que vous ne l'imaginez.

— Ça, sûrement, parce que pour ma part, je crois que vous n'y comprenez rien du tout, répliqua Gonzalo avant de se tourner vers Roger Halsted pour lui dire : Il se trouve que je sais que Manny a eu un diplôme de poterie babylonienne en s'inscrivant à des cours par correspondance.

— Faux, dit Rubin, mais c'est déjà mieux que vous, qui vous êtes spécialisé dans l'étude de la bière et des bretzels.

Geoffrey Avalon, qui écoutait cet échange avec dédain, reporta son attention sur le jeune étudiant et lui demanda :

— Quel âge avez-vous, monsieur Rubin ?

— Appelez-moi donc Horace, dit le jeune homme d'une voix de baryton inattendue, ou oncle Manny va répondre à ma place et je n'arriverai pas à placer un mot.

Avalon eut un sinistre sourire.

— En effet, il a tendance à monopoliser la conversation quand nous n'y mettons pas le holà. Mais quel âge avez-vous, Horace ?

— Vingt-deux ans, monsieur.

— Est-ce que ce n'est pas un peu jeune pour en être déjà au doctorat ou bien commencez-vous seulement à le préparer ?

— Non, je devrais commencer à rédiger ma thèse maintenant et j'espère en avoir fini dans six mois. Je suis assez jeune, c'est vrai, mais je ne suis pas une exception. Robert Woodwart a passé son doctorat de chimie à vingt ans. Bien entendu, on l'avait quasiment renvoyé du lycée à dix-sept ans.

— En tout cas, même à vingt-deux ans, ce n'est pas si mal.

— Je vais avoir vingt-trois ans le mois prochain. C'est à cet âge que j'aurai mon diplôme… ou jamais.

Il haussa les épaules et eut l'air abattu.

La voix douce d'Henry, le serveur inégalé qui officiait pour tous les

banquets des Veufs Noirs, se fit entendre.

— Messieurs, le dîner est servi. Nous allons avoir du curry d'agneau et notre chef, j'en ai peur, pense qu'un curry se doit d'être relevé, alors si l'un de vous préfère quelque chose d'un peu moins épicé, dites-le-moi et je veillerai à ce que vous ayez satisfaction.

— Si un dégonflé préfère des œufs brouillés, Henry, apportez-moi sa part de curry d'agneau en plus de la mienne, dit Halsted. Il ne faudrait pas la laisser perdre.

— Il ne faudrait pas non plus que nous contribuions à votre problème de poids, Roger, grommela Trumbull. Nous allons tous prendre du curry, Henry, et apportez les condiments, surtout le chutney et la noix de coco. J'ai moi-même l'intention de forcer un peu la dose.

— Et laissez du bicarbonate à portée de la main, Henry, dit Gonzalo. Tom a les yeux plus optimistes que le ventre.

Henry servait le brandy quand Rubin fit tinter sa cuiller contre son verre à eau et dit :

— Passons aux choses sérieuses, messieurs, passons aux choses sérieuses. Mon neveu, je l'ai bien vu, a fait un sort à tout ce qui était comestible et il est temps qu'on le lui fasse payer en le cuisinant… Jim, on pourrait vous croire tout désigné pour diriger les opérations, puisque vous êtes plus ou moins chimiste vous-même, mais vous risqueriez de vous lancer avec Horace dans une discussion privée sur des questions de chimie. Roger, vous qui n'êtes qu'un mathématicien et par conséquent suffisamment hors compétition, voulez-vous vous en charger ?

— Avec plaisir, dit Halsted en sirotant doucement son curaçao. Monsieur Rubin… ou Horace, si vous préférez, comment justifiez-vous votre existence ?

— Une fois que j'aurai obtenu mon doctorat et que je me serai trouvé un poste dans une université convenable, je suis sûr que mon travail la justifiera amplement, répondit Horace. Si ça ne marchait pas…

Il haussa les épaules.

— Vous semblez avoir des doutes, jeune homme. Est-ce que vous vous attendez à avoir des difficultés pour trouver du travail ?

— On ne peut jamais être certain d'en trouver, monsieur, mais j'ai eu des entretiens dans plusieurs universités et si tout se passe bien, il me semble qu'une situation enviable devrait en résulter pour moi.

— Si tout se passe bien, dites-vous. Y a-t-il un problème dans vos recherches ?

— Non, pas du tout. J'ai eu assez de bon sens pour choisir un sujet à

toute épreuve. Que ma conclusion soit oui, non ou peut-être, les trois réponses possibles, j'aurai mon doctorat. Et comme il se trouve que la réponse est oui, la meilleure possibilité, je considère que c'est dans la poche.

Drake dit soudain :

— Qui est votre directeur de recherches, Horace ?

— Le Dr Kendall, monsieur.

— Le spécialiste de cinétique ?

— Oui, monsieur. Je travaille sur la cinétique de la reproduction de l'ADN. Jusqu'ici, les techniques de chimie physique ne lui ont pas été rigoureusement appliquées. J'arrive maintenant à obtenir sur ordinateur des graphiques de ce phénomène, ce qui…

Halsted l'interrompit.

— Nous y viendrons, Horace. Plus tard. Pour l'instant, j'essaie de découvrir ce qui vous embête. Vous avez la perspective d'obtenir un boulot. Vos recherches se passent bien. Comment ça va avec vos cours ?

— Je n'ai jamais eu le moindre problème. Sauf que…

Halsted patienta un moment, puis demanda :

— Sauf que quoi ?

— Je n'ai pas été très bon au labo. Surtout en chimie organique. Je ne suis pas… adroit. Je suis un théoricien.

— Vous avez raté cette matière ?

— Non, bien sûr que non. Je ne me suis pas spécialement couvert de gloire, c'est tout.

— Eh bien, alors, qu'est-ce qui vous embête ? Pendant le dîner, je vous ai entendu dire à Jeff que vous alliez obtenir votre doctorat à vingt-trois ans ou jamais. Pourquoi jamais ? Comment une telle chose serait-elle possible ?

Le jeune homme hésita.

— Ce n'est pas le genre de chose dont…

Visiblement ébranlé, Rubin fronça les sourcils et dit :

— Horace, tu ne m'avais jamais dit que tu avais des problèmes !

Horace regarda autour de lui, semblant chercher un trou au fond duquel il pourrait se terrer.

— C'est que, tu comprends, oncle Manny, tu as déjà tes propres soucis, et tu ne viens pas m'en parler. Si j'arrive à régler ça, ce sera tout seul… ou pas du tout.

— A régler quoi ? demanda Rubin en élevant la voix.

— Ce n'est pas le genre de chose dont… répéta Horace.

— Premièrement, tout ce que tu diras ici restera parfaitement, complètement confidentiel, déclara énergiquement Rubin. Deuxièmement, je t'ai averti que quand on te cuisinerait, il faudrait répondre à toutes les questions qu'on te poserait. Et troisièmement, si tu n'arrêtes pas de jouer au petit malin, je vais te transformer le postérieur en marmelade de groseilles.

Horace soupira.

— Oui, oncle Manny… Je voudrais vous dire, ajouta-t-il en parcourant la tablée du regard, qu'il me fait ce genre de menaces depuis que j'ai deux ans et qu'il n'a jamais porté la main sur moi. S'il le faisait, ma mère le mettrait en pièces.

— Il y a un début à tout, et puis ta mère ne me fait pas peur. Je suis assez grand pour m'occuper d'elle tout seul, dit Rubin.

— Oui, oncle Manny… Bon, d'accord. Mon problème, c'est le professeur Richard Youngerlea.

— Oh oh ! s'exclama doucement Drake.

— Est-ce que vous le connaissez, docteur Drake ?

— A vrai dire, oui.

— Est-il un de vos amis ?

— Ah ça non. C'est un bon chimiste, mais en fait, c'est quelqu'un que je méprise.

Le visage ingrat d'Horace se fendit d'un large sourire.

— Alors, je peux parler librement ? dit-il.

— Vous auriez pu le faire de toute façon, dit Drake.

— Eh bien voilà, dit Horace. Je suis sûr que Youngerlea fera partie du jury quand je passerai mon doctorat. Il ne va sûrement pas laisser passer cette occasion et il a suffisamment d'influence pour y arriver s'il le veut.

Avalon dit de sa voix basse :

— Je suppose que vous ne l'aimez pas, Horace.

— Ça, on peut le dire, répondit Horace sur un ton convaincu.

— Et j'imagine qu'il ne vous aime pas non plus.

— J'en ai bien peur. C'est lui qui dirigeait mes cours de labo et comme je vous l'ai dit, je n'y ai pas particulièrement brillé.

— Je suppose que beaucoup d'étudiants ne sont pas brillants, dit Avalon. Est-ce qu'il les déteste tous ?

— Eh bien, on ne peut pas dire qu'il les porte dans son cœur.

— J'en déduis donc qu'à votre avis, il veut faire partie du jury qui vous examinera pour pouvoir vous sacquer. Est-ce là la manière dont il agit avec tous les étudiants qui ne brillent pas dans son laboratoire ?

— C'est vrai qu'apparemment, le travail de labo est pour lui le summum de l'art, le raffinement suprême, bref tout ce qui est grand et noble. Mais non, ce n'est pas seulement parce que je n'ai pas été brillant.

— Eh bien, nous y voici, dit Halsted qui reprit la parole. J'enseigne moi-même dans un collège et les élèves insupportables, ça me connaît. Je suis sûr que ce professeur vous a trouvé insupportable… En quoi l'avez-vous été ?

Horace fronça les sourcils.

— Je ne suis absolument pas insupportable. Youngerlea, lui, l'est. Écoutez, c'est un tyran. Il y a toujours des professeurs qui profitent de la situation parce qu'ils savent qu'on ne peut rien leur faire. Ils en font baver aux étudiants, ils les brutalisent verbalement, ils les tournent en ridicule. Ils font tout ça tout en sachant pertinemment que les étudiants vont hésiter à se défendre par peur d'une mauvaise note. Qui va se permettre de discuter avec Youngerlea puisqu'il peut vous mettre un dix ou même un cinq sur vingt ? Qui va le contrer puisque, en donnant son avis, très écouté, dans une réunion universitaire, il peut décréter que tel ou tel étudiant ne fera jamais un bon chimiste ?

— Est-ce qu'il vous a tourné en ridicule ? demanda Halsted.

— Il ridiculise tout le monde. Il y avait un pauvre Anglais qui, quand il parlait du chlore d'aluminium, qu'on utilise comme catalyseur pour la réaction de Friedel-Crafts, disait a-lu-mi-ni-um, au lieu d'*aluminum* comme les Américains, en accentuant le mot sur la troisième syllabe au lieu de la deuxième et en prononçant le premier *u* « you » au lieu de « ou ». C'est la prononciation britannique, c'est tout, mais Youngerlea l'a engueulé.

Il a dénoncé la connerie – le terme est de lui – qu'il y avait à allonger inutilement le mot en ajoutant une syllabe avec ce *i* que nous n'avons pas, et ainsi de suite. Ce n'était vraiment pas important, mais ça ne l'a pas empêché d'humilier ce pauvre type qui n'a pas osé dire un seul mot pour se défendre. Et les lécheurs de la classe, ces idiots, se sont mis à rire.

— Alors, qu'est-ce qui rend votre situation pire que celle des autres ?

Horace rougit, mais il y eut une note de fierté dans sa voix quand il déclara :

— Moi, je réponds. Quand il s'en prend à moi, je ne m'écrase pas. En fait, je l'ai même interrompu dans cette histoire d'aluminium. J'ai dit à haute et intelligible voix :

« — Le nom des éléments n'est qu'une convention des hommes, monsieur le professeur, et non pas une loi de la nature.

» Ça l'a arrêté, mais il m'a dit à sa manière sarcastique :

« — Alors, Rubin, on fait toujours tomber les éprouvettes ?

— Et la classe s'est mise à rire, je suppose ?

— Évidemment qu'ils se sont mis à rire, ces espèces de potaches boutonneux. De toute l'année, je n'avais fait tomber qu'une éprouvette. Une seule ! Et encore, c'était parce que quelqu'un m'avait bousculé… Et une autre fois, j'ai vu Youngerlea à la bibli de chimie, en train de vérifier quelque chose dans le Beilstein…

— C'est quoi, le Beilstein ? demanda Gonzalo.

— C'est un ouvrage de référence en soixante-quinze volumes environ, qui recense des milliers de composés organiques avec de nombreux exemples sur les travaux qui ont été effectués sur chacun, tous étant classés dans un ordre logique mais selon un système très compliqué. Youngerlea avait deux volumes sur sa table et il a feuilleté l'un, puis l'autre. J'ai éprouvé une certaine curiosité et je lui ai demandé quel était le composé qu'il cherchait. Il me l'a dit et je me suis senti au septième ciel quand je me suis rendu compte qu'il ne cherchait pas dans les bons volumes. Je me suis tranquillement dirigé vers les étagères du Beilstein, j'ai attrapé un volume, j'ai trouvé le composé que cherchait Youngerlea – ça m'a pris trente secondes –, je suis revenu à sa table et j'ai posé l'ouvrage devant lui, ouvert à la bonne page.

— Je suppose qu'il ne vous a pas remercié, dit Drake.

— Non, en effet, dit Horace. Mais il faut dire qu'il l'aurait peut-être fait si je n'avais pas souri jusqu'aux oreilles. Sur le moment, pouvoir me venger m'importait plus que décrocher mon doctorat. … Et effectivement, peut-être que je ne l'aurai jamais.

— Je ne t'ai jamais considéré comme un modèle de tact, Horace, dit Rubin.

— C'est vrai, oncle Manny, dit tristement Horace. Ma mère dit que je tiens de toi… mais elle ne le dit que quand elle est vraiment en colère après moi.

Même Avalon se mit à rire, et Rubin marmonna quelque chose dans sa barbe.

— Mais qu'est-ce qu'il peut vous faire ? demanda Gonzalo. Si vous avez de bonnes notes, si vos recherches se déroulent de façon satisfaisante et si vous vous en tirez convenablement à l'examen, il faudra bien qu'ils vous accordent votre diplôme.

— Ce n'est pas aussi simple que ça, monsieur, dit Horace. Tout d'abord, l'examen est oral et on est soumis à une très forte tension. Un

type comme Youngerlea est passé maître dans l'art d'augmenter cette tension. Il peut par exemple arriver à me faire bafouiller, ou, s'il me lance des injures à la figure, m'amener à lui répondre du tac au tac. Quoi qu'il en soit, il peut toujours prétendre que je n'ai pas l'équilibre nerveux qu'il faut pour faire un bon chimiste. Il a beaucoup de poids dans le département de chimie et il pourrait emporter l'adhésion des autres membres du jury. Même si je décroche mon diplôme, il a assez d'influence dans le milieu de la chimie pour me faire mettre sur la liste noire des organismes importants.

Il y eut un silence parmi les convives.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? demanda Drake.

— Eh bien… j'ai essayé de faire la paix avec ce vieux salaud. J'ai pensé et repensé à la question, et finalement, je lui ai demandé un rendez-vous pour aller m'aplatir un peu devant lui. Je lui ai dit que je savais bien que le courant ne passait pas entre nous, mais que j'espérais qu'à son avis, je ne ferais pas un mauvais chimiste… que la chimie était toute ma vie… vous voyez le genre.

Drake fit un signe de tête.

— Et qu'est-ce qu'il a répondu ?

— Il s'amusait bien. Il avait ce qu'il voulait. Il a fait tout ce qu'il a pu pour me faire ramper devant lui. Il m'a dit que je jouais au petit malin et que j'avais un caractère impossible, et d'autres choses du même genre pour me faire sortir de mes gonds. J'ai réussi à me maîtriser et je lui ai dit :

« — Je vous accorde que j'ai des côtés assez particuliers, mais est-ce que ça suffit à faire de moi un mauvais chimiste ?

» Il m'a répondu :

« — Bon, voyons si vous êtes un bon chimiste. J'ai à l'esprit le nom d'un élément chimique qui est unique. Dites-moi quel est cet élément, dites-moi pour quelle raison il est unique et pourquoi j'ai pensé à lui, et je reconnaîtrai que vous êtes un bon chimiste.

» Je lui ai demandé :

« — Mais qu'est-ce que ça a à voir avec le fait d'être ou non un bon chimiste ?

» Il m'a rétorqué :

« — Si vous ne le comprenez pas, c'est un mauvais point pour vous. Vous devriez être capable de le découvrir par le raisonnement, et le raisonnement est l'outil primordial de tout chimiste, et de tout scientifique, d'ailleurs. Quelqu'un comme vous, qui prétend être un

théoricien et qui, par conséquent, méprise les petites choses telles que l'habileté manuelle, ne devrait avoir aucun mal à être d'accord avec ça. Vous n'avez donc plus qu'à utiliser votre faculté de raisonnement pour me dire à quel élément je pense. Je vous accorde une semaine à compter d'aujourd'hui. Disons que vous avez jusqu'à lundi prochain, dix-sept heures. Et c'est votre dernière chance. Si vous ne trouvez pas le bon élément, tant pis pour vous.

» Je lui ai dit :

« — Monsieur le professeur, il y a plus d'une centaine d'éléments. Vous n'allez pas me donner la moindre indication ?

« — Je vous en ai déjà donné une, m'a-t-il dit. Je vous ai dit qu'il était unique et c'est tout ce que vous obtiendrez de moi.

» Et il m'a fait le genre de sourire que je lui avais décoché à propos du Beilstein.

Avalon demanda :

— Eh bien, jeune homme, que s'est-il donc passé le lundi suivant ? Est-ce que vous avez trouvé la solution ?

— Le lundi en question est lundi prochain, monsieur. C'est maintenant dans trois jours et je suis coincé. Il n'y a pas moyen de répondre à cette question. Comment trouver un élément parmi cent autres avec pour toute indication le fait qu'il est unique ?

— Est-ce que ce type est honnête ? demanda Trumbull. Vu que c'est un tyran et un salaud, est-ce que vous croyez qu'il a réellement un élément en tête et qu'il le reconnaîtra si vous lui donnez la bonne réponse ? À votre avis, il ne dira pas que vous vous êtes trompé quelle que soit votre réponse pour aller ensuite retourner ça contre vous ?

Horace fit la grimace.

— Bon, je ne peux pas lire dans ses pensées, mais en tant que scientifique, il est vraiment champion. C'est un grand chimiste et pour autant que je sache, il est parfaitement intègre en ce qui concerne sa profession. Qui plus est, ses articles sont merveilleusement bien écrits, concis et clairs. Il n'utilise aucun jargon de spécialiste, il n'emploie jamais un mot à rallonge quand un plus court fait aussi bien l'affaire, jamais une phrase alambiquée quand une plus simple est possible. Ça, on peut être admiratif sur ce plan. Donc, s'il me pose une question scientifique, je crois qu'il le fait en toute honnêteté.

— Et vous êtes réellement coincé ? demanda Halsted. Rien ne vous vient à l'esprit ?

— Au contraire, beaucoup de choses me viennent à l'esprit, mais ce

n’est pas mieux. Par exemple, ma première idée a été que l’élément en question devait être l’hydrogène. C’est l’atome le plus simple, le plus léger, l’atome numéro un. C’est le seul atome qui a un noyau composé d’une seule particule… un proton, uniquement. C’est le seul atome qui a un noyau sans neutrons, et ça, ça le rend sans aucun doute unique.

— Vous parlez de l’hydrogène-1, dit Drake.

— C’est exact, dit Horace. L’hydrogène existe à l’état naturel sous trois formes, ou isotopes : l’hydrogène-1, l’hydrogène-2 et l’hydrogène-3. Le noyau de l’hydrogène-1 n’est qu’un proton, mais celui de l’hydrogène-2 se compose d’un proton et d’un neutron et celui de l’hydrogène-3 d’un proton et de deux neutrons. Bien entendu, presque tous les atomes d’hydrogène sont de l’hydrogène-1, mais Youngerlea m’a demandé un élément, et pas un isotope, et si je dis que *l’élément* hydrogène est le seul à avoir un noyau qui ne contienne pas de neutrons, ce sera faux. Tout simplement faux.

— Il n’empêche que c’est l’élément le plus léger et le plus simple, dit Drake.

— Bien sûr, mais c’est là quelque chose de tellement évident. Et puis, il y a d’autres réponses possibles. L’hélium, qui a le numéro atomique deux dans la classification périodique des éléments, est le plus inerte de tous les corps. Il a le point d’ébullition le plus bas et ne se solidifie pas, même au zéro absolu. À de très basses températures, il se transforme en hélium-2, qui a des propriétés différentes de celles de toute autre substance de l’univers.

— Est-ce qu’il apparaît sous différentes formes ? demanda Gonzalo.

— Il existe deux isotopes à l’état naturel, l’hélium-3 et l’hélium-4, mais les propriétés uniques dont nous venons de parler s’appliquent à tous les deux.

— N’oubliez pas que l’hélium est le seul corps qu’on a découvert dans l’espace avant de le découvrir sur terre, dit Drake.

— Je le sais, monsieur. Il a été découvert dans le soleil. L’hélium peut être considéré comme unique à bien des égards, mais c’est également là quelque chose d’évident. Je ne crois pas que Youngerlea ait pu avoir quoi que ce soit d’évident à l’esprit.

Après avoir soufflé un rond de fumée et l’avoir considéré avec quelque satisfaction, Drake dit :

— Je suppose qu’avec suffisamment d’ingéniosité, on pourrait trouver quelque chose d’unique à chaque élément.

— Absolument, dit Horace, et je crois que j’y suis presque arrivé. Ainsi

par exemple le lithium, qui a le numéro atomique trois, est le moins dense de tous les métaux. Le césium, qui a le numéro atomique cinquante-cinq, est le plus actif de tous les métaux stables. Le fluor, qui a le numéro atomique neuf, est le plus actif de tous les corps qui ne sont pas des métaux. Le carbone, numéro atomique six, est la base de toutes les molécules organiques, y compris de celles qui composent les tissus vivants. C'est probablement le seul atome capable de jouer un tel rôle, de sorte qu'il est l'élément unique de la vie.

— Il me semble, dit Avalon, qu'un élément chimique qui est unique en ce qui concerne la vie est suffisamment unique…

— Non ! répliqua violemment Horace. C'est là la réponse la moins probable. Youngerlea est spécialiste de chimie organique, ce qui veut dire qu'il s'occupe exclusivement des composés du carbone. Ce serait quelque chose d'impossible pour lui, parce que trop évident. Et puis il y a le mercure, qui a le numéro atomique quatre-vingts…

Gonzalo l'interrompit.

— Vous connaissez tous les éléments par leur numéro ?

— Ce n'était pas le cas avant lundi dernier. Depuis, je me suis plongé dans la liste des éléments. Vous voyez ? (Il sortit une feuille de papier de sa poche intérieure.) C'est la table périodique des éléments. Je la connais presque par cœur.

— Mais ça ne vous a pas avancé à grand-chose, je suppose, dit Trumbull.

— Pas jusqu'ici. Comme j'étais en train de vous le dire, le mercure, qui porte le numéro quatre-vingts, a le point de fusion le plus bas de tous les métaux, ce qui fait que c'est le seul métal qui soit liquide à la température ordinaire. Ce qui est certainement unique.

Rubin intervint.

— Si on s'en rapporte à l'esthétique, l'or est le plus beau des éléments, et c'est le plus prisé.

— L'or a le numéro atomique soixante-dix-neuf, dit Horace. Il est cependant possible de soutenir qu'il n'est ni le plus beau ni le plus prisé. Pour beaucoup de gens, un diamant bien taillé est plus beau que l'or et, à poids égal, il coûterait certainement plus d'argent… et pourtant, un diamant n'est que du carbone pur.

» Le métal le moins dense est l'osmium, numéro atomique soixante-seize, et le métal le moins actif est l'iridium, numéro atomique soixante-dix-sept. Le tungstène, numéro atomique soixante-quatorze, est le métal qui a le point de fusion le plus élevé et le fer, numéro atomique vingt-six,

est le métal le plus magnétique. Le technétium, numéro atomique quarante-trois, est le corps le plus léger qui n'a pas d'isotopes stables. Il est radioactif sous toutes ses formes et c'est le premier élément qui a été produit en laboratoire. L'uranium, numéro atomique quatre-vingt-douze, est l'atome le plus complexe qui se trouve en quantité substantielle dans la croûte terrestre. L'iode, numéro atomique cinquante-trois, est le plus complexe des éléments essentiels à la vie humaine, tandis que le bismuth, numéro atomique quatre-vingt-trois, est l'élément le plus complexe qui a au moins un isotope stable et non radioactif.

» On peut continuer comme ça indéfiniment, et comme l'a dit le Dr Drake, si on est assez ingénieux, on peut trouver pour chacun des éléments une caractéristique qui le rend unique. Le problème, c'est qu'il est impossible de dire à quel élément pense Youngerlea et quelle caractéristique unique est celle qu'il a retenue. Et si je ne trouve pas la bonne réponse, il va dire que ça prouve que je ne suis pas capable de réfléchir correctement.

Drake suggéra :

— Si nous nous y mettons tous immédiatement…

Trumbull l'interrompit.

— Est-ce que ce serait honnête ? Si le jeune homme obtient sa réponse en demandant à d'autres…

— Quelles sont les règles du jeu, Horace ? demanda Avalon Est-ce que le professeur Youngerlea vous a dit que vous ne pouviez consulter personne ?

Horace secoua vigoureusement la tête.

— Rien de tel n'a été dit. J'ai utilisé cette table périodique. J'ai utilisé des ouvrages de référence. Je ne vois pas pourquoi je ne pourrais pas demander de l'aide à quelqu'un. Les livres ne sont que les mots d'êtres humains, des mots figés par l'impression. D'ailleurs, quoi que vous puissiez me suggérer, c'est moi qui devrai décider en dernier ressort si cette suggestion est à retenir ou non, et je prendrai le risque sur la base de ma décision… Mais pouvez-vous m'aider ?

— Peut-être, dit Drake. Si Youngerlea est un scientifique honnête, il ne vous a pas demandé de résoudre un problème insoluble. Il doit y avoir un moyen d'arriver à une réponse par le raisonnement. Après tout, si vous n'arriviez pas à trouver la réponse, vous pourriez le défier de vous la donner. S'il en était incapable, ou s'il se servait d'un raisonnement parfaitement ridicule, vous pourriez aller vous en plaindre à tout le monde à la faculté. Moi, c'est ce que je ferais.

— Dans ce cas, je veux bien qu'on essaie. Y a-t-il quelqu'un qui soit chimiste ici, en dehors du Dr Drake ?

— On n'a pas besoin d'être docteur en chimie pour connaître quelque chose aux éléments, dit Rubin.

— Très bien, oncle Manny, dit Horace. Alors, quelle est la réponse ?

— Personnellement, j'en reste au carbone, dit Rubin. C'est l'élément chimique de la vie et sous la forme du diamant, il a une autre caractéristique unique. Y a-t-il un autre élément qui, sous sa forme la plus pure, ait un aspect inhabituel…

— On appelle ça une variété allotropique, mon oncle.

— Ne me jette pas ton jargon à la figure, minus. Y a-t-il un autre élément qui ait une variété allotropique aussi inhabituelle que le diamant ?

— Non. Et en dehors du jugement humain concernant sa beauté et sa valeur, le diamant se trouve être la substance la plus dure qui existe, dans des conditions normales.

— Eh bien ?

— Je vous ai déjà dit que pour un spécialiste de chimie organique, il serait trop évident de considérer le carbone comme la solution du problème.

— Mais au contraire, dit Rubin. Il a choisi la solution évidente parce qu'il s'est dit que tu allais l'écarter à cause de son caractère évident.

— Voilà l'auteur de littérature policière qui parle, grommela Trumbull.

— Quoi qu'il en soit, je rejette cette solution, dit Horace. Vous pouvez tous me conseiller, mais c'est moi qui déciderai d'accepter ou de rejeter votre proposition. Y a-t-il d'autres suggestions ?

Un profond silence s'abattit sur les convives.

— Dans ce cas, je ferais mieux de vous dire à quoi j'avais pensé, dit Horace. J'en suis réduit à examiner toutes les possibilités, vous comprenez. Youngerlea a dit : « J'ai à l'esprit le nom d'un élément chimique qui est unique. » Il n'a pas dit qu'il pensait à l'élément en question, mais au *nom* de cet élément.

— Vous êtes sûr que vous vous rappelez ses paroles exactes ? demanda Avalon. Vous n'avez pas enregistré cette conversation et la mémoire peut parfois jouer des tours.

— Non, non, je me rappelle parfaitement. Je n'ai pas le moindre doute à cet égard. Pas le moindre… Donc, hier, je me suis dit que ce n'étaient pas les propriétés physiques ou chimiques de l'élément en question qui comptaient. Ça, c'est pour tromper l'ennemi. C'est le *nom* qui compte.

— Et vous avez trouvé un nom unique ? demanda Halsted.

— Malheureusement, les noms recèlent autant de possibilités diverses que les propriétés, dit Horace. Si on prend la liste des éléments par ordre alphabétique, l'actinium, de numéro atomique quatre-vingt-neuf, est le premier, et le zirconium, de numéro quarante, est le dernier. Le dysprosium, numéro soixante-six, est le seul élément à avoir un nom qui commence par un *d*. Le krypton, numéro trente-six, est le seul à avoir un nom qui commence par un *k*. L'uranium, le vanadium et le xénon, qui ont respectivement les numéros atomiques quatre-vingt-douze, vingt-trois et cinquante-quatre, sont les seuls éléments qui commencent par un *u,* un v ou un *x*. Comment faire pour choisir parmi ces cinq ? Le *u* est la seule voyelle, mais ça ne me semble pas très convaincant.

— Y a-t-il une lettre par laquelle ne commence aucun des éléments ? demanda Gonzalo.

— Trois. Il n'y en a pas qui commence par un *j,* un *q,* ou un w… Mais à quoi ça nous avance ? On ne peut pas affirmer qu'un élément est unique parce qu'il n'existe pas. On peut seulement dire qu'il y a un nombre infini d'éléments qui n'existent pas.

— Le mercure a un autre nom, « vif-argent », en anglais, *« quicksilver »*. Ça commence par un *q*.

— Je sais, mais c'est un bien faible argument. En allemand, le *i* et le *j* ne se distinguent pas en caractères d'imprimerie. Le symbole chimique de l'iode est un I, j'ai cependant vu des articles allemands en caractères latins dans lesquels le symbole de l'iode était un J, mais c'est là un argument encore plus faible.

» Puisqu'on parle des symboles, il y a treize éléments qui ont pour symbole une seule lettre. Presque toujours, cette lettre est la première du nom de l'élément. Par exemple, le carbone a pour symbole un C, l'oxygène un O, le nitrogène un N, le phosphore un P, le soufre un S, et ainsi de suite. Mais le potassium a un K pour symbole.

— Pourquoi ? demanda Gonzalo.

— A cause de l'initiale du mot allemand, *Kalium*. Si le potassium était le seul dans ce cas, je serais tenté de le prendre en considération, mais le tungstène a pour symbole un W qui vient de son nom allemand, *Wolfram,* donc aucun des deux n'est unique. Le strontium a un nom qui débute avec trois consonnes, mais c'est le cas du chlore et du chrome. L'iode a un nom qui commence par deux voyelles, mais l'einsteinium et l'europium aussi. Je suis coincé à chaque fois.

— Y a-t-il quelque chose dans l'orthographe des éléments qui soit

presque identique pour tous ? demanda Gonzalo.

— Presque tous se terminent en *ium*.

— Vraiment ? dit Gonzalo en claquant des doigts dans sa concentration. Et l'élément chimique que les Anglais prononcent différemment ? Ils disent « aluminium », avec un *ium* à la fin, alors que nous disons « aluminum », avec seulement un *um* à la fin. En plus, le professeur avait fait toute une histoire à ce propos. C'est peut-être cet élément qui est unique.

— Bien raisonné, mais il y a aussi le lanthane, le molybdène et le platine auxquels nous mettons une terminaison en *um* en américain. Il y a également des terminaisons en *ine, en* et *on,* mais il n'y a pas de terminaison qui soit seule dans son genre. Il n'y a rien d'unique. Rien d'unique.

— Il faut pourtant bien qu'il y ait quelque chose ! s'exclama Avalon.

— Alors dites-moi quoi. Le rhénium est le dernier élément stable découvert dans la nature ; le prométhéum est le seul métal des terres rares à être radioactif ; le gadolinium est le seul élément stable à avoir le nom d'une personne. Rien ne marche. Rien n'est convaincant.

Horace secoua tristement la tête et reprit :

— Bon, ce n'est tout de même pas la fin du monde. Je vais aller trouver Youngerlea avec ma meilleure idée et si ce n'est pas la bonne réponse, qu'il fasse ce qu'il voudra. Si je rédige une thèse formidable, ils seront peut-être obligés de me donner mon diplôme, et si Youngerlea m'empêche d'obtenir un poste au Cal Tech[3] ou au MIT[4], j'irai ailleurs et j'y ferai mon chemin. Je n'ai pas l'intention de le laisser m'en empêcher.

Drake approuva d'un signe de tête.

— C'est tout à fait ce qu'il faut faire, fiston.

Henry dit alors doucement :

— Monsieur Rubin ?

— Oui, Henry ? dit Rubin.

— Je vous demande pardon, monsieur. Je voulais parler à votre neveu, le jeune M. Rubin.

Horace leva les yeux.

— Oui, garçon. Y a-t-il autre chose qu'il faille commander ?

— Non, monsieur. Je me demandais si je pourrais discuter avec vous de cet élément chimique unique.

Horace fronça les sourcils, puis dit :

— Êtes-vous chimiste, garçon ?

Gonzalo déclara :

— Il n’est pas chimiste, mais c’est Henry et vous feriez mieux de l’écouter. Il est plus intelligent que toutes les personnes présentes dans cette salle.

— Monsieur Gonzalo ! fit Henry avec une légère réprobation.

— C’est comme ça, Henry, insista Gonzalo. Allez-y. Qu’est-ce que vous vouliez dire ?

— Seulement qu’en examinant une question qui semble ne pas avoir de réponse, il serait peut-être utile de prendre en considération la personne qui l’a posée. Le professeur Youngerlea a peut-être une manie qui le pousse à attacher une importance particulière à quelque chose d’unique alors que d’autres pourraient ne pas y prêter attention.

— Vous voulez dire que n’est unique que ce qu’on veut bien trouver unique ?

— Exactement, dit Henry, comme c’est le cas pour presque tout ce qui implique un jugement humain. Si nous prenons le professeur Youngerlea, nous savons sur lui la chose suivante : il emploie la langue anglaise avec soin et concision. Il n’utilise pas une phrase compliquée quand une plus simple suffit ni un mot à rallonge quand un plus court fait aussi bien l’affaire. Qui plus est, il était furieux contre un étudiant qui avait employé un terme parfaitement acceptable pour désigner l’aluminium, mais un terme qui ajoutait une lettre et une syllabe. Est-ce que je ne me trompe pas, monsieur Rubin ?

— Oui, dit Horace, je vous ai dit tout cela.

— Bien, il se trouve que dans la bibliothèque de référence du club, il y a le *World Almanac,* qui donne la liste de tous les éléments chimiques, et puis, bien entendu, nous avons le Webster qui nous donne la prononciation des mots. J’ai pris la liberté d’étudier ces documents pendant que la discussion avait lieu.

— Et alors ?

— Il m’est venu à l’esprit que l’élément chimique dont le numéro atomique est cinquante-neuf, le praséodyme, s’appelle en américain *praseodymium,* un terme propre à susciter la colère du professeur Youngerlea parce qu’il est le seul à avoir six syllabes. Tous les autres noms comportent cinq syllabes ou moins. Pour le professeur Youngerlea, *pra-se-o-dy-mi-um* est sûrement insupportablement long et difficile à manier. C’est le nom le plus irritant de la liste, et à cet égard, il est unique. S’il fallait que le professeur utilise ce terme dans ses travaux, il s’en plaindrait sans doute copieusement, on peut l’affirmer sans risque de

se tromper. À moins, bien sûr, qu'il ne se serve pas de cet élément ?

Horace avait les yeux brillants.

— Effectivement, c'est un élément des terres rares, et je doute que Youngerlea, lui qui est spécialisé en chimie organique, en ait parlé. Ce serait là la seule raison pour laquelle nous ne l'avons jamais entendu aborder ce sujet. Mais vous avez raison, Henry. Le seul fait qu'un tel terme existe doit être pour lui une source d'irritation permanente. J'accepte cette suggestion et je vais la lui soumettre lundi. Si c'est faux, c'est faux, mais… (et soudain, il jubila)… mais je parie que c'est la bonne réponse. Je vous parie n'importe quoi que c'est la bonne réponse.

— Si c'était faux, j'espère que vous vous en tiendriez à votre détermination de réussir grâce à votre travail, dit Henry.

— Ne vous inquiétez pas, c'est ce que je ferai, mais *praseodymium* est la bonne réponse. Je le sais… Néanmoins, j'aurais aimé la trouver tout seul, Henry. C'est vous qui l'avez trouvée.

— C'est bien peu de chose, monsieur, dit Henry avec un sourire paternel. Vous étiez en train d'examiner les noms et je suis sûr qu'au bout de très peu de temps, le caractère étrange de *praseodymium* vous aurait frappé. J'y suis arrivé le premier parce que grâce à vos efforts, de nombreuses fausses pistes avaient déjà été éliminées.

Remarque

Unique Is Where You Find It (Est unique ce qu'on veut bien trouver unique) et la nouvelle qui suit, *The Lucky Piece* (Le porte-bonheur) ont toutes deux été écrites à la demande d'un magazine qui devait se consacrer à la littérature policière. Les deux nouvelles ont été généreusement payées et, comme ça se produit parfois dans l'édition, quelque chose n'a pas marché et le magazine n'a jamais vu le jour.

J'ai donc inclus *Est unique ce qu'on veut bien trouver unique* dans un recueil qui fait alterner mes récits de science-fiction et mes essais scientifiques (pour encourager les lecteurs à lire les deux et, s'ils me connaissaient sous une seule de mes incarnations, pour les inciter à courir acheter l'autre avec un furieux empressement). *Est unique ce qu'on veut bien trouver unique* représente la seule nouveauté véritable du livre en question, qui est intitulé *The Edge of Tomorrow* et a été publié par Tor Books en 1985.

Il s'agit là, comme c'est assez souvent le cas, d'une intrigue qui repose sur un événement réel de ma vie. Quand j'étais étudiant, j'avais un professeur qui ressemblait beaucoup à Youngerlea, et mon propre

comportement envers lui ressemblait beaucoup à celui d'Horace Rubin. L'incident du Beilstein, tel qu'il est rapporté dans la nouvelle, est strictement véridique, et j'avais alors réellement saisi l'occasion d'humilier le professeur au risque de me voir refuser mon diplôme, ayant considéré que le jeu en valait bien la chandelle.

Le porte-bonheur

— Monsieur Silverstein, dit Thomas Trumbull, comment justifiez-vous votre existence ?

Albert Silverstein était l'invité de James Drake pour ce banquet mensuel des Veufs Noirs. Il avait l'air un peu ratatiné, avec sa petite taille, son visage aimable de gnome, sa peau bronzée jusqu'au sommet chauve de son crâne et son sourire avenant.

Il souriait maintenant tout en répondant :

— On pourrait dire, je suppose, que j'aide beaucoup de gens à se sentir en sécurité.

— Ah bon ? fit Trumbull en plissant son front tanné qui faisait ainsi penser à une planche à laver. Et comment y arrivez-vous ?

— Eh bien, dit Silverstein, je possède une chaîne de magasins de fantaisies, on y vend des objets parfaitement innocents, vous comprenez, bien que certains aient tendance à être d'un goût douteux…

Mario Gonzalo lissa sa veste subtilement rayée et dit avec une pointe de sarcasme :

— Comme les crottes en terre cuite qu'on dépose soigneusement sur le tapis du salon quand on va rendre visite à quelqu'un avec son chien ?

Silverstein se mit à rire.

— Non, nous n'avons jamais vendu ça. Cependant, à l'époque de mon père, il y avait une bouteille d'encre renversée qui avait beaucoup de succès : on la mettait sur la plus belle nappe d'une amie et un morceau de caoutchouc donnait l'impression que la tache s'étalait. Bien sûr l'arrivée du stylo à bille a détrôné les bouteilles d'encre, et par voie de conséquence, cette farce. Notre commerce doit s'adapter aux changements technologiques.

— Mais que vient faire le sentiment de sécurité là-dedans ? insista Trumbull.

— C'est que nos ventes les plus régulières sont des porte-bonheur… comme celui-ci.

Il fouilla dans la poche de son veston et en retira un petit carré de matière plastique transparent. Pris dans le plastique, il y avait un trèfle à

quatre feuilles.

— Voici l'une de nos ventes les plus stables, reprit-il. Nous en vendons des milliers chaque année.

Geoffrey Avalon, qui était assis à côté de Silverstein, lui prit l'objet des mains et le fixa tandis qu'une expression d'étonnement et de mépris se peignait sur son visage aristocratique quelque peu guindé. Il dit d'un ton désapprobateur :

— Vous voulez dire qu'il y a réellement des milliers de gens qui croient qu'une mutation de trèfle va affecter l'univers en leur faveur et qui sont prêts à donner de l'argent pour quelque chose de ce genre ?

— Bien entendu, dit gaiement Silverstein. Des milliers de gens le font tous les ans. De nos jours, bien sûr, ils hésitent à avouer leur superstition. Ils prétendent acheter ça pour leurs enfants, ou pour quelqu'un à qui ils veulent faire un cadeau, ou encore à titre de curiosité, mais ils l'achètent bel et bien et ils l'accrochent dans leur voiture ou à leur trousseau de clés. Ce truc-là se vend jusqu'à cinq dollars.

— C'est révoltant, dit Trumbull. Vous vous enrichissez grâce à leur stupidité.

Le sourire de Silverstein s'évanouit.

— Pas du tout, dit-il avec un grand sérieux. Ce n'est pas l'objet, mais le sentiment de sécurité que je vends, comme je vous l'ai dit, et c'est là un article très précieux que je cède à un prix bien inférieur à sa valeur réelle. Car aussi longtemps que quelqu'un possède un trèfle à quatre feuilles, il ne sent plus la peur peser sur son esprit ou sur son cœur. Il a moins peur de traverser la rue, de se faire agresser, d'apprendre de mauvaises nouvelles. Il s'inquiète moins s'il a rencontré un chat noir sur son chemin ou s'il est passé sous une échelle sans le faire exprès.

— Mais le sentiment de sécurité qu'ont ces gens n'est pas réel.

— Je regrette. L'impression de sécurité qu'ils ressentent est parfaitement réelle. Sa cause, elle, peut ne pas être réelle, mais elle entraîne le résultat escompté. Il faut également prendre en considération le fait que la plupart des peurs qu'éprouvent les gens ne sont pas réelles dans le sens où elles ne se concrétisent pas. On ne se fait pas agresser à chaque fois qu'on va se promener. On n'apprend pas de mauvaises nouvelles à chaque fois qu'on ouvre une lettre. On ne se casse pas une jambe à chaque fois qu'on tombe. Les mésaventures sont très rares, en fait. Si mes porte-bonheur suppriment, ou du moins atténuent, ces peurs inutiles et allègent le poids de l'appréhension que chacun de nous porte en lui, alors je rends service. Le prix de ce trèfle à quatre feuilles, qui va

vous apaiser tant que vous le posséderez, ne vous permettrait de payer que cinq minutes du temps d'un psychiatre, voire moins.

Roger Halsted examinait maintenant le porte-bonheur. En le passant à Emmanuel Rubin, il demanda :

— Où trouvez-vous donc des milliers de trèfles à quatre feuilles chaque année ? Est-ce que vous payez une armée d'assistants pour passer au peigne fin les carrés de trèfle du monde entier ?

— Bien sûr que non, dit Silverstein. Ce truc devrait être vendu deux mille dollars s'il me fallait payer tant de gens, et je doute que la superstition résisterait à ce genre de sacrifice financier. Ces trèfles sont… (Il marqua une pause avant de poursuivre :) Jim Drake m'a dit que tout ce qui se disait ici était strictement confidentiel.

— Absolument, Al, confirma Drake de sa voix légèrement rauque de fumeur.

Le regard de Silverstein se dirigea vers le serveur et Halsted s'empressa d'intervenir :

— Henry, notre serveur, est membre des Veufs Noirs, monsieur, et il est aussi muet qu'une tombe quand il s'agit de ce qu'il entend ici.

— Dans ce cas, dit Silverstein, je vous dirai qu'en prenant quatre trèfles à trois feuilles, qui sont presque aussi communs que des grains de sable, on fait des trèfles à quatre feuilles. Ce que vous avez à la main, c'est un trèfle à trois feuilles avec une feuille ajoutée et maintenue en place par le plastique. On peut voir la jointure à la loupe, mais personne ne nous l'a jamais retourné pour ce motif.

— Et si quelqu'un le faisait ? demanda Gonzalo.

— Nous lui expliquerions que parfois, une feuille se casse pendant qu'on prend le trèfle dans la matière plastique, et nous lui rendrions son argent.

— Mais c'est de la fraude, s'écria violemment Trumbull. Vous ne leur vendez pas réellement des porte-bonheur.

— Réfléchissez à ce que vous dites, monsieur Trumbull, dit Silverstein. Il n'y a pas de porte-bonheur sauf dans la tête de celui qui en possède un. Un trèfle à quatre feuilles ne porte pas véritablement bonheur et un trèfle à trois feuilles auxquelles on en a ajouté une quatrième ne peut pas être pire. Si celui qui le possède croit que ça porte bonheur, c'est tout ce qui importe.

» Nous pourrions en dire autant des fers à cheval en aluminium que nous vendons, des pattes de lapin à fourrure de chat et des bagues bon marché avec des cœurs entrelacés dont on dit qu'elles assurent la fidélité

de l’être aimé, poursuivit-il. Nous ne garantissons jamais rien, nous n’affirmons jamais que quelque chose va faire quoi que ce soit. Mais rien ne nous empêche d’affirmer qu’on le dit, parce que c’est vrai.

» Un des articles qui marchait bien du temps de mon grand-père était une pièce de laiton ordinaire avec un svastika d’un côté, et de l’autre, les mots « bonne chance ». Le svastika est un porte-bonheur depuis l’Antiquité, vous savez. Mon grand-père a cessé d’en vendre en 1928, pour des raisons évidentes. Le marché doit également tenir compte des changements sociaux, et je suppose que le svastika ne sera plus jamais utilisé comme porte-bonheur.

Pendant un moment, il y eut un silence dans la pièce et l’expression habituellement réjouie de Silverstein céda la place à la solennité et à la tristesse. Puis il haussa les épaules et dit :

— Espérons seulement que rien de tel ne se reproduira… Par ailleurs, je viens de repenser à un exemple assez étrange de la force d’un porte-bonheur. Je ne veux pas parler de sa capacité à procurer le bonheur, mais de sa capacité à le faire croire. Je n’oublie cependant pas que vous êtes en train de me cuisiner et qu’une longue histoire n’est peut-être pas appropriée ici.

— Attendez, dit Gonzalo avec un empressement soudain. Cet exemple étrange était-il aussi étrange que ça ?

— A mon avis, il l’était passablement.

— Dans ce cas, pourriez-vous nous en parler ?

— Oh, pour l’amour du ciel ! dit Trumbull en faisant la grimace. Je voulais en apprendre un peu plus sur la vente des farces et attrapes.

— Pas question, dit Gonzalo en réussissant à froncer les sourcils aussi bien que Trumbull lui-même. J’ai demandé là quelque chose de parfaitement légitime. Après tout, suis-je ou non un Veuf Noir ? Jim ?

Drake jeta un regard pensif à travers la fumée de sa cigarette et, en sa qualité d’hôte, trancha.

— Mario a posé une question et mérite une réponse. Racontez-nous cette histoire, Al. Moi aussi, je suis curieux.

Silverstein répondit :

— Avec plaisir. C’était… voyons voir… il y a neuf ans. Ma femme et moi passions nos vacances dans une petite ville touristique. Elle était allée voir un de ces spectacles qu’on donne systématiquement tous les étés et qui ne m’intéressait absolument pas. Heureusement, elle voulait bien y aller toute seule et je n’étais pas obligé de subir ça.

» J’ai passé la soirée dans le salon de l’hôtel, avec une douzaine

d'autres personnes qui ne voulaient pas non plus se faire bousculer pour aller voir une pièce de troisième ordre uniquement parce que, comme le mont Everest, elle se trouvait là. À côté de moi, il y avait un homme, sa femme et leur fils, trois personnes qui ont joué un rôle dans l'histoire. L'homme était quelqu'un d'assez guindé, de peu sociable, sa femme était passive et peu loquace, et leur fils, qui avait une douzaine d'années, était bien élevé et visiblement intelligent. Leur nom de famille était Winters.

» Et puis il y avait une dame que ma femme et moi appelions en privé le « moulin à paroles ». En fait, elle s'appelait Mme Freed, si je me souviens bien. Elle semblait avoir bon caractère et elle avait l'esprit assez vif, mais ce qu'on remarquait surtout chez elle, c'était son flot incessant de mots. On aurait dit qu'elle ne s'arrêtait jamais de parler, sauf quand quelqu'un d'autre arrivait à imposer une remarque. Elle n'avait pas une voix désagréable, elle n'était ni rauque, ni suraiguë, ni autoritaire. On aurait même pu la qualifier de plaisante si on l'avait un peu moins entendue.

» Son mari marchait légèrement voûté, je m'en souviens, comme s'il devait toujours lutter contre cet incessant courant verbal. Inutile de dire qu'il prenait rarement la parole.

» Il y avait six autres personnes, si je ne m'abuse, deux couples et deux hommes seuls, soit qu'ils aient été célibataires, soit que leur femme, comme la mienne, ait eu envie d'aller voir cette fameuse pièce de théâtre, je ne me rappelle plus exactement.

» Le « moulin à paroles » était en train de tricoter avec habileté, et j'étais là, assis, en train de regarder ses doigts qui s'agitaient au rythme de ses paroles. Entre les doigts et les mots, j'étais hypnotisé, réduit à un état semi-comateux qui n'avait d'ailleurs rien de désagréable. Périodiquement, quand elle tirait sur sa laine, sa pelote tombait par terre et à chaque fois, elle se mettait à quatre pattes pour aller la récupérer. À un moment donné, la pelote a roulé en direction des Winters, et le jeune garçon s'est précipité pour la lui ramasser. Elle l'a remercié avec effusion, elle lui a donné une petite tape affectueuse et elle a souri. Je me suis alors dit qu'elle n'avait pas eu d'enfants et qu'elle le regrettait quand elle voyait ceux des autres.

» Et puis à un moment donné, elle a fouillé dans son sac pour prendre un bonbon à la menthe – je suppose qu'elle devait en avoir besoin en permanence pour se lubrifier la langue – et on a entendu le bruit d'une fermeture éclair qui s'ouvre. En fait, on en a entendu plusieurs parce que son sac avait plusieurs compartiments et que, bien entendu, il fallait

qu’elle trouve celui qui contenait les bonbons.

» L’une des autres femmes présentes a réussi à placer une remarque sur ce sac merveilleux et inhabituel. Ça, il l’était bien, car il avait une taille assez impressionnante. Le moulin à paroles a dit, et j’espère que j’arriverai à vous donner une idée de son débit :

« — Inhabituel en effet je l’ai acheté dans une petite boutique de la Nouvelle-Orléans et maintenant cette boutique a fermé et le fabricant a mis la clé sous la porte et je vous assure à chaque fois que je trouve quelque chose qui me convient ils arrêtent tout de suite de le fabriquer vous voyez ce sac a sept fermetures éclair et sept compartiments trois des fermetures sont à l’intérieur et je peux avoir un compartiment différent pour mes tubes de rouges à lèvres mon argent mes papiers les lettres que je dois poster et cetera et la doublure est bien lisse de sorte que je peux tout vider sans que quoi que ce soit reste pris dedans quand je change de sac bien que Dieu seul sait que je ne voudrai probablement jamais en changer maintenant que j’ai celui-là je vais vous montrer voyons voir…

» C’est comme ça qu’elle parlait, voyez-vous, sans utiliser la moindre ponctuation. Puis, dans les efforts qu’elle déployait pour montrer comment fonctionnait son sac, elle a recommencé à manier les fermetures éclair, à la recherche d’un compartiment qu’elle pouvait vider sans trop d’inconvénient, je suppose.

» Quand elle a fini par se décider, elle a retourné son sac, elle l’a secoué, et une petite averse de pièces de monnaie et de bijoux fantaisie en est tombée.

« — Rien ne reste coincé dedans, a-t-elle dit d’un ton triomphant en écartant bien les compartiments ouverts pour bien les montrer à la personne qui avait fait une remarque sur son sac.

» Puis elle a tout remis en place et on a entendu à nouveau le bruit des fermetures éclair tandis qu’elle se demandait quel autre compartiment ouvrir. Apparemment, elle a décidé de n’en rien faire, elle a reposé son sac et elle a continué à parler.

» Je me souviens bien de cette histoire et je vous l’ai rapportée pour vous montrer que dans le domaine des farces et attrapes, il faut toujours avoir les yeux et les oreilles grands ouverts. En l’écoutant parler, j’ai eu l’idée de commercialiser un sac que j’ai appelé le « sac sans fond ». C’était un vrai sac, avec trois fermetures éclair sur le dessus et une fermeture éclair dissimulée. Deux des fermetures du dessus étaient normales et ouvraient deux compartiments, mais elles étaient discrètes. La fermeture du milieu avait une tirette très voyante en verre coloré et c’était en

général la seule que la victime remarquait.

» La personne qui possédait le sac le remplissait d'objets de peu de valeur et au cours d'une réception, elle le remettait à quelque personne innocente qu'un rien pouvait embarrasser en lui disant : « Vous voulez bien me le garder un moment ? » Puis, un peu plus tard, elle lui demandait : « Ça ne vous ennuie pas de prendre mon poudrier dans mon sac ? Il est juste sur le dessus. » Évidemment, la victime ouvrait la fermeture bien visible, ce qui actionnait la fermeture cachée du dessous. Dès que les deux compartiments étaient ouverts, tout le contenu du sac tombait par terre, à la grande perplexité et à l'horreur extrême de la victime.

Avalon dit d'un ton réprobateur :

— Et c'est comme ça qu'on peut mettre fin à une vieille amitié.

— Pas du tout, dit Silverstein. Une fois la farce devenue évidente, la victime se mettait généralement à rire plus fort que tout le monde, surtout parce qu'elle pouvait se croiser les bras pendant que le farceur devait se donner le mal de ramasser tout ce qui était tombé.

» Nous l'avons commercialisé le printemps suivant et ça a très bien marché. Ça n'a pas pulvérisé des records de ventes, mais ce n'était pas mal du tout. Bien sûr, c'était un article pour dames, mais c'est une erreur de penser que les femmes ne s'intéressent pas aux attrapes. Il faut seulement…

Trumbull l'interrompit.

— Est-ce que c'était là l'exemple étrange que vous aviez mentionné ? Le fait de vider ce sac ?

Silverstein donnait l'impression qu'on l'avait arrêté en le secouant brutalement. Il rougit, puis se mit à rire d'un air gêné.

— Non. En fait, je n'en suis pas encore arrivé à cet épisode… J'ai bien peur d'être moi-même un moulin à paroles, surtout quand on en vient à parler de ma profession.

» C'est quelque temps après l'histoire du sac que j'ai remarqué quelque chose au sujet du petit garçon des Winters. Il avait tout observé et écouté avec un air de profond intérêt, et tout à coup, il a paru inquiet. J'ai eu l'impression qu'il hésitait un moment et puis il s'est tourné vers son père et il lui a parlé rapidement à voix basse. En l'écoutant, son père s'est figé et son teint est devenu cireux. Il a marmonné quelque chose à sa femme, et puis tous trois se sont mis à scruter le sol, à déplacer leurs chaises et à regarder dessous. Ils avaient l'air très anxieux, surtout le père.

» J'ai fait ce que n'importe qui aurait fait à ma place. Je leur ai demandé :

« — Vous avez perdu quelque chose ?

» Le père a levé les yeux, semblant perdu dans ses pensées, puis, comme s'il venait de prendre une décision difficile, il s'est levé et il a répondu d'un air guindé et pédant :

« — J'ai bien peur que mon fils ait perdu un porte-bonheur auquel il tient beaucoup, bien qu'il n'ait naturellement aucune valeur intrinsèque. C'est un objet qui ressemble à une grosse pièce de monnaie, avec divers symboles de chance de chaque côté. Il a peut-être roulé quelque part. Si quelqu'un l'aperçoit…

» Nous avons tous eu la même réaction de bonne volonté, ou, pour être cynique, disons que chacun de nous s'est peut-être dit que ce serait amusant de chercher une chose dont la perte ne l'affectait pas personnellement. Quoi qu'il en soit, le salon a été soumis à une fouille qui pour ne pas être systématique n'en a pas moins été généralisée. Deux hommes ont déplacé le divan, fouillé dessous dans la poussière, puis l'ont remis en place. Tout ce qui se trouvait dans la cheminée inutilisée a été examiné. Les coins du tapis ont été soulevés. Peine perdue.

» Je me sentais un peu coupable. Le porte-bonheur qu'on m'avait décrit ne venait pas de chez nous, mais je me sentais quand même responsable, d'une certaine manière. J'ai dit tout doucement au petit garçon :

« — Tu sais, mon garçon, ces porte-bonheur ne portent pas réellement chance. Si tu ne le retrouves pas, ça ne veut pas dire que tu vas avoir des ennuis pour autant.

» Le petit garçon m'a lancé un regard vif et intelligent et il m'a répondu :

« — Je le sais bien. C'est seulement que je déteste perdre quelque chose.

» N'empêche qu'il avait l'air très embêté et dans ma profession, on sait bien que nier une superstition ne signifie pas grand-chose. Ceux qui prétendent ne pas être superstitieux le sont parfois tout autant que ceux qui le reconnaissent.

» Nous avons repris nos places. Quelqu'un a dit au petit garçon :

« — Tu l'avais peut-être perdu avant d'entrer ici, mon garçon.

» M. Winters s'est tourné vers son fils.

« — Est-ce que c'est possible, Maurice ?

» Maurice a eu l'air plus effrayé que jamais, mais sa voix aiguë était

ferme quand il a répondu :

« — Non, papa, j'avais le porte-bonheur quand je suis entré dans cette pièce. J'en suis sûr.

» Winters a manifestement cru son fils sur parole. Il s'est éclairci la gorge et il a eu l'air à la fois embarrassé et déterminé. Il a dit :

« — Mesdames et messieurs, tout à l'heure, quelqu'un parmi vous a peut-être pris cet objet sans valeur et l'a empoché sans y penser, et maintenant, il n'a pas envie de l'avouer. Je vous en prie, que l'embarras ne vous empêche pas de le reconnaître. C'est très important pour mon petit Maurice.

» Personne n'a soufflé mot. Chacun dévisageait les autres à tour de rôle, semblant s'attendre à ce que quelqu'un sorte le porte-bonheur, curieux de savoir qui ce serait. Le visage rouge de mortification, Winters a laissé peser son regard sur le gros sac du moulin à paroles. Pendant ce temps, je ne pouvais m'empêcher de penser aux pièces de monnaie qui en étaient tombées au moment où sa propriétaire avait fait la démonstration de la manière dont on pouvait le vider.

» Le moulin à paroles avait participé aux recherches et elle s'était tenue inhabituellement tranquille depuis. Elle a surpris le regard de Winters et elle n'a eu aucun mal à l'interpréter. Elle a un peu pincé les lèvres mais elle n'a pas ouvertement montré qu'elle était vexée. Elle a dit :

« — Bon je ne crois pas que j'arriverai à vous convaincre en vous disant simplement que je n'ai pas cet objet dans mon sac vous voudrez vous en assurer alors il n'y a qu'à tout renverser sur la table.

» Ça a été quelque chose d'impressionnant et de convaincant. Elle a posé le sac sur la table, devant elle, et elle a dit lentement :

« — Une-deux-trois-quatre-cinq-six-sept.

» Et à chaque fois, elle a ouvert une fermeture éclair. Ensuite, elle a retourné le sac et une cascade d'objets a dégringolé sur la table. La multitude d'objets de toutes sortes que cette femme pouvait avoir, vous ne le croiriez pas ! Certaines choses sont tombées par terre mais elle n'a pas essayé de les retenir. Elle a secoué le sac pour bien montrer qu'il ne restait rien à l'intérieur et puis elle l'a reposé.

» Elle a dit gentiment, sans nulle manifestation de mauvaise humeur :

« — Petit bonhomme tu sais à quoi ressemble ton porte-bonheur alors fouille dans tout ce qui est sur la table et regarde ce qui est tombé par terre. Vas-y tu peux regarder dans mon portefeuille et dans toutes les enveloppes que tu trouveras. Je sais que tu ne prendras rien de ce qui ne t'appartient pas.

» Le gamin l'a prise au mot et il a soigneusement examiné tous les objets, tandis que son père restait à côté de lui pour observer attentivement le déroulement des opérations. Finalement, le jeune garçon a dit :

« — Papa, il n'est pas là.

» Winters a acquiescé d'un air sombre et le moulin à paroles a commencé à tout remettre dans son sac, choisissant avec soin le compartiment qui devait accueillir chaque objet et ne cessant de commenter ses actes. Le jeune garçon lui a ramassé tout ce qui était tombé par terre.

» Ensuite, bien entendu, les deux autres femmes présentes ont dû suivre son exemple et vider le contenu de leur sac, mais elles l'ont fait avec un peu moins de bonne volonté que le moulin à paroles. J'ai été le premier homme à retourner mes poches, puis les autres m'ont imité.

» Le porte-bonheur n'a été retrouvé nulle part… ni dans un sac ni dans une poche. Pourtant, Winters restait planté là, ne voulant visiblement pas renoncer, mais ne sachant plus que faire.

» Je me sentais toujours vaguement responsable, mais également irrité, et j'ai donc dit :

« — Si ça peut vous rassurer, monsieur Winters, nous pouvons aller nous enfermer tous les deux dans la bibliothèque et baisser les stores. Je me déshabillerai et vous pourrez vérifier s'il y a des poches secrètes et un porte-bonheur dans mes vêtements. Vous vérifierez également que je ne me le suis pas collé à la peau.

» Je ne croyais pas une seconde qu'il me prendrait au mot, mais il l'a bel et bien fait. J'ai passé cinq minutes extrêmement gênantes et inconfortables, planté là, complètement nu, pendant qu'il examinait mes vêtements d'abord, puis ma personne, soigneusement, en me regardant de face, de côté et de derrière.

» Je commençais à redouter qu'il suggère l'inspection de mes divers orifices, mais le porte-bonheur était sans doute trop grand pour qu'on ait pu raisonnablement l'y dissimuler.

» Un par un, les autres hommes ont suivi mon exemple. L'un d'eux a fait mine de refuser, mais quand tous les regards ont convergé sur lui, chargés de suspicion, il a cédé. Mais aussitôt après la fouille, il est parti, furieux. Il portait peut-être des sous-vêtements douteux.

» Une fois tout cela terminé, le moulin à paroles s'est levé en disant :

« — Bon si Mme Winters veut se charger de me fouiller moi je veux bien après tout j'ai très bien pu le glisser dans mon soutien-gorge il y a

plein de place là-dedans et ça ne se verrait pas sous cette robe avec mon châle drapé par-dessus.

» Et elle s'est fièrement avancée vers la bibliothèque. Finalement, elle en est revenue et les deux autres femmes ont également accepté d'être fouillées.

Silverstein interrompit son récit pour boire une gorgée de son brandy auquel il n'avait pas touché. Halsted dit alors :

— Je suppose que le porte-bonheur n'a pu être retrouvé sur personne.

— Exactement, dit Silverstein. Apparemment, Winters n'était cependant pas homme à renoncer aussi facilement. Il a contacté le directeur de l'hôtel et il l'a persuadé de mettre deux employés à sa disposition pour l'aider à fouiller la pièce avec encore plus de soin, pour ne rien dire des couloirs qui y menaient, des endroits sur lesquels donnaient les fenêtres et ainsi de suite. Du moins, c'est l'histoire qui a circulé le lendemain.

— Et on a retrouvé le porte-bonheur ? demanda Halsted.

— Non, dit Silverstein. Winters a eu l'air d'un cadavre ambulant pendant toute la journée. Le soir, il est parti d'une manière qui, à mon sens, était précipitée, et j'ai d'ailleurs entendu le directeur l'assurer fébrilement que les fouilles continueraient et que dès que le porte-bonheur serait retrouvé, on le lui enverrait.

— Et il a été retrouvé ?

— Non. Du moins, nous n'avons rien entendu de tel jusqu'au moment où nous sommes partis, ma femme et moi, une semaine plus tard... Mais vous voyez ce que cette histoire a d'étrange, n'est-ce pas ?

Gonzalo répondit :

— Oui, bien sûr. L'objet en question s'est évanoui dans la nature.

— Absolument pas, dit Avalon d'une voix coupante. D'abord, quelle preuve avons-nous que ce porte-bonheur existait bien ? Toute cette histoire n'était peut-être qu'un coup monté.

— A quelles fins ? demanda Drake. S'il s'était agi d'un objet de valeur, je pourrais comprendre que Winters ait préparé le terrain pour faire ensuite des démarches auprès de son assurance... mais un porte-bonheur qui valait, quoi ? soixante-quinze cents ?

— Je ne connais pas le motif, mais je ne peux que supposer que Winters en avait un, dit Avalon d'un air exaspéré. Je suis plus près de croire à l'existence d'un motif inconnu qu'à la disparition totale d'un objet matériel.

Silverstein secoua la tête.

— Je ne crois pas qu'il s'agissait d'un coup monté, monsieur Avalon. Si Winters jouait un jeu complexe, alors c'est que sa femme et son fils étaient dans le coup. En ce qui concerne sa femme, je ne peux pas être catégorique, mais le gamin, Maurice, ne jouait pas un rôle, lui. Je ne doute pas un seul instant qu'il ait été terrorisé.

» Et puis si ce n'était qu'un jeu, pourquoi M. Winters aurait-il éprouvé la nécessité d'en arriver à de telles extrémités ? Une fouille plus sommaire aurait suffi à montrer que le porte-bonheur avait disparu, si c'était là ce qu'il voulait. Voilà ce que je trouve étrange, pour ma part. Pourquoi Winters a-t-il procédé à une fouille aussi méticuleuse et pourquoi le jeune Maurice a-t-il eu l'air effrayé, et non pas simplement malheureux ? Est-ce que vous voyez une explication à ça ? Moi, ça me semble évident.

Pendant quelque temps, il y eut un silence parmi les Veufs Noirs, puis Rubin dit :

— Et si vous nous donniez votre explication, monsieur Silverstein ? Je vous dirai ensuite si elle est valable ou pas.

Silverstein sourit.

— Oh, vous allez être d'accord avec moi. Une fois que je vous aurai expliqué les choses, elles vous sembleront aussi évidentes qu'à moi… Ce n'était pas le porte-bonheur du fils, c'était celui du père. Winters avait permis à son fils de le garder un moment et le garçon l'avait perdu. Je suis sûr que le garçon savait à quel point son père y tenait et c'est pour ça qu'il avait l'air terrorisé, vraiment terrorisé. D'ailleurs, je ne le lui reproche pas. C'est seulement en se rendant compte que Winters cherchait son propre porte-bonheur qu'on peut comprendre le pourquoi de ses recherches.

— Il a insisté sur le fait qu'il s'agissait du porte-bonheur de son fils, dit Halsted.

— Mais bien sûr ! Les gens n'hésitent pas à nier leurs propres superstitions, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, surtout s'il s'agit de gens intelligents et cultivés s'adressant à d'autres gens intelligents et cultivés, et surtout s'ils ont pour la superstition en question une attirance pathologique. Ils sont suffisamment intelligents pour avoir extrêmement honte de leur folie et néanmoins, ils n'ont pas la force d'y renoncer. Je suis un professionnel dans ce domaine et je vous assure que ça se passe bien comme ça. Évidemment, il préférait prétendre que le porte-bonheur était celui de son fils et au début, je l'ai cru. Mais en observant Winters, j'ai fini par m'apercevoir qu'il avait le comportement de quelqu'un qui est terrorisé à la pensée que sa chance s'est évanouie pour toujours. Il était

tout autant victime d'une envie irrésistible de sécurité, cette sécurité évanouie, qu'un drogué en manque le serait d'une envie d'héroïne.

— Mais ça ne vous empêche pas de vendre de ces choses qui s'apparentent à une drogue, dit Trumbull.

Silverstein secoua la tête.

— Ce n'est qu'un pourcentage négligeable qui est affecté à ce point. Est-ce qu'on doit reprocher à une fabrique de pénicilline la mort de quelques personnes qui ne supportent pas cette substance ? Allons, monsieur Rubin, est-ce que je n'ai pas raison ? ajouta-t-il en souriant avec assurance.

— Non, vous avez tort, j'en ai peur, dit Rubin. Vous prêtez à Winters deux comportements inconciliables. Si la folie du porte-bonheur le tient au point de lui faire faire des recherches d'une minutie psychotique, il n'a sûrement pas pu le prêter à son fils pour qu'il s'amuse avec. Non, je n'arrive pas à croire à cette histoire de porte-bonheur, qu'il appartienne au père ou au fils.

Silverstein déclara du ton vexé de quelqu'un qui voit la brillante idée qu'il a triomphalement énoncée rejetée d'une manière cavalière :

— Dans ce cas, j'aimerais bien entendre une autre explication plausible.

— C'est simple, dit Rubin. Je suggérerai que le prétendu porte-bonheur était en fait un objet très précieux.

— Vous voulez dire que c'était en réalité une pièce d'or, ou qu'il s'agissait d'un bijou authentique ou d'une œuvre d'art ? dit Silverstein avec ce qui aurait presque pu passer pour un reniflement de mépris. Si c'était le cas, l'objection que vous avez soulevée serait toujours valable. Pourquoi l'avoir prêté au gamin pour qu'il s'amuse avec ? Et d'ailleurs, pourquoi avoir fait croire à un porte-bonheur ? Si Winters avait parlé de sa valeur, nous aurions fait plus d'efforts pour le rechercher et nous nous serions prêtés à la fouille de meilleure grâce.

— Il se peut que sa valeur ait résidé dans quelque chose d'impossible à dévoiler, dit Rubin. Supposez qu'il se soit agi d'un dispositif quelconque, ou qu'il ait contenu un message… une inscription codée, un microfilm dissimulé dans un minuscule compartiment, à l'intérieur…

Silverstein fronça les sourcils.

— Vous voulez dire que Winters était un espion ?

— Considérez qu'il s'agit là d'une hypothèse, dit Rubin. Ayant de bonnes raisons de penser qu'on était à ses trousses et qu'on tenterait de lui subtiliser l'objet qu'il portait sur lui, Winters l'a confié à son fils en se

disant qu'un enfant ne serait pas soupçonné.

Avalon éleva une protestation indignée :

— Il faudrait qu'un père soit sans cœur pour agir de cette façon !

— Pas du tout, dit Rubin. Winters n'en resterait pas moins la cible de l'attaque, s'il courait effectivement un risque de ce genre. Mais on ne pourrait pas trouver l'objet sur lui. Si le petit garçon n'était pas soupçonné, il ne serait aucunement en danger. Du moins, c'est ce qu'il devait espérer. Et s'il y avait tout de même du danger pour l'enfant, Winters était peut-être le genre de personne à avoir assez de sens patriotique pour faire passer son pays et sa mission avant sa famille.

» Quand il a appris la disparition de l'objet, Winters a dû tout d'abord se dire qu'il était tombé accidentellement, mais quand on ne l'a pas retrouvé immédiatement, il en est arrivé à la redoutable conclusion qu'il avait été volé par un ennemi. Il a donc procédé à une fouille élaborée dans l'espoir que son adversaire, quel qu'il soit, serait découvert par la même occasion. Naturellement, il lui fallait prétendre qu'il recherchait un objet sans importance. Mais dans la mesure où il ne l'a pas retrouvé, il a été obligé de partir, sa mission est tombée à l'eau, sa couverture a été désormais inutilisable et son ennemi n'avait plus rien à craindre. Je ne lui envie pas sa situation. Et je ne m'étonne pas que son fils ait été effrayé s'il était assez intelligent pour avoir deviné ce qui se passait.

Les Veufs Noirs ne se montrèrent pas particulièrement emballés par cette théorie. Drake secoua solennellement la tête.

Rubin dit avec indignation :

— Qu'en pensez-vous, Tom ? C'est votre domaine, après tout.

Trumbull haussa les épaules.

— Je ne suis pas au courant de tout ce qui se passe. Vous avez dit que c'était arrivé il y a neuf ans, Silverstein ?

— Oui, monsieur.

— Alors, il s'agissait peut-être de quelque chose qui concernait l'Afrique du Sud qui tentait à l'époque de mettre au point une bombe atomique… Mais le gouvernement américain ne s'en est pas du tout mêlé.

— Il n'avait pas besoin d'y être mêlé, d'après l'histoire que nous avons entendue, dit Rubin. Mais je suppose, Tom, que mon interprétation est plausible.

— C'est une possibilité, bien sûr, mais je ne m'avancerai pas davantage.

— Vous êtes tous à côté de la plaque, dit Gonzalo. Vous parlez de motivations, de raisons pour lesquelles un gamin devrait avoir l'air

terrorisé et de raisons pour lesquelles un type devrait se mettre à fouiller partout comme un fou. Personne ne semble s'intéresser le moins du monde au vrai mystère. Qu'est-ce que ça change que l'objet ait été un porte-bonheur ou un moyen de se procurer la bombe atomique ? L'important, c'est de se demander ce qui lui est arrivé. Où a-t-il bien pu passer ?

Avalon répondit d'un ton appuyé :

— Je ne vois aucun mystère là-dedans. La seule manière dont cet objet a pu disparaître, c'est, pour commencer, de n'avoir jamais été là. Malgré ce qu'a affirmé le jeune garçon, il a dû le perdre avant d'entrer dans la pièce et ensuite, il a eu peur de l'avouer… à supposer que cet objet ait bien existé. Après tout, intelligent ou pas, ce gamin n'avait que douze ans. Il n'a pas résisté à l'envie de jouer avec et il a très bien pu le faire tomber dans un endroit tel qu'il était impossible de le récupérer. Ensuite, il a eu trop peur d'en parler, sachant à quel point son père y tenait. Plus tard, dans le salon, son père lui demande s'il l'a toujours et il doit bien reconnaître qu'il a disparu, mais il ne peut se résoudre à avouer qu'il l'a perdu un peu plus tôt parce qu'il n'ose pas.

— Non ! s'écria violemment Silverstein. Il n'était pas du tout du genre à faire ça. On voyait bien qu'il avait été élevé dans le respect de principes rigides et qu'on exigeait de lui un comportement d'adulte. Son père ne lui a pas demandé où était le porte-bonheur, c'est lui qui est spontanément allé le lui dire. S'il l'avait perdu plus tôt, il serait allé le lui dire plus tôt. J'en suis sûr.

— Et si cette perte avait été un accident ? suggéra Drake. Il aurait pu sortir un mouchoir de sa poche une heure plus tôt, quelque part, et l'objet aurait pu tomber, disons, dans l'herbe. Il a très bien pu ne pas remarquer cette disparition avant de se trouver dans la pièce.

— Non ! s'exclama à nouveau Silverstein. Le petit garçon a dit qu'il l'avait en entrant dans la pièce et son père l'a cru sur parole. Il connaissait son fils.

— Eh bien, monsieur Silverstein, si vous persistez à dire que l'objet existait bien et qu'il a bien été perdu dans le salon, avez-vous une idée de l'endroit où il a pu passer ? demanda Avalon.

Silverstein haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. Il est peut-être tombé dans la cave par une fente du plancher. Il était peut-être dans un endroit parfaitement ordinaire et pour une raison ou une autre, personne n'a eu l'idée d'aller le chercher là. Il m'est plusieurs fois arrivé de mettre mon appartement sens dessus

dessous pour chercher quelque chose qui avait apparemment disparu, et une fois l'objet retrouvé, je me rendais compte qu'il avait tout le temps été bien en vue.

— Oui, une fois que vous l'aviez retrouvé, dit Avalon. On finit toujours par tout retrouver, même sans procéder à une fouille aussi prolongée et minutieuse que celle de Winters.

Le silence s'abattit pendant quelques instants sur les convives, puis Trumbull dit :

— Nous semblons être dans une impasse. Cette énigme est intéressante mais je ne pense pas qu'elle puisse être résolue. Nous n'avons tout simplement pas assez d'informations.

— Attendez, dit Gonzalo. Nous n'avons pas encore entendu l'avis d'Henry.

— N'imposez pas ça à Henry, dit Trumbull. Si une énigme est intrinsèquement insoluble, elle est insoluble, même pour Henry.

— Ah bon ? fit Gonzalo. Eh bien, je veux entendre Henry me le dire lui-même… Henry ?

Henry, qui, posté près du buffet, avait écouté attentivement toute la conversation, eut un petit sourire d'oncle affectueux et dit :

— En fait, monsieur Gonzalo, je ne peux pas m'empêcher de penser qu'une solution pourrait être suggérée. L'objet en question ne doit pas être considéré comme ayant mystérieusement disparu.

Les sourcils de Trumbull se haussèrent.

— Vraiment, Henry ? Et que suggérez-vous ?

— Eh bien, monsieur, rappelez-vous que M. Silverstein a dit qu'il avait eu l'idée de concevoir un sac « attrape » en voyant celui qui appartenait à Mme Freed, la femme qui parlait beaucoup.

Silverstein ouvrit de grands yeux.

— Vous voulez dire que le moulin à paroles avait un sac « attrape » ?

— Non, monsieur. Mais il m'est venu à l'esprit qu'on pouvait jouer des tours même avec un sac ordinaire s'il avait sept fermetures éclair et sept compartiments.

— Vous feriez mieux de nous expliquer ça, Henry, dit Drake.

— Ce n'est qu'une supposition, messieurs, mais supposez que Mme Freed ait parlé sans cesse pour une raison bien précise, dit Henry. Une personne qui s'attire le surnom de « moulin à paroles » semblera sûrement un peu folle à quelqu'un de moins perspicace que M. Silverstein et sera certainement sous-estimée… ce qui représente un avantage pour une espionne.

» Supposez qu'elle ait appris l'existence de l'objet en question et que, pour une raison ou une autre, elle ait pensé qu'il se trouvait bien entre les mains du petit garçon, Maurice. Sa pelote de laine est tombée plusieurs fois par terre, et au moins une fois, d'après ce que nous a dit M. Silverstein, elle a roulé dans la direction de Maurice. Il s'est précipité pour l'aider. Elle l'a cajolé et, de cette façon, elle a détourné son attention… un vieux truc de pickpocket. Un moment plus tard, l'objet ne se trouvait plus dans la poche de l'enfant, mais dans la main de Mme Freed.

» Ensuite, elle a cherché un bonbon à la menthe dans son sac. Ce faisant, elle a fait tomber l'objet dans un compartiment qui était déjà ouvert et ne contenait rien. Elle a dû manier les fermetures éclair pour chercher les bonbons à la menthe, et ensuite, tous les compartiments se sont retrouvés fermés, y compris celui qui contenait l'objet.

» C'est alors qu'elle a fait la démonstration de la facilité avec laquelle on pouvait vider efficacement le sac en ouvrant un compartiment et en renversant le sac. Après cette démonstration destinée à impressionner tout le monde, elle a à nouveau manié les fermetures éclair, comme nous l'a dit M. Silverstein, semblant chercher un autre compartiment à vider, mais apparemment, elle y a renoncé. Toutefois, quand elle en a eu terminé avec les fermetures éclair, tous les compartiments étaient fermés, sauf celui qui contenait l'objet. Il était ouvert. Elle n'avait alors plus qu'à attendre. Si on ne remarquait pas la disparition de l'objet, tant mieux. Si on la remarquait, elle était prête.

» On l'a remarquée et le regard de Winters s'est posé sur son sac. Elle a elle-même proposé de le vider et elle a manié chacune des fermetures éclair, comptant ostensiblement de un à sept. Quand elle en a eu fini, les six compartiments qui avaient été fermés se sont retrouvés ouverts et celui qui ne contenait que l'objet et qui avait été ouvert a, lui, été fermé.

» Elle a alors retourné son sac et tout son contenu s'en est échappé, sauf l'objet. Et parce qu'elle avait fait tout son possible pour avoir l'air d'un moulin à paroles, parce qu'elle s'était soigneusement forgé un personnage et qu'elle s'était complaisamment prêtée à la fouille, personne n'a eu l'idée d'examiner le sac qui, apparemment, était vide. C'est comme ça qu'en fin de compte, l'objet a semblé s'être évanoui dans la nature.

M. Silverstein, dont la bouche s'était ouverte pendant qu'Henry parlait, parut avoir toutes les peines du monde à la refermer et dit :

— Ça a très bien pu se passer exactement de cette manière. Ça semble correspondre parfaitement à ce que j'ai vu. D'ailleurs, j'ai raconté cette

histoire tellement souvent, au cours des neuf ans qui viennent de s'écouler, qu'il n'y a pas de danger que j'aie pu oublier quoi que ce soit. Mais je ne crois pas que nous pourrons jamais en être sûrs.

— C'est vrai, dit Trumbull. Mais je suis prêt à faire confiance à Henry et à partir de maintenant, mes hommes seront aux aguets quand ils verront d'innocents moulins à paroles avec des sacs compliqués.

— Seulement s'ils ont des fermetures éclair, monsieur, dit Henry. Les sacs qui ont des fermoirs s'ouvrent sans bruit, mais se referment avec un claquement sec, tandis qu'on ne fait pas la différence entre une fermeture éclair qui s'ouvre ou qui se ferme.

Remarque

Comme je l'ai expliqué dans la remarque précédente, *The Lucky Piece* (Le porte-bonheur) a été achetée et payée, mais le magazine qui devait la publier n'est jamais sorti. Cette nouvelle paraît donc pour la première fois dans ce recueil. Ça ne me gêne pas. Dans chacun de mes recueils consacrés aux Veufs Noirs, j'ai réussi à inclure des récits qui n'avaient pas été publiés ailleurs. Je considère que c'est une petite gratification pour ceux qui ont la générosité d'acheter ces livres.

Soit dit en passant, il faut parfois que je mentionne des détails pittoresques sur tel ou tel aspect des expériences humaines, pour mieux situer ces récits dans leur contexte. Ainsi dans *Le porte-bonheur,* j'ai abordé les magasins de fantaisies, farces et attrapes. Vous avez peut-être admiré la précision de mes recherches en ce domaine mais vraiment, il ne fallait pas. Je suis bien trop paresseux (et bien trop occupé à écrire un million d'autres choses) pour perdre du temps à faire des recherches. Quand j'ai besoin de détails sur un commerce de ce genre, je les sors simplement de mon imagination toujours débordante. Par conséquent, si vous tenez vous-même un magasin de fantaisies et si vous avez l'impression que j'ai fait une erreur, écrivez-moi pour m'éclairer.

Triple diable

Au cours de ce banquet particulier des Veufs Noirs, personne ne fut étonné de voir la conversation rouler sur les « self-made men ».

Après tout, Mario Gonzalo, l'hôte de la soirée, avait amené comme invité Benjamin Manfred, le célèbre propriétaire, maintenant à la retraite, d'une chaîne de librairies. Tout le monde savait bien que Manfred avait distribué des journaux quand il était jeune, plus d'un demi-siècle auparavant, et qu'il était d'une famille pauvre mais honnête – très honnête, et très, très pauvre.

Et maintenant, voilà qu'il se retrouvait non pas exactement dans la situation d'un Getty ou d'un Onassis, mais dans une situation très confortable. De plus, avec quatre enfants et de nombreux petits-enfants tous impliqués dans l'un ou l'autre secteur de la chaîne du livre, il était même le fondateur d'une dynastie.

Dans la mesure où Manfred avait téléphoné pour dire qu'à son grand regret il serait légèrement en retard, mais qu'il arriverait de toute façon avant le début du banquet proprement dit, l'apéritif fut servi en son absence et tout le monde put s'exprimer librement, sans l'inhibition que provoque habituellement la présence de celui dont on parle.

Il n'était pas étonnant non plus qu'Emmanuel Rubin se soit mis à pontifier plus fort que tout le monde.

— Un self-made man – ou une self-made woman, d'ailleurs –, ça n'existe plus, dit-il avec passion.

Et quand il parlait avec passion, on ne pouvait rien faire d'autre que l'écouter. Si ses cent soixante-cinq centimètres faisaient de lui le plus petit des Veufs Noirs, sa voix était sans conteste la plus forte. Avec, en outre, sa maigre barbe grise aux poils tout hérissés, ses yeux lançant des éclairs à travers les verres épais de ses lunettes qui les grossissaient d'une manière presque effrayante, il pouvait difficilement passer inaperçu.

— Ben Manfred est bien un self-made man, dit Gonzalo, sur la défensive.

— Peut-être, dit Rubin, peu enclin à accepter des exceptions à la généralisation qu'il avait énoncée, mais c'est dans les années vingt et

trente qu'il s'est fait sa situation. Je parlais de l'époque actuelle, de l'Amérique d'après la Seconde Guerre mondiale, qui ne songe qu'à la prospérité et au bien-être. Maintenant, on peut toujours compter sur une aide quelconque pour continuer ses études, pour se sortir du chômage, pour obtenir des bourses diverses et se lancer dans quelque chose. Bien sûr qu'on peut encore réussir, mais pas par soi-même, jamais par soi-même. Il y a toute une série d'instances gouvernementales pour vous aider.

— Il y a peut-être du vrai dans ce que vous dites, Manny, dit Geoffrey Avalon en baissant les yeux sur lui d'un air quelque peu distant et amusé.

Ses cent quatre-vingt-cinq centimètres faisaient de lui le plus grand des Veufs Noirs.

— Néanmoins, reprit-il, est-ce que vous ne vous considéreriez pas vous-même comme un self-made man ? Je n'ai jamais entendu dire que vous auriez fait un héritage ou un riche mariage et je vous vois mal accepter des aides gouvernementales.

— C'est vrai que j'ai dû me battre, mais on n'est pas un selfmade man tant qu'on n'a pas vraiment réussi, dit Rubin. Mon père n'était pas riche, ma femme n'est pas riche, mais moi non plus, je ne le suis pas précisément. Je peux m'accorder quelques douceurs dans la vie, mais on ne peut pas appeler ça être riche. Ce qu'il faut commencer par faire, c'est définir le self-made man. Il ne suffit pas de ne pas mourir de faim pour en être un. Il ne suffit pas d'améliorer sa situation. Un self-made man, c'est quelqu'un qui débute dans la pauvreté, sans avoir l'argent nécessaire pour dépasser le niveau de la simple subsistance. Puis qui réussit à devenir millionnaire, sans véritable aide extérieure, mais par son travail acharné et son sens des affaires, ou par son immense talent.

— Et la chance dans tout ça ? grommela Thomas Trumbull. Supposez que quelqu'un gagne un million de dollars à la loterie, ou supposez qu'il ne cesse de miser sur les chevaux gagnants aux courses.

— Vous savez bien que ça ne compte pas, dit Rubin. C'est la chance qui vous fait, dans ce cas, vous ne vous faites pas tout seul. C'est ce qui se passe si vous extirpez un vieil homme de sous un fiacre, qu'il appelle sur vous la bénédiction divine et qu'il vous donne un million de dollars. Pour ne rien dire de ceux qui s'enrichissent en ayant des activités illicites. Al Capone, parti de rien, se faisait soixante millions de dollars par an avant d'avoir atteint la trentaine, et c'était à l'époque où le dollar valait bien un dollar et non pas vingt-deux cents. Et il ne payait pas d'impôts dessus. Vous pouvez l'appeler un self-made man, mais il n'en est pas un selon

mes critères.

— Le problème avec vous, Manny, c'est que vous voulez restreindre le terme aux personnes dont vous approuvez la moralité, dit Roger Halsted. Andrew Carnegie était un self-made man et un grand philanthrope après avoir gagné ses millions. Pour autant que je sache, il n'a jamais été mis en prison. Mais sur le chemin de la réussite, je parie qu'il s'est engagé dans des affaires douteuses et qu'il a réussi à écraser les pauvres quand c'était nécessaire.

— Tant que ça reste dans les limites de la légalité, c'est tout ce que je demande, dit Rubin. Je ne m'attends pas à ce que les gens soient des saints.

Gonzalo dit d'un air innocent qui n'était absolument pas convaincant :

— Et votre ami, Isaac Asimov, Manny…

Et, bien entendu, Rubin mordit immédiatement à l'hameçon.

— Mon ami ? Juste parce que je lui prête quelques dollars de temps en temps pour l'aider à payer son loyer, des dollars que je n'espère d'ailleurs même pas revoir, il va raconter à qui veut l'entendre qu'il est mon ami.

— Allons, Manny. Personne ne peut ajouter foi à cette calomnie. Il est bien trop rupin. Et d'après son autobiographie, il a commencé sans rien. Il a travaillé dans la confiserie de son père et il livrait des journaux, lui aussi. C'est un self-made man.

— Vous trouvez ? dit Rubin. Eh bien, s'il s'est fait lui-même, tout ce que je peux dire, c'est qu'il est en adoration devant son créateur.

Il était impossible de dire combien de temps Rubin aurait improvisé sur ce thème si à ce moment précis Benjamin Manfred n'était arrivé. La conversation s'arrêta immédiatement et Gonzalo fit les présentations.

Manfred était d'une taille moyenne, il était plutôt mince et il avait un visage ridé mais avenant. Ses cheveux étaient blancs et clairsemés, ses vêtements nets et démodés. Il portait par exemple un gilet, qu'on s'attendait presque à voir barré d'une chaîne de montre. Au lieu de ça, il avait une montre-bracelet, mais elle était tellement démodée qu'elle était pourvue d'un remontoir à tige.

Il fit un aimable sourire à chacun et au moment où il serra la main à Rubin, il lui dit :

— Je suis vraiment heureux de faire votre connaissance, monsieur Rubin. J'ai lu vos histoires policières avec un tel plaisir !

— Merci, monsieur, dit Rubin en essayant vaillamment d'avoir l'air modeste.

— Dans mes librairies, vos livres se vendent toujours très bien.

Presque aussi bien que ceux d'Asimov.

Et il se retourna pour saluer James Drake, tandis que, dans sa fureur, Rubin virait au magenta et que les cinq autres Veufs Noirs souffraient de douleurs internes tant ils faisaient des efforts désespérés pour ne pas rire.

Après avoir veillé à ce qu'un martini gin bien sec soit apporté à l'invité, Henry, le serveur qui officiait lors de tous les banquets des Veufs Noirs, annonça que le dîner était servi.

Drake écrasa sa cigarette et regarda avec plaisir le petit monticule de caviar qu'il avait dans son assiette. Il se servit en condiments, passés à chacun des convives par Henry, hésita à prendre des oignons émincés, puis s'en octroya résolument deux cuillers. Il murmura à Gonzalo :

— Comment ça se fait que vous puissiez vous permettre de commander du caviar, Mario ?

Mario lui murmura à son tour :

— Le vieux Manfred me paie très généreusement pour que je peigne son portrait. C'est comme ça que j'ai fait sa connaissance. Alors, autant qu'il passe un moment agréable avec son argent.

— C'est bien de connaître des gens qui veulent encore se faire faire leur portrait.

— Il y a encore des gens qui ont du goût, dit Gonzalo.

Drake eut un grand sourire.

— Vous ne voudriez pas répéter ça à voix haute pour que Manny l'entende ?

— Non merci, dit Gonzalo. C'est moi qui vous ai invités et je me sens obligé de veiller au respect des bonnes manières autour de cette table.

En fait, les convives se tenaient remarquablement bien. Rubin semblait moins virulent qu'à l'ordinaire et il laissa passer une bonne douzaine d'occasions d'expliquer à Manfred ce qui n'allait pas dans la vente des livres et de lui exposer les raisons pour lesquelles les librairies contribuaient à l'appauvrissement des jeunes auteurs de talent.

Si les Veufs Noirs étaient plus calmes du fait que Rubin s'était retiré des hostilités, ils n'en étaient pas moins heureux et faisaient très haut l'éloge des plats qu'on leur servait : consommé de tortue, oie rôtie aux galettes de pommes de terre et au chou rouge, Alaska cuit au four, quitte à ne pas faire preuve d'un tact irréprochable en manifestant franchement leur surprise de voir Gonzalo leur offrir un dîner digne de Lucullus.

Gonzalo le prit avec bonne humeur et quand il fut temps de faire tinter mélodieusement sa cuiller contre son verre à eau, il fit même une noble tentative pour amadouer Rubin en disant :

— Manny, de nous tous, c'est vous qui connaissez le mieux les livres, et tout le monde est d'accord pour reconnaître que vous êtes sans conteste le meilleur dans votre genre. Alors voudriez-vous vous charger de cuisiner M. Manfred ?

Rubin eut un sonore reniflement de mépris et dit sur un ton qui n'était pas tellement plus maussade que d'habitude :

— Je ferais mieux de m'en charger, en effet. Je doute qu'il y ait ici quelqu'un d'autre qui soit assez cultivé pour le faire.

Il se tourna vers Manfred et lui demanda :

— Monsieur Manfred, comment justifiez-vous votre existence ?

Manfred ne parut pas surpris par cette question. Il répondit :

— S'il y a des gens qui ne devraient pas avoir de difficulté à justifier leur existence, c'est bien ceux qui vendent des livres. Les livres, messieurs, renferment toute la sagesse de l'humanité, la somme des connaissances des penseurs du monde entier, ainsi que l'amusement et l'excitation que procure l'imagination d'auteurs brillants. Les livres contiennent de l'humour, de la beauté, de l'esprit, des émotions, des idées, et, en fait, toute la vie. Sans livres, la vie est vide.

Halsted marmonna :

— De nos jours, il y a le cinéma et la télévision.

Manfred l'entendit. Il dit en souriant :

— Je regarde également la télévision. De temps en temps, je vais voir un film. Ce n'est pas parce que j'apprécie un repas comme celui que nous venons de faire que je ne mange jamais de hot-dog. Mais je ne mets pas les deux choses sur le même plan. Aussi splendides qu'ils puissent paraître, les films et la télévision ne sont qu'une nourriture au rabais pour l'esprit, une distraction pour les incultes, un dérivatif pour ceux qui n'ont momentanément pas envie d'autre chose.

— Malheureusement, c'est à Hollywood que se trouve l'argent, dit Avalon d'un air solennel.

— Bien entendu, dit Manfred, mais qu'est-ce que ça prouve ? Une chaîne de débits de hamburgers rapporte plus qu'un restaurant quatre étoiles, mais ça ne transforme pas pour autant le hamburger en canard laqué.

— Puisque nous en sommes à parler d'argent, puis-je vous demander si vous vous considérez comme un self-made man ? dit Rubin.

Manfred haussa les sourcils.

— C'est une expression un peu démodée, vous ne trouvez pas ?

— Très juste, dit Rubin avec une pointe d'enthousiasme. C'est

exactement ce que j'ai soutenu à l'apéritif. À mon avis, personne ne peut plus être réellement un self-made man. Il y a trop d'assistance de la part du gouvernement.

Manfred tressauta en riant sans bruit.

— Avant le New Deal, ce n'était pas le cas. À l'époque, le gouvernement était un arbitre parfaitement moral et neutre. Si une grosse entreprise avait un litige avec un petit employé, la tâche du gouvernement était de veiller à ce que les deux parties ne reçoivent que l'aide qu'elles pouvaient se payer. Quoi de plus juste ? Bien sûr, les riches gagnaient toujours, mais ce n'était qu'une coïncidence et si les pauvres ne s'en rendaient pas compte, le gouvernement envoyait la garde nationale pour leur expliquer les choses. C'était le bon temps.

— En tout cas, vous étiez pauvre quand vous étiez jeune, c'est bien ça ?

— Très pauvre. Mes parents sont arrivés d'Allemagne en 1907 et ils m'avaient emmené avec eux. J'avais trois ans, à l'époque. Mon père travaillait dans un atelier de tailleur et il se faisait cinq dollars par semaine quand il a débuté. J'étais alors son seul enfant, mais vous pouvez vous imaginer à quel point sa situation économique a été améliorée quand il a eu trois filles, l'une après l'autre. Il était socialiste, un socialiste assez remuant, et dès qu'il a obtenu la nationalité américaine, il a voté pour Eugene V. Debs[5]. Ce qui fait que certaines personnes, qui considéraient que la liberté de parole leur était réservée, pensaient qu'il fallait l'expulser.

» Ma mère a apporté sa contribution en travaillant à temps partiel, entre deux bébés. Dès l'âge de neuf ans, j'ai livré des journaux le matin avant d'aller à l'école et j'ai fait tout un tas de petits boulots après la classe. Mon père a quand même réussi à rassembler le montant du premier versement qu'il fallait régler pour acheter une petite boutique de tailleur et après l'école, je travaillais avec lui. Une fois que j'ai eu seize ans, je n'étais plus obligé d'aller à l'école et j'ai donc immédiatement abandonné mes études pour me mettre à travailler à plein temps dans la boutique. Je n'ai jamais terminé mes études secondaires.

— A vous entendre, on ne croirait jamais que vous n'avez pas d'instruction, dit Rubin.

— Tout dépend de votre définition de l'instruction. Si vous acceptez d'inclure le genre de connaissances qu'on acquiert tout seul dans des livres, alors je suis instruit, grâce au vieux M. Lineweaver.

— Ce M. Lineweaver vous a donné des livres ?

— Un seul, en réalité. Mais c'est grâce à lui que je me suis intéressé

aux livres. En fait, je lui dois presque tout. Je n'aurais jamais pu démarrer sans lui, ce qui fait que je ne suis peut-être pas un self-made man. Et pourtant, il ne m'a rien donné du tout. J'ai dû trouver ça tout seul, alors je suis peut-être bien un selfmade man, après tout. Vous savez, honnêtement, je n'en sais trop rien.

— Vous m'embrouillez, monsieur Manfred, dit Drake. Qu'est-ce que vous avez dû trouver tout seul ? La solution d'une énigme quelconque ?

— Si on veut.

— Est-ce qu'il s'agit d'un épisode connu de votre vie ?

— On en a parlé dans les journaux à l'époque, mais c'était il y a bien longtemps et depuis, on l'a oublié, dit Manfred. Mais parfois, je me demande si toute cette histoire était bien honnête. Est-ce que je n'ai pas profité de la situation ? J'ai été accusé de manœuvres captatoires, et de Dieu sait quoi, mais j'ai gagné.

— Monsieur Manfred, j'ai bien peur de devoir vous demander de nous raconter l'histoire dans tous ses détails, dit Rubin. Tout ce que vous nous direz sera strictement confidentiel.

— Oui, M. Gonzalo me l'avait dit, monsieur, et je veux bien, dit Manfred.

Puis son regard se posa un instant sur Henry qui se tenait près du buffet avec son air habituel, attentif et respectueux. Trumbull surprit ce regard et dit :

— Notre serveur, qui s'appelle Henry, est membre de notre club.

— Dans ce cas, je vais vous raconter mon histoire, dit Manfred. Et si vous la trouvez ennuyeuse, vous n'aurez qu'à vous en prendre à vous-mêmes.

— Attendez ! s'empressa d'intervenir Gonzalo. S'il y a effectivement une sorte d'énigme ou de mystère là-dedans, je suppose que vous avez trouvé la solution. Je me trompe ?

— Non, c'est exactement ça. Il n'y a plus rien à résoudre. (Il agita les mains, comme s'il voulait effacer quelque chose.) Il n'y a plus le moindre mystère.

— Dans ce cas, poursuivit Gonzalo, quand vous nous raconterez l'histoire de ce M. Lineweaver, ne nous donnez pas la réponse. Laissez-nous la deviner.

Manfred se mit à rire tout bas.

— Vous n'y arriverez pas. Vous ne trouverez pas la bonne réponse.

— Bien, dit Rubin. Je vous en prie, continuez votre histoire et nous essaierons de ne pas vous interrompre.

Manfred reprit :

— L'histoire commence alors que je n'avais pas encore quinze ans, juste après la fin de la guerre – la Première Guerre mondiale. C'était un samedi, il n'y avait pas école, mais j'avais quand même des journaux à déposer, et le dernier arrêt de ma tournée était un vieux manoir. Je laissais le journal sur un petit support, près de la porte, et une fois par semaine, je sonnais et un domestique venait me remettre l'argent des journaux et un pourboire de vingt-cinq cents. En général, on me donnait dix cents, donc j'étais très reconnaissant envers ces gens-là.

» Le samedi était le jour où on me réglait. J'ai donc sonné et pour la première fois, si ma mémoire est bonne, le vieux M. Lineweaver est lui-même venu ouvrir la porte. Il se trouvait peut-être à proximité au moment où j'avais sonné. Il avait environ soixante-dix ans et je l'ai pris pour un domestique de plus… c'est que je ne l'avais encore jamais vu.

» Ça se passait par un jour glacial de janvier – c'était en 1919 – et je n'étais pas habillé de façon appropriée. Je portais le seul manteau que je possédais, et il était plutôt mince. J'avais les mains et le visage violets de froid et je tremblais. Je ne m'apitoyais pas tellement sur mon sort car ce n'était pas la première fois que je livrais des journaux par temps glacial. Je n'avais pas le choix. Qu'est-ce que j'aurais pu y changer ?

» Mais M. Lineweaver, lui, était troublé. Il m'a dit :

« — Entre, mon garçon. Je ne vais pas te régler dans le froid.

» A voir son air d'autorité, j'ai compris qu'il était le propriétaire de la maison, et ça m'a fait peur.

» Et puis quand il m'a payé, il m'a donné un dollar de pourboire. Je n'en avais jamais eu autant. Ensuite, il m'a fait entrer dans sa bibliothèque, une grande pièce avec des étagères allant du sol au plafond sur tous les murs, et une mezzanine elle aussi remplie de livres. Il a demandé à un domestique de m'apporter une tasse de chocolat chaud et il m'a gardé là pendant presque une heure en me posant beaucoup de questions.

» J'ai essayé d'être très poli, mais finalement, je lui ai dit que je devais rentrer à la maison, ou sinon mes parents se diraient que j'avais fait une fugue. Je ne pouvais pas téléphoner pour les rassurer car en 1919, très peu de gens avaient le téléphone.

» Quand je suis revenu à la maison, mes parents étaient très impressionnés, surtout par le pourboire d'un dollar. Mon père l'a pris et l'a mis de côté. Ce n'était pas de la méchanceté de sa part, c'était simplement que nous mettions tous les gains de la famille en commun et

que personne ne pouvait garder quoi que ce soit pour lui seul. Mon argent de poche se montait exactement à zéro dollar par semaine.

» Le samedi suivant, le vieux M. Lineweaver m’attendait. Il ne faisait vraiment pas aussi froid que la semaine précédente, mais il m’a invité à nouveau à boire une tasse de chocolat. Quand il m’a donné un autre dollar, j’ai suivi les instructions de mon père et je lui ai dit que c’était trop et que le quart de cette somme suffirait amplement. La vie, j’en ai peur, avait appris à mon père à se méfier d’une générosité inexplicable. M. Lineweaver s’est mis à rire et il m’a dit qu’il n’avait pas de monnaie et que je devais accepter.

» Je suppose qu’il avait remarqué les regards curieux que je jetais en direction des livres car il m’a demandé si j’avais des livres chez moi. Je lui ai dit que mon père en avait deux ou trois mais qu’ils étaient en allemand. Il m’a demandé si j’allais à l’école, et bien entendu, je lui ai dit que oui, mais que dès que j’aurais seize ans, il faudrait que j’abandonne mes études. Il m’a demandé si j’allais à la bibliothèque publique et je lui ai dit que ça m’arrivait parfois, mais qu’entre les journaux à distribuer et le travail à l’atelier de tailleur, je n’avais pas vraiment l’occasion d’y aller souvent.

« — Est-ce que tu voudrais regarder ces livres ? m’a-t-il demandé en montrant les murs de la pièce.

« — Je les salirais, monsieur Lineweaver, lui ai-je répondu timidement en regardant mes mains qui étaient, bien entendu, noires d’encre d’imprimerie.

« — Je vais te proposer quelque chose, m’a-t-il dit. Le dimanche, puisque tu ne vas pas à l’école et que l’atelier est fermé, pourquoi est-ce que tu ne viendrais pas ici après ta tournée ? Tu te laverais les mains et tu resterais dans la bibliothèque tant que tu voudrais pour lire quelques livres. Ça te plairait ?

« — Oh, oui ! je lui ai répondu.

« — Bien, a-t-il dit. Alors préviens tes parents que tu passeras un moment ici.

» C’est ce que j’ai fait et pendant dix ans, j’y suis allé fidèlement tous les dimanches, sauf quand j’étais malade ou absent. Finalement, une fois plus âgé, j’y suis également allé tous les samedis après-midi et même quelques soirs de semaine.

» Il avait une merveilleuse variété d’ouvrages parmi lesquels je pouvais choisir et il aimait particulièrement les romans anglais. J’ai lu Thackeray et Trollope et je me suis posé des questions à propos de

Tristram Shandy. Je me rappelle avoir été fasciné par *Dix mille livres sterling de rente,* de Samuel Warren. C'était un mélange d'humour et de politique incroyablement réactionnaire. L'antihéros était Tittlebat Titmouse et il y avait un méchant très efficace qui s'appelait Oily Gammon. J'ai fini par apprendre, au cours de mes lectures, qu'à l'époque « gammon » était un terme argotique à peu près équivalent à notre « salades » actuel dans l'expression « raconter des salades ».

» J'ai lu Pope, Byron, Shelley, Keats, Tennyson, Coleridge… pour une raison ou une autre, je n'ai pas aimé Wordsworth ni Browning. Il y avait naturellement beaucoup de livres de Shakespeare. Je ne tenais pas particulièrement aux essais, mais je me rappelle avoir tenté de lire *De l'origine des espèces* et ne pas être allé très loin. Il y avait un livre récent, *L'Esquisse de l'histoire universelle,* par H. G. Wells, qui me fascinait. J'ai également lu quelques auteurs américains, Mark Twain et Hawthorne, mais je n'ai pas pu aller jusqu'au bout de *Moby Dick*. J'ai lu quelques œuvres de Walter Scott. Tout cela, bien entendu, s'est étalé sur plusieurs années.

À ce moment-là, Trumbull remua sur sa chaise et dit :

— Monsieur Manfred, j'imagine que ce Lineweaver était riche.

— Il était très à l'aise, en effet.

— Est-ce qu'il avait des enfants ?

— Deux fils déjà adultes. Et une fille, elle aussi adulte.

— Et des petits-enfants ?

— Plusieurs.

— Pourquoi, dans ces conditions, vous traitait-il en fils adoptif ?

Manfred réfléchit.

— Je n'en sais rien. La maison était vide, à l'exception des domestiques. Il était veuf. Ses enfants et petits-enfants venaient rarement lui rendre visite. Il se sentait seul, je suppose, et de temps en temps, il aimait avoir quelqu'un de jeune dans la maison. J'ai l'impression qu'il devait me trouver intelligent et qu'il était content de voir que je prenais du plaisir à lire. Parfois, il s'asseyait et me parlait de tel ou tel livre, en me demandant ce que j'en pensais, ou il me suggérait des titres d'ouvrages que je pourrais lire.

— Est-ce qu'il vous donnait de l'argent ? demanda Trumbull.

— Seulement un dollar par semaine, qu'il me remettait sans faute tous les samedis. Finalement, j'ai laissé tomber la distribution de journaux, mais il ne l'a pas su. J'ai continué à lui apporter le sien tous les jours. Je l'achetais moi-même et je le lui livrais.

— Est-ce qu'il vous offrait quelque chose à manger ?

— Le chocolat chaud. Quand je restais chez lui à l'heure du déjeuner, un domestique m'apportait un sandwich au jambon et un verre de lait, ou quelque chose de ce genre.

— Est-ce qu'il vous donnait des livres ?

Manfred secoua lentement la tête.

— Pas de son vivant. Jamais. Il ne m'en donnait pas et ne me permettait pas d'en emprunter. Je pouvais lire tout ce que je voulais, mais tant que je restais dans sa bibliothèque. Il fallait que je me lave les mains avant d'y entrer et que je remette chaque ouvrage en place avant d'en prendre un autre.

— A mon avis, les enfants de M. Lineweaver devaient vous en vouloir, dit Avalon.

— Je le crois, en effet, mais je ne les ai jamais vus du vivant du vieil homme, répondit Manfred. Un jour, il m'a dit avec un petit rire :

« — L'un des mes fils m'a dit que je devais te surveiller si je ne voulais pas que tu me chipes des livres.

» J'ai dû avoir l'air horrifié par cette insulte implicite faite à mes parents. Comment auraient-ils pu éduquer leur fils de cette manière ? Il s'est mis à rire, il m'a gentiment ébouriffé les cheveux et il m'a dit :

« — Je lui ai rétorqué qu'il ne savait pas de quoi il parlait.

— Est-ce que ses livres avaient de la valeur ? demanda Rubin.

— A l'époque, il ne m'était jamais venu à l'esprit qu'ils pouvaient en avoir. Je n'avais pas la moindre idée du prix des livres, j'ignorais que certains valaient plus que d'autres. Mais j'ai fini par le découvrir. Il était fier de sa bibliothèque, vous comprenez. Il m'a dit qu'il avait acheté lui-même chacun de ses livres. Je lui ai dit que certains avaient l'air si vieux qu'il devait les avoir achetés quand il était tout petit.

» Il s'est mis à rire et il a dit :

« — Non, j'en ai acheté beaucoup dans des librairies spécialisées dans les livres d'occasion. Ils étaient déjà vieux quand je les ai achetés, tu comprends. Si tu fais ça, tu peux parfois trouver des livres d'une très grande valeur pour presque rien. Triple diable, a-t-il fait. Triple diable.

» Je croyais qu'il parlait de lui et de l'ingéniosité avec laquelle il avait trouvé tous ces livres de valeur. Bien sûr, j'ignorais lesquels étaient les plus précieux.

» Au fur et à mesure que les années passaient, je me suis mis à nourrir une ambition. Ce que je voulais, c'était avoir un jour une librairie à moi. Je voulais être entouré de livres et les vendre jusqu'à ce que j'aie assez

d'argent pour me constituer une bibliothèque personnelle, une collection de livres que je ne serais pas obligé de vendre et que je pourrais lire à satiété.

» Je l'ai dit un jour à M. Lineweaver quand il m'a interrogé sur mes intentions. Je lui ai dit que j'allais travailler à l'atelier de tailleur et que j'allais économiser chaque sou pour pouvoir m'acheter une librairie… ou alors un fonds de commerce et ensuite, des livres.

» Lineweaver a secoué la tête.

« — Ça va te prendre un bon bout de temps, Bennie. Le problème, c'est que j'ai des enfants dont il faut que je m'occupe, même s'ils sont tous aussi égoïstes les uns que les autres. Mais il n'y a aucune raison pour que je ne t'aide pas en cachette, de sorte qu'ils ne pourront pas s'y opposer. N'oublie surtout pas que je possède un livre qui a énormément de valeur.

» Je lui ai dit :

« — J'espère qu'il est bien caché, monsieur Lineweaver.

« — Dans la meilleure cachette du monde, m'a-t-il dit. Tu n'as pas oublié les enseignements de Chesterton ? Quel est le meilleur endroit pour cacher un galet ?

» J'ai eu un grand sourire. Les histoires du Père Brown venaient de sortir et je les adorais. Je lui ai répondu :

« — Sur la plage, et le meilleur endroit pour cacher une feuille, c'est la forêt.

« — Parfaitement, a dit Lineweaver. Mon livre, lui, est caché dans ma bibliothèque.

» J'ai regardé autour de moi d'un air curieux.

« — C'est lequel ? ai-je demandé, et j'ai immédiatement regretté d'avoir posé cette question, car il avait pu croire que je voulais le lui prendre.

» Il a secoué la tête.

« — Je ne te le dirai pas. Triple diable ! Triple diable !

» Encore une fois, je croyais qu'il faisait allusion à la perspicacité dont il faisait preuve en refusant de révéler son secret.

» Au début de 1929, dix ans presque jour pour jour après notre première rencontre, il est mort et son notaire m'a appelé pour me demander d'assister à la lecture du testament. Ça m'a étonné mais ma mère était au septième ciel. Elle avait l'impression que j'allais hériter une fortune. Mon père a froncé les sourcils et s'est inquiété en disant que l'argent du vieil homme appartenait à sa famille, et que je serais un voleur de le leur prendre. Voilà le genre d'homme qu'il était.

» J'y suis allé, vêtu de mes plus beaux habits, et je me suis senti incroyablement mal à l'aise et déplacé. Autour de moi, il y avait la famille, les enfants et petits-enfants que je n'avais encore jamais vus, et les regards qu'ils me lançaient n'étaient pas précisément chargés d'affection. Je crois qu'ils devaient eux aussi se dire que j'allais recevoir une grosse somme d'argent.

» Mais ils n'auraient pas eu besoin de s'inquiéter. J'avais droit à un livre, un seul, pris dans la bibliothèque de M. Lineweaver. Celui que je voulais. C'était à moi de choisir. Je savais qu'il désirait me laisser celui qui avait tant de valeur, mais il ne m'avait jamais dit lequel c'était.

» Ce legs n'avait pas fait plaisir à la famille. On aurait pu penser qu'ils pouvaient renoncer à un seul livre puisqu'il y en avait environ dix mille autres, mais apparemment, ils étaient déjà vexés parce que mon nom était mentionné dans le testament. Le notaire m'a dit que je pourrais choisir dès que le testament serait homologué.

» J'ai demandé si je pouvais aller dans la bibliothèque pour examiner les livres de manière à faire mon choix. Le notaire semblait trouver ça légitime, mais la famille s'y est immédiatement opposée en faisant remarquer que le testament ne spécifiait pas que je devais m'y rendre.

« — Vous y êtes déjà allé assez souvent et vous y êtes resté assez longtemps, m'a dit le fils aîné. Vous n'avez qu'à nous indiquer un ouvrage et vous l'aurez dès que le testament sera homologué.

» Le notaire n'a pas été particulièrement satisfait en entendant ça et il a dit qu'il ferait sceller la bibliothèque jusqu'à l'homologation pour que personne ne puisse y pénétrer. Je me suis senti un peu mieux, parce que je me disais que la famille savait peut-être quel était le livre précieux et qu'elle le prendrait.

» Il a fallu un certain temps pour que le testament soit homologué et j'ai donc refusé de faire mon choix immédiatement. Ça n'a pas plu à la famille, mais le notaire a tenu bon. J'ai passé tout ce temps à réfléchir. Est-ce que M. Lineweaver m'avait dit quelque chose d'énigmatique pour me mettre sur la voie ? Je ne pouvais penser qu'à ce « triple diable » qu'il utilisait quand il voulait souligner son habileté. Il n'avait employé cette expression que quand il avait parlé du livre qui avait de la valeur. Est-ce qu'elle pouvait se rapporter au livre et non pas à lui-même ?

» A ce moment-là, j'avais vingt-quatre ans et je n'étais plus du tout l'enfant innocent que j'avais été dix ans plus tôt. Je disposais d'une foule d'informations, grâce à mes lectures, et quand le moment est venu de faire mon choix, je n'ai pas eu besoin d'entrer dans la bibliothèque. J'ai

donné le titre du livre que je voulais et j'ai indiqué son emplacement exact sur les rayons car je l'avais lu, bien entendu, même si je n'avais jamais imaginé qu'il pouvait avoir de la valeur.

» Le notaire est allé lui-même le chercher et c'était bien le bon livre. En tant que libraire, je sais maintenant ce qui en faisait la valeur, mais n'entrons pas dans ces considérations. Ce qui nous importe, c'est que j'ai demandé au notaire, qui était un homme très gentil, de le faire expertiser puis vendre aux enchères. Il m'a rapporté soixante-dix mille dollars, une vraie fortune pour l'époque. S'il était en vente aujourd'hui, il rapporterait deux cent cinquante mille dollars, mais c'était à ce moment-là que j'avais besoin d'argent.

» Bien entendu, la famille était furieuse, mais elle ne pouvait rien faire. Les enfants m'ont intenté un procès, mais le fait qu'ils ne m'avaient pas permis d'entrer dans la bibliothèque pour examiner les livres ne leur a pas valu beaucoup de sympathie. En tout cas, une fois les tracasseries juridiques terminées, j'ai acheté une librairie, je l'ai développée pendant la Dépression, au moment où les livres étaient une forme de distraction relativement bon marché, et j'ai fait fructifier l'affaire jusqu'à son niveau actuel… Alors, suis-je ou ne suis-je pas un self-made man ?

— A mon avis, tout ça n'a rien à voir avec la chance, dit Rubin. Il a fallu que vous choisissiez un livre parmi dix mille en partant d'une petite indication obscure, et vous y êtes arrivé. C'était là faire preuve d'ingéniosité et par conséquent, vous avez bien gagné votre argent. À titre de curiosité, uniquement, quel était ce livre ?

— Hé là ! s'écria Gonzalo avec colère.

— M. Gonzalo m'a demandé de ne pas vous donner la solution. Il m'a dit que vous auriez peut-être envie de la trouver par vous-mêmes, dit Manfred.

La fumée de la cigarette de Drake s'étirait en volutes vers le plafond. Il dit de sa voix légèrement rauque :

— Un livre à choisir parmi dix mille avec pour toute indication « triple diable ». Contrairement à vous, nous ne sommes jamais allés dans cette bibliothèque. Vous saviez quels livres elle contenait, pas nous. Ce n'est pas tout à fait juste.

— Je le reconnais, dit Manfred. Je vais donc vous le dire, si vous voulez.

— Non, dit Gonzalo. Laissez-nous une chance. Le titre du livre devait avoir le mot « diable ». Ça pouvait être « Le diable et Daniel Webster », par exemple.

— C’est une nouvelle de Stephen Vincent Benêt, dit Manfred. Mais elle n’a pas été publiée avant 1937.

Halsted dit :

— L’image habituelle du diable, avec cornes, sabots et queue, est tirée, en fait, du dieu grec de la nature, Pan. S’agissait-il d’un livre sur Pan, ou dont le titre contenait le mot Pan ?

— Non, je ne vois pas, dit Manfred.

Avalon déclara :

— On pense souvent à Hécate, la déesse de la sorcellerie, comme à un être triple, jeune fille, femme et vieille femme, parce qu’elle était également la déesse de la lune, avec ses trois phases, premier quartier, pleine lune et dernier quartier. En tant que déesse de la sorcellerie, on peut la considérer comme une triple diablesse. Les *Memoirs of Hecate County* ont été publiées trop tard pour être la bonne solution, mais y aurait-il un livre antérieur dont le titre comporterait le mot Hécate ?

— Pas que je sache, dit Manfred.

Il y eut un silence autour de la table et Rubin dit :

— Nous n’avons tout simplement pas assez d’informations. Je crois que cette histoire était intéressante en elle-même et que M. Manfred peut maintenant nous donner la solution.

— Nous n’avons pas encore donné sa chance à Henry, dit Gonzalo. Henry… avez-vous une idée de ce que ce livre pourrait être ?

Henry sourit.

— J’ai ma petite idée.

Manfred sourit lui aussi.

— Je ne crois pas que vous allez trouver.

— Peut-être pas, dit Henry. En tout cas, disons que les gens ont souvent peur d’appeler le diable par son nom, de crainte de le faire apparaître, donc ils usent de nombreux surnoms ou euphémismes pour le désigner. Très fréquemment, ils emploient le diminutif d’un prénom masculin, à titre de geste amical pour se concilier le diable. « Nick », qu’on emploie dans l’expression « old Nick », m’est venu à l’esprit.

Manfred sauta presque sur sa chaise, mais Henry n’y prêta pas attention.

— Une fois qu’on s’est dit ça, il est facile de penser à *Nicholas Nickleby* qui, d’une certaine manière, contient Nick deux fois, et qui est par conséquent « double diable ».

— Mais il nous faut « triple diable », Henry, dit Gonzalo.

— Le diminutif de Richard nous donne « dickens », un euphémisme

largement répandu pour « diable » dans l'expression « what the dickens… ? », que diable… ? Et puis l'auteur de *Nicholas Nickleby,* bien sûr, est Charles Dickens. Voilà donc notre « triple diable ». Est-ce que je me trompe, monsieur Manfred ?

— Vous avez parfaitement raison, Henry, dit Manfred. J'ai bien peur de ne pas avoir été aussi ingénieux que je l'ai cru pendant les cinquante-cinq années qui viennent de s'écouler. Vous avez trouvé en bien moins de temps que moi, et encore, sans avoir vu la bibliothèque.

— Non, monsieur Manfred, dit Henry. J'ai beaucoup moins de mérite que vous. Voyez-vous, vous avez donné la solution en racontant les faits.

— A quel moment ? demanda Manfred en fronçant les sourcils. J'ai bien veillé à ne pas dire quoi que ce soit qui puisse vous mettre sur la voie.

— Exactement, monsieur. Vous avez cité de nombreux auteurs et vous n'avez jamais mentionné l'écrivain anglais le plus remarquable du dix-neuvième siècle, ou même de tous les temps, et de n'importe quel pays. Parce que vous n'avez pas parlé de lui, je me suis tout de suite dit que le nom de Charles Dickens devait avoir une signification particulière, et à ce moment-là, « triple diable » ne recelait plus de mystère pour moi.

Remarque

Vous avez peut-être remarqué que dans cette nouvelle, Isaac Asimov est présenté comme un ami d'Emmanuel Rubin qui saute immédiatement sur l'occasion d'injurier et de calomnier ce pauvre Asimov.

Je fais ça à peu près une fois toutes les dix nouvelles, parce que ça m'amuse, mais bien sûr, c'est envers le pauvre Rubin que je me montre injuste, pas envers moi.

Rubin est l'incarnation d'une personne réelle, Lester del Rey. C'est un véritable ami, et il l'est depuis bientôt cinquante ans. Nous nous chamaillons en public (ce qui m'a donné l'idée de faire agir Rubin comme il le fait) mais, en réalité, chacun est prêt, en cas de besoin, à donner sa chemise à l'autre. En fait, Lester est l'un des êtres les plus droits que j'aie eu la grande chance de connaître, c'est quelqu'un de parfaitement honnête, sur lequel on peut parfaitement compter… mais qui a ses petites particularités, tout comme moi.

Lester nie résolument toute ressemblance entre lui et Rubin. Pourtant, je l'assure que des étrangers m'arrêtent souvent dans la rue pour me dire : « Dites donc, le Rubin de vos nouvelles, il ressemble rudement à Lester del Rey. »

Cette nouvelle a été publiée pour la première fois dans le numéro d'août 1985 *d'Ellery Queen's Mystery Magazine*.

Coucher de soleil sur l’eau

Il n’en fallait pas beaucoup pour indigner Emmanuel Rubin et lui hérisser la barbe (le peu de barbe qu’il avait). Il n’en fallait pas beaucoup plus pour le rendre furieux et pour que ses yeux lancent des éclairs derrière ses lunettes à verres épais.

Il était maintenant dans un état intermédiaire entre l’indignation et la rage, et sa voix emplissait la salle du premier étage du Milano, le restaurant qui accueillait les Veufs Noirs pour leurs banquets mensuels.

— Voilà que je reçois une lettre d’un admirateur, et après le boniment habituel sur la qualité de mes livres…

— Boniment est bien le mot, dit Mario Gonzalo, les yeux complaisamment fixés sur l’esquisse qu’il faisait de l’invité, une esquisse qui semblait être toute sourcils.

Rubin poursuivit sa phrase, ne prenant pas la peine de s’interrompre pour régler son compte à Gonzalo, ce qui ne lui ressemblait pas et attestait la virulence de sa colère.

— … il m’écrit que si je viens sur la Côte, je n’ai qu’à m’arrêter chez lui, il m’hébergera.

— C’est gentil de sa part, dit Roger Halsted en grignotant un feuilleté à la saucisse, car l’inestimable Henry avait cette fois apporté de petites entrées chaudes pour accompagner l’apéritif.

— Personne ne peut être gentil et stupide à la fois, déclara Rubin en décrétant pour l’occasion une loi cosmique. Je lui ai répondu en lui disant : « Merci, mais je suis déjà sur la Côte. »

— Seigneur ! fit Thomas Trumbull qui était arrivé trois minutes plus tôt et avait accepté le scotch à l’eau de Seltz apporté par Henry en affectant, comme d’habitude, de revenir à l’instant de la Vallée de la Mort et d’être quasiment mort de soif. Et c’est pour ça que vous êtes furieux ? Qu’est-ce que ça peut faire, que les Californiens parlent de leur côte comme si c’était la seule au monde ? C’est une façon de parler, un point c’est tout.

— En fait, dit James Drake, qui était né en Alaska, les gens de la côte Ouest ne sont pas les seuls à s’exprimer aussi abusivement. Il suffit que

quelqu'un de l'Est reste cinq minutes en Californie pour qu'il commence à dire : « Ici, sur la Côte…» De la même manière, vous prenez un type de l'Ohio qui a toujours appelé son pays natal les *United States,* vous le laissez cinq minutes en Europe et voilà qu'il commence à parler des *States*.

Geoffrey Avalon, qui était l'hôte de ce banquet et dont la capacité agaçante de considérer les deux aspects d'une question était bien connue, déclara :

— Personne n'a le monopole de l'esprit de clocher. Il y a l'histoire des deux douairières de Boston qui se retrouvent à Los Angeles au début du mois d'octobre, avec une température de quarante degrés. La première dit :

« — Miséricorde, Prudence, ce qu'il peut faire chaud, ici !

» Et l'autre lui répond :

« — À quoi t'attendais-tu, Hepzibah ? Après tout, nous sommes à près de quatre mille huit cents kilomètres de l'océan.

Avalon but alors une gorgée, gravement, comme d'habitude, et dit :

— Tom, vous n'avez pas encore fait la connaissance de mon invité, Chester Dunhill. Chester, voici Tom Trumbull, qui a une sorte de boulot délicat auprès du gouvernement. Il ne précise jamais de quoi il s'agit.

— Heureux de faire votre connaissance, monsieur Dunhill, dit Trumbull. Si notre comportement vous intrigue, il faut que je vous explique que les Veufs Noirs ont pour habitude de débattre avec virulence de choses parfaitement insignifiantes.

Dunhill était un homme grand avec d'épais cheveux blancs et des sourcils broussailleux d'un noir surprenant. Il répondit d'une voix de basse sonore :

— Nous pouvons survivre aux catastrophes. Ce sont justement les choses insignifiantes qui nous tuent.

Gonzalo eut l'air étonné et semblait sur le point de dire quelque chose mais Henry annonça de son ton paisible et décisif :

— Messieurs, le dîner est servi.

Rubin s'en tira honorablement avec la soupe aux pois et au jambon, fit un sort à la sole grillée et à la salade toute simple. Mais ensuite, il se figea en voyant les pâtés individuels servis dans toute la gloire de leur croûte dorée et croustillante.

— Henry, qu'est-ce qui se cache sous cette pâte ? demanda-t-il lentement, d'une voix caverneuse.

— Monsieur Rubin, j'ai bien peur que M. Avalon, pris d'une

inspiration anglaise, n'ait demandé de servir un pâté à la viande et aux rognons, répondit Henry.

— Aux rognons ? Aux rognons ? (Rubin avait l'air outré.) C'est encore dix fois pire que le foie. Jeff, je ne vous aurais jamais cru capable d'une telle faute de goût.

Avalon eut l'air peiné. Il répondit :

— Bien préparé, le pâté à la viande et aux rognons est délicieux. …

— Pour qui ? Pour les vautours ?

— Pour tout le monde autour de cette table. Pourquoi ne pas y goûter, Manny ?

Rubin dit d'un ton intransigeant :

— Les rognons ont un goût d'urine.

— Tout comme votre marque de bière favorite, Manny, et ça ne vous empêche pas de l'avaler goulûment, dit Gonzalo.

— Pour l'amour du ciel, qu'est-ce que c'est que cette conversation pour des gens qui sont à table ? dit Trumbull. Manny, si vous n'êtes pas capable de manger ce qu'on vous sert, je suis sûr qu'Henry pourra vous apporter des œufs brouillés.

Rubin eut un ricanement méprisant et dit :

— Je vais manger la viande, pas les rognons.

Il garda l'air morose pendant la dégustation du plat de résistance, de la tarte à la mélasse, des canapés à la sardine et du thé bien fort. Ce qui eut pour effet de rendre le repas paisible. D'ailleurs, comme Gonzalo le fit remarquer par signes, Rubin avait réussi à avaler le pâté entier, rognons compris.

Finalement, Avalon fit tinter sa cuiller contre son verre à eau et déclara :

— Messieurs, j'en appelle à Mario pour cuisiner Chester Dunhill, notre honorable invité et, en outre, un de mes bons amis. Je lui ai expliqué la règle du jeu et il est tout prêt à répondre franchement et complètement à nos questions.

Gonzalo demanda :

— Monsieur Dunhill, comment justifiez-vous votre existence ?

Dunhill cligna des yeux, puis dit :

— Eh bien, j'essaie de garder le passé vivant à l'esprit du grand public. Si je pars du principe qu'on ne peut pas comprendre valablement le présent à moins d'avoir tiré les leçons du passé, je crois que j'ai bien gagné ma place sur cette terre.

— Comment gardez-vous le passé vivant ? dit Gonzalo.

— En écrivant. Je suppose que je pourrais me qualifier d'historien, un historien qui s'adresse à des non-spécialistes.

— Est-ce que ça vous permet de gagner votre vie ? demanda Gonzalo.

Halsted s'interposa immédiatement.

— Will Durant y arrivait bien, et Barbara Tuchman y arrive encore.

Dunhill sourit avec un air de doute qui ne lui allait pas très bien.

— Je ne me mettrais pas exactement à leur niveau. Mais j'arrive tout de même à en vivre.

Avalon s'éclaircit la gorge avec véhémence.

— Puis-je vous interrompre ? Mon ami Chester est inutilement modeste. En plus de ses contributions à l'Histoire, il écrit, pour les adolescents, des romans historiques qui se déroulent le plus souvent dans la Grèce de la guerre du Péloponnèse et la Rome de la seconde guerre punique. Ils ont été bien accueillis, à la fois par la critique et par le public.

— Pourquoi avoir choisi ces périodes particulières, monsieur Dunhill ? demanda Gonzalo.

— Il s'agit dans les deux cas d'époques de conflits épiques entre deux puissances presque égales : Athènes et Sparte d'un côté, Rome et Carthage de l'autre. Les deux guerres ont donné lieu à de nombreux récits bien documentés ; les deux ont eu leurs grandes batailles, avec triomphes et désastres dramatiques, généraux et hommes politiques, certains brillants, d'autres idiots. Bref, ces deux périodes ressemblent trait pour trait à l'époque actuelle. Nous pouvons comprendre, prendre parti et tirer profit des enseignements que j'essaie de rendre évidents. De plus, nous pouvons même en tirer une conclusion générale, parce que dans un cas l'adversaire que nous admirons a triomphé, c'est Rome qui bat Carthage. Dans l'autre, l'adversaire que nous admirons a perdu, et c'est Athènes qui a été vaincue par Sparte. Bien entendu, j'ai toujours eu un faible pour Hannibal, le général carthaginois. C'est l'un des trois grands généraux de l'Histoire à avoir été battu sans que sa réputation en souffre le moins du monde.

— Napoléon en était un autre, dit Rubin. Qui était le troisième ?

— Robert E. Lee[6], bien sûr, dit Dunhill d'une voix à nouveau tonnante.

Rubin eut l'air décontenancé, puis il se reprit et dit :

— J'ai cru que vous alliez dire Charles XII de Suède, et ça aurait été faux. Charles XII manquait de sagesse.

— Et les généraux qui n'ont jamais perdu de bataille ? demanda Drake.

— Il y en a eu beaucoup, dit Dunhill. Genghis Khan, Cromwell, Alexandre le Grand, Jules César, le duc de Marlborough, et ainsi de suite. Leur réputation dépend de la manière dont ils se sont assuré la victoire et de la qualité de leurs adversaires. Et je pense à deux généraux au moins qui ont toujours perdu mais qui sont restés de grands hommes si on compare ce qu'ils ont fait avec les moyens dont ils disposaient. Il s'agit, bien sûr, de George Washington et du général Giap, du Viêt-nam du Nord.

— Je suppose que dans vos ouvrages historiques et dans vos romans, vous parlez des catastrophes auxquelles les gens ont survécu, dit Gonzalo. Mais quelles sont les choses insignifiantes qui peuvent tuer ?

Tout le monde se tourna vers Gonzalo qui se cabra en voyant converger tous ces regards surpris.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? M. Dunhill a dit que nous pouvions survivre aux catastrophes, mais que c'étaient les choses insignifiantes qui nous tuaient.

— J'ai dit ça ? dit Dunhill en fronçant les sourcils.

— Oui, parfaitement. Vous l'avez dit à Tom Trumbull. (Il se tourna vers Trumbull qui sirotait lentement son brandy.) Tom, il n'a pas dit ça ?

Trumbull acquiesça.

— Vous l'avez bien dit, monsieur Dunhill.

— Bon, alors à quelles choses insignifiantes pensiez-vous ?

Avalon s'interposa :

— Effectivement, toutes les défaites subies par des généraux compétents peuvent être attribuées à une chose insignifiante. D'ailleurs, dans *Guerre et Paix,* Tolstoï a défendu dans les moindres détails, détails que j'ai d'ailleurs trouvés ennuyeux, la thèse selon laquelle aucun général n'est maître d'une bataille. Pour lui, ce sont les choses insignifiantes qui sont décisives.

— Allons, Jeff, dit Gonzalo, vous essayez de tirer votre invité d'affaire et ce n'est pas admissible sur le plan éthique. À mon avis, M. Dunhill ne pensait pas aux grandes batailles. Je crois qu'il avait quelque chose de personnel à l'esprit. Voilà mon impression et je voudrais bien savoir ce qu'il en est.

Dunhill secoua la tête.

— Ce n'était qu'une remarque comme ça, en passant. Ça nous arrive à tous, de faire ce genre de réflexions.

— On ne fait pas une réflexion à partir de rien, insista Gonzalo. Vous devez avoir eu quelque chose à l'esprit.

Dunhill secoua à nouveau la tête. Trumbull soupira et dit :

— Moi aussi, j'ai l'impression que quand vous avez fait cette remarque, quelque chose vous tracassait, monsieur Dunhill. Jeff dit qu'il vous a expliqué la règle du jeu. Vous avez accepté de répondre à toutes les questions qui vous seraient posées et de notre côté, nous acceptons de ne rien divulguer de ce que vous nous direz. Si vous êtes prêt à déclarer catégoriquement que cette remarque ne signifiait rien de personnel pour vous et que vous avez dit ça comme vous auriez dit autre chose, il nous faudra bien l'accepter, mais je vous en prie, ne le dites que si c'est la stricte vérité.

Avalon dit sur un ton très embarrassé :

— Je vous ai déjà dit que toute la conversation serait confidentielle, Chet.

Dunhill dit avec un soupçon de colère dans la voix :

— Il n'y a là-dessous qu'une profonde déception personnelle, à laquelle je peux difficilement repenser, alors en parler serait bien plus difficile encore. Le problème, c'est que ça ne concerne personne sauf moi et que les autres ne feront qu'en rire. Il s'agit d'une chose ridicule dont je suis seul responsable. C'est ça le plus insupportable, dans l'histoire. Si je pouvais faire retomber la faute sur le gouvernement, la fatalité, l'univers, ce serait moins…

Il s'interrompit, l'air abattu.

— Pouvez-vous nous en parler ? demanda Gonzalo avec obstination.

— Je vous préviens, c'est une longue histoire et elle n'offre d'intérêt pour personne sauf moi, dit Dunhill.

— Ne cherchez pas de faux-fuyant, dit Gonzalo.

— Très bien, vous l'aurez voulu… Pendant la Seconde Guerre mondiale, en fait, j'ai échappé au service militaire (pour quelques années, en tout cas) parce que je travaillais comme chimiste dans la marine. Ça se passait à Philadelphie. À cette époque-là, je n'étais pas très sociable et ma principale distraction était d'aller à la plus grande bibliothèque publique pour lire tout ce qui me tombait sous la main. Et l'une des choses qui m'étaient tombées sous la main était *The Historians History of the World*[7] en vingt-quatre volumes. Cet ouvrage avait été publié en 1902, avec une seconde édition en 1907, ainsi que deux volumes supplémentaires qui arrivaient jusqu'à la Première Guerre mondiale, et un index… en tout, ça faisait vingt-sept volumes. Est-ce que quelqu'un, parmi vous, en a déjà entendu parler ?

Il y eut un silence. Dunhill poursuivit :

— Non ? Je n’en suis pas surpris. La plupart des gens trouveraient ça mortellement ennuyeux. Même à l’époque où je suis tombé dessus, il y a quarante ans, on ne le rééditait plus et maintenant…

Il haussa les épaules et reprit :

— Ces volumes ne sont qu’une compilation. Des parties tirées des historiens grecs et romains ainsi que des historiens modernes des dix-huitième et dix-neuvième siècles ont été incorporées et classées dans les différents volumes, chaque nation étant traitée séparément. Les volumes trois et quatre sont sur la Grèce, les cinq et six sur Rome, et ainsi de suite. Bien entendu, il y a pas mal de choses qui se recoupent, mais ça veut simplement dire que les mêmes événements sont décrits selon les points de vue d’historiens différents, parfois même de nationalité différente.

» Le responsable de l’ouvrage, Henry Smith Williams, a comblé les lacunes avec des essais qu’il a lui-même rédigés. C’était un humaniste aux opinions libérales et presque à chaque fois qu’un passage me frappait, c’était un de ceux qu’il avait rédigés. Vous comprenez, la compilation était faite de manière qu’on ressente le moins possible les ruptures. Il n’y avait que quelques renvois qui ne se remarquaient pas tellement et en vous reportant à la fin du volume, vous appreniez que vous étiez en train de lire Gibbon, Prescott, Bury, Macaulay, Thucydide ou quelqu’un d’autre.

» La bibliothèque avait cet ouvrage en deux exemplaires et je les ai empruntés un par un. Je me suis bien vite aperçu que j’avais du mal à m’arrêter de les lire pour faire le travail fastidieux qui était le mien. Je les emportais au labo et je les lisais pendant l’heure du déjeuner ou je les plaçais dans un tiroir de bureau entrouvert pour pouvoir y jeter un coup d’œil pendant que je faisais lentement bouillir quelque chose sous un condensateur réflecteur. Je n’ai que de vagues souvenirs de toute cette période, je ne revois que ces volumes.

» Je me suis toujours intéressé à l’Histoire, mais c’est cet ouvrage qui a transformé cet intérêt en obsession. Il était terriblement démodé, bien entendu, car avant le vingtième siècle, l’Histoire était presque uniquement une affaire de batailles et d’intrigues de cour. Pourtant, c’était ce que j’aimais et mes ouvrages sont tout aussi démodés. Je m’attarde très peu sur les problèmes sociaux et économiques.

— Les problèmes sociaux et économiques donneraient plus de valeur à vos livres d’histoire, dit Rubin.

— Et ils en deviendraient peut-être plus ennuyeux, dit Dunhill. Je ne passe pas ces choses-là complètement sous silence, mais je n’oublie jamais que j’écris pour le grand public et non pour des érudits. Bref, à la

fin des années cinquante, presque dix ans après avoir eu pour la première fois cet ouvrage de bibliothèque entre les mains, j'ai abandonné la chimie et j'ai commencé à consacrer tout mon temps aux chroniques et romans historiques.

Dunhill s'interrompit et sembla ruminer un instant de sombres pensées.

Drake se mit à rire tout bas en écrasant sa cigarette et dit :

— A moins que vous ne racontiez cette histoire sans le moindre art, ce que je ne peux pas croire, puisque vous êtes écrivain, cette *Historians History* va bientôt resurgir.

Dunhill acquiesça énergiquement.

— Vous avez parfaitement raison. Il y a quelques années, je me suis fait un nouvel ami et ma femme et moi, nous avons été invités à dîner chez lui avec plusieurs autres couples. Après le repas, je me suis approché de sa bibliothèque pour examiner les livres… une mauvaise habitude qui exaspère ma femme mais même elle, elle n'a jamais pu m'en guérir.

» Et là, occupant toute une étagère, il y avait l'*Historians History*. Je n'y avais plus pensé depuis des années, je l'avais presque oubliée. Mais dès l'instant où je l'ai vue, tout m'est revenu. Le souvenir d'avoir lu ces volumes à une terrible époque de l'histoire contemporaine, un souvenir embelli et rendu plus extraordinaire par le temps qui s'était écoulé, me remuait profondément, douloureusement et agréablement.

» Je n'étais plus le jeune sans-le-sou que j'avais été dix ans plus tôt. Je suis maintenant très à l'aise et je peux me permettre de me passer mes caprices. Je me suis donc tout de suite approché de mon hôte pour lui proposer de lui acheter sa collection. Je ne pouvais pas croire que ces ouvrages avaient de l'importance pour quiconque sauf moi et j'étais prêt à les payer plus qu'ils ne valaient. Malheureusement, pour une raison qu'il ne m'a jamais expliquée, mon hôte n'a pas voulu les vendre. Il a beaucoup insisté là-dessus.

» Messieurs, je vous assure que s'il y avait un million de dollars sur cette table et si j'étais sûr de pouvoir les prendre sans me faire remarquer, je ne les toucherais pas, par simple honnêteté. Mais j'ai envisagé de voler, oui de voler ces volumes que mon ami ne voulait pas me vendre. Seule la pensée d'être pris en essayant de cambrioler sa maison m'a retenu. Mon sens moral en a été ébranlé et j'ai préféré mettre un terme à cette nouvelle amitié plutôt que de m'exposer à l'amertume de voir ces volumes entre les mains de quelqu'un d'autre.

» J'ai commencé à faire le tour de toutes les librairies d'occasion que

j'ai pu trouver et j'ai téléphoné à celles qui étaient trop éloignées, en leur demandant si elles avaient cet ouvrage ou si elles pouvaient se le procurer. J'ai même passé une petite annonce dans le *New York Times Book Review,* dans des magazines non spécialisés et dans des périodiques lus par les passionnés d'Histoire. Plus j'attendais, plus j'étais prêt à payer n'importe quel prix pour l'obtenir… Et voilà qui me ramène à aujourd'hui.

Halsted remarqua :

— J'espère que vous n'allez pas nous dire que vous avez fait chou blanc et que c'est la fin de l'histoire.

Dunhill le regarda en fronçant les sourcils qui lui tombèrent alors au ras des yeux. Il dit avec amertume :

— Comme j'aimerais pouvoir vous dire ça, précisément ! J'avais donné un numéro de boîte postale dans mon annonce et tous les libraires avaient mon adresse, mais je n'ai reçu de réponse à aucun de ces deux endroits. Rien. Zéro. Que dalle.

» Mais il y a une semaine, j'ai trouvé une lettre qui m'avait été adressée chez mon éditeur. J'y passe une fois par semaine et en général, on m'y garde le courrier qui a été envoyé à mon nom et à l'adresse de l'éditeur. Ce n'est jamais important, le plus souvent, il s'agit de gens qui chinoisent sur une question historique que je traite. Il faut bien y répondre, mais ça me déprime toujours.

» En sortant de chez mon éditeur, je tenais la lettre à la main et j'ai descendu la rue jusqu'à la gare de Grand Central. J'ai jeté un rapide coup d'œil sur l'enveloppe, j'ai remarqué qu'elle était rédigée au stylo à encre, d'une écriture emberlificotée, et j'ai pensé que c'était mauvais signe. Je me suis dit que ça devait être un homme âgé qui me cherchait des poux à propos d'une de ses théories favorites. Avec humeur, j'ai ouvert l'enveloppe et j'ai retiré le feuillet qui se trouvait à l'intérieur. À ce moment-là, je suis passé devant un camion à ordures et, en bon citoyen, j'ai jeté l'enveloppe dans sa gueule béante. Mais ensuite, il fallait que je traverse la rue, ce qui réclame beaucoup de concentration à Manhattan, et j'ai fourré la lettre dans ma poche.

» Je ne m'en suis pas souvenu avant de me retrouver dans mon train de banlieue. Je l'ai alors sortie, je l'ai lue et une soudaine bouffée d'extase m'a envahi… Tenez, je l'ai, cette lettre. Laissez-moi vous la lire.

Dunhill déplia une lettre et lut à voix haute, avec aisance, son message rédigé dans une écriture illisible. Il donnait l'impression de l'avoir mémorisé.

Cher monsieur Dunhill,

Je suis un de vos fidèles lecteurs et j'ai lu votre annonce. Je voudrais vous dire que je possède la collection complète de The Historians History of the World et que je serais enchanté de vous la céder. Mon père me l'avait achetée quand j'étais très jeune et j'y ai trouvé beaucoup de plaisir. Elle est encore en très bon état et si vous êtes prêt à me payer un prix raisonnable plus les frais d'expédition, je vous l'enverrai en recommandé, par colis exprès.

Je n'aurais jamais pensé vendre cette collection mais je suis maintenant très âgé, je vais emménager dans un appartement plus petit, près de chez ma fille, et là, il n'y aura pas assez de place pour que je puisse la conserver. Je suis veuf et j'ai bien peur de ne plus pouvoir vivre seul. Je ne supporte plus les hivers rudes.

Bien sûr, il me faudra habiter une petite ville au lieu d'une grande. Je devrai également renoncer à mon appartement situé au bord de l'eau et d'où, par temps dégagé, j'ai souvent vu le soleil se coucher sur l'immensité de l'eau, de sorte que je m'imaginais presque qu'il grésillait en s'y plongeant.

Mais si je dois me séparer de ces livres, je ne vois personne à qui ça me ferait plus plaisir de les céder. J'espère que vous en profiterez pendant de nombreuses années.

En attendant de recevoir très bientôt votre réponse, je vous adresse mes salutations distinguées.

Ludovic BROADBOTTOM

Rubin dit :

— Félicitations, monsieur Dunhill. Est-ce que tout s'est arrangé ou est-ce que c'est là qu'entrent en jeu les choses insignifiantes ?

— C'est là qu'entrent en jeu les choses insignifiantes, répondit Dunhill d'un ton sinistre. Tenez, prenez cette lettre, jetez-y un coup d'œil et dites-moi où je dois écrire.

Rubin prit la lettre et parcourut du regard le message qui emplissait tout un côté. Puis il la retourna et s'aperçut que le verso était complètement vierge.

— Il n'y a pas l'adresse de l'expéditeur, dit-il.

— Non, elle n'y est pas, dit Dunhill avec indignation. Pouvez-vous imaginer la stupidité des gens qui ne vous donnent pas leur adresse dans leur lettre et qui s'attendent à recevoir une réponse ?

Avalon dit :

— Les gens qui ne mettent pas leur adresse dans leurs lettres l'inscrivent généralement sur l'enveloppe… oh ! conclut-il en se souvenant de ce qui s'était passé.

— Effectivement, dit Dunhill. J'ai jeté cette fichue enveloppe. Les voilà, vos choses insignifiantes. Nous avons un type qui lit une annonce donnant clairement un numéro de boîte postale, mais il préfère écrire aux bons soins de mon éditeur. Non seulement, ça veut dire un retard de plusieurs jours, mais en plus, ça m'empêche de me rendre immédiatement compte de l'importance de cette lettre.

» Et puis, il a fallu que j'ouvre la lettre dans la rue et que je jette l'enveloppe dans un camion à ordures qui se trouvait là, comme un fait exprès, sans bien la regarder. Si seulement j'avais remarqué le nom de la ville, rien de plus, j'aurais pu trouver son adresse dans l'annuaire. Il ne peut pas y avoir plus d'un Ludovic Broadbottom dans une ville. Et pour couronner le tout, il ne met pas son adresse dans le corps de la lettre. Alors quel est le résultat de tous ces détails insignifiants ? J'ai une offre pour mon *Historians History* et je ne peux pas la saisir.

— Est-ce qu'il n'y a pas une façon plus optimiste de voir les choses, monsieur Dunhill ? dit Gonzalo. Est-ce que vous ne pouvez pas trouver d'autres livres de référence pour écrire vos chroniques et vos romans ?

Dunhill répondit avec une réelle angoisse :

— Trouver d'autres livres ? Mais j'en ai des tas, d'autres livres ! J'ai deux grandes pièces bourrées des meilleurs ouvrages de référence, pour ne rien dire des ressources de la bibliothèque publique de New York et de l'université de Columbia. Vous ne comprenez pas. Je veux un exemplaire d'*Historians History* pour moi tout seul, pour des raisons sentimentales, à cause de ce que cet ouvrage a fait pour moi, de ce qu'il a signifié pour moi. Et voilà qu'il est là et que je ne peux pas l'avoir.

Pendant un instant, sa voix basse laissa échapper ce qui était presque un gémissement enfantin. Il dut s'en apercevoir car il s'appuya au dossier de sa chaise, prit une profonde inspiration et dit :

— Pardonnez-moi, messieurs. Je n'ai pas l'intention d'incriminer inutilement le destin.

— Pourquoi pas ? dit Avalon. Ça nous arrive à tous de temps à autre. Mais écoutez, nous voyons généralement plus de choses que nous n'en avons l'impression. Vous avez regardé l'enveloppe suffisamment longtemps pour remarquer qu'elle vous était adressée et qu'elle était rédigée d'une écriture de vieillard…

— Oui, voilà encore un autre détail insignifiant, dit vigoureusement Dunhill. L'écriture elle aussi m'a induit en erreur et a conforté mon impression : j'étais convaincu qu'il ne s'agissait pas de quelque chose d'important. Si seulement il avait tapé mon adresse à la machine, j'aurais sûrement traité cette enveloppe avec plus de considération.

— Oui, dit Avalon en continuant sur son idée, mais ce que je voulais dire, c'est que vous avez également dû jeter un coup d'œil sur l'adresse de l'expéditeur. Si vous vous concentrez, dans le calme, vous pourrez peut-être vous rappeler quelque chose.

— Non, dit Dunhill avec désespoir. J'essaie depuis des jours et des jours. C'est inutile.

— Pourquoi ne pas réfléchir à partir des éléments qu'il donne dans sa lettre ? proposa Trumbull. Il habite dans une grande ville qui se trouve au bord de l'eau et il voit le soleil se coucher sur la mer. Ce qui veut dire qu'il habite sur la côte Ouest, ou « la Côte », pour citer l'admirateur de Manny. Ici, à New York, nous pouvons voir le soleil s'élever au-dessus de l'eau, mais jamais se coucher sur l'eau. Pouvons-nous essayer d'avancer en partant de ça ?

Dunhill semblait être redevenu maître de lui. Il dit tranquillement :

— Messieurs, j'ai été chimiste et je suis historien. Je suis habitué au cheminement d'un raisonnement. Mais remarquez bien qu'il évoque les hivers rudes qu'il ne supporte plus. Il n'est pas possible de parler d'hivers rudes à Los Angeles ou à San Francisco. Ni dans aucune ville de la côte Ouest.

— A Seattle, il pleut rudement souvent, dit Gonzalo. J'y suis allé une fois, vous pouvez me croire. Ça dégoûterait n'importe qui.

— Dans ce cas, il parlerait de temps pluvieux. Personne ne parle d'hivers rudes à moins de penser au froid et à la neige. Ce qui élimine la côte Ouest, Hawaii, aussi, mais…

— Attendez, dit Rubin. Comment savez-vous que la lettre venait des États-Unis ? Elle était écrite en anglais, mais elle aurait pu venir du Canada, d'Écosse, d'Australie… D'ailleurs, de nos jours, presque tous les étrangers non anglophones cultivés connaissent l'anglais et sont capables d'écrire dans cette langue.

Dunhill rougit.

— Eh bien, c'est vrai que j'ai remarqué quelque chose sur l'enveloppe. Elle avait un timbre américain. Je le sais parce que je garde les timbres étrangers pour un de mes amis et que je regarde automatiquement toutes les enveloppes pour voir s'il n'y en a pas un. S'il y avait eu un timbre

étranger, j'aurais déchiré l'enveloppe pour le prendre et j'aurais jeté le reste. Je crois que j'aurais même remarqué un cachet postal étranger… Donc, comme je vous le disais, nous pouvons éliminer la Californie, l'Oregon, Washington et Hawaii. Ce qui nous laisse l'Alaska.

— Je n'aurais pas pensé à l'Alaska, marmonna Gonzalo.

— Moi si, dit Drake en souriant. J'y suis né.

— Bref, reprit Dunhill, la seule ville de quelque importance, même selon les critères de l'Alaska, est Anchorage. C'est sur la côte, mais pas sur l'océan. Ça se trouve sur un petit bras de mer, le Cook. Ce bras de mer est toutefois à l'ouest d'Anchorage, et peut-être, je dis bien peut-être, est-il effectivement possible d'y voir le soleil se coucher. Je n'ai pas pris de risque. J'ai téléphoné à la poste et aux télécommunications d'Anchorage. Il n'y a pas de Ludovic Broadbottom dans cette ville. En fait, pour plus de sûreté, j'ai également téléphoné à Juneau et à Sitka. Juneau se trouve sur un autre bras de mer, un peu plus au sud, et Sitka a une population de moins de dix mille habitants. Mais j'ai quand même appelé… pour rien.

Halsted dit d'un ton pensif :

— Si vous voulez compter les villes situées sur des bras de mer, et la côte Est, alors ? L'océan a beau se trouver à l'est, il peut y avoir des bras de mer à l'ouest.

— Je sais, dit Dunhill. La Floride a une longue côte à l'ouest et quelqu'un qui habite à Tampa ou à Key West pourrait regarder le soleil se coucher sur l'eau puisqu'il plonge dans le golfe du Mexique. Mais que viendraient faire là les hivers rudes ?

» Il y a une longue péninsule qui forme la côte est de la baie de Chesapeake. La plus grande ville qui se trouve sur la côte ouest de cette péninsule est Cambridge. Elle a onze ou douze mille habitants, mais de là, on peut voir le coucher de soleil sur l'eau puisque la baie de Chesapeake est longue. J'ai donc téléphoné dans cette ville et là encore, j'ai fait chou blanc.

» D'ailleurs, les seuls hivers rudes de la côte Est, c'est au nord de Philadelphie qu'on les trouve… principalement en Nouvelle-Angleterre. Mais toutes les villes de la côte Nord-est ont l'océan à l'est ou au sud. Même Provincetown, à la pointe du cap Cod, qui pourrait avoir l'océan à l'ouest, l'a au sud. Falmouth l'a à l'ouest mais c'est une petite ville. Il n'y a rigoureusement aucune ville qu'on puisse raisonnablement qualifier de grande et qui ait l'océan à l'ouest.

Gonzalo dit plus pour lui-même que pour quiconque :

— De Manhattan, on peut voir le soleil se jeter dans l'Hudson.

— Non, on ne peut pas, dit Drake. Il descend sur le New Jersey.

Halsted frotta son front haut et rosé et dit :

— Vous ne pensez pas que l'auteur de la lettre ait pu s'emmêler dans les directions ? Il n'y a pas longtemps, un délégué américain aux Nations unies a dit à toutes les nations qui n'étaient pas satisfaites de l'hospitalité américaine qu'elles pouvaient partir. Il a ajouté qu'il serait ravi d'agiter son mouchoir quand il les verrait s'éloigner sur les flots au soleil couchant. Il n'a pas pris la peine d'expliquer comment il était possible de quitter New York au soleil couchant.

Dunhill eut un reniflement de mépris.

— Je me souviens de cette histoire. Il ne faisait qu'utiliser une métaphore d'une manière stupide. Mais dans notre histoire, nous n'avons pas affaire à un membre du gouvernement. Il s'agit d'un Américain moyen, doté, je suppose, d'une intelligence moyenne.

— Du reste, quelqu'un peut confondre l'est et l'ouest, mais quand il décrit le lever ou le coucher du soleil, il n'y a aucune chance pour qu'il confonde les deux, fit remarquer Avalon. Non, ce qu'il nous faut, c'est une grande ville avec l'océan à l'ouest et des hivers rudes. J'avoue que je n'en vois aucune qui remplisse ces conditions.

— Et les îles américaines qui ne font pas partie intégrante des États-Unis ? demanda Gonzalo. Porto Rico, Guam. Elles utilisent quand même des timbres américains, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Dunhill, mais ce sont toutes des îles tropicales… Croyez-moi, messieurs, je suis à bout de ressources.

Halsted suggéra :

— Vous ne pensez pas que toute cette histoire puisse être un gag ? Peut-être que Ludovic Broadbottom[8] n'est qu'un nom inventé et que quelqu'un vous a délibérément envoyé des indices qui ne mènent nulle part. Peut-être n'y avait-il d'ailleurs pas d'adresse sur l'enveloppe. Ou alors, une fausse.

Lentement, Dunhill répondit :

— Pourquoi quelqu'un se donnerait-il tout ce mal ? Je ne fais de tort à personne et ma demande, elle aussi, est bien innocente. Pourquoi irait-on faire une blague de cette nature ?

— Les blagueurs confirmés n'ont pas besoin de raison pour agir… si ce n'est qu'une idée leur passe par la tête, bien entendu, dit Avalon.

— Avez-vous des amis qui aiment blaguer ? demanda Halsted.

— Pas à ma connaissance, répondit Dunhill. Je choisis mes amis relativement soigneusement.

— Henry a peut-être une idée, dit Gonzalo avant de se retourner sur son siège et d'ajouter, surpris : Où est passé Henry ? Il était là il y a un moment, en train de nous écouter. Henry ! appela-t-il d'une voix plus forte.

Henry émergea du vestiaire et dit d'un air imperturbable :

— Je suis là, messieurs. J'étais simplement en train d'accomplir une petite tâche… Monsieur Dunhill, j'ai M. Ludovic Broadbottom au téléphone. Il est très impatient de vous parler.

Les yeux de Dunhill lui sortirent presque de la tête. Il dit d'une voix étranglée :

— M. Ludovic… Vous parlez sérieusement ?

— Tout à fait, dit Henry avec un petit sourire affable. Il vaudrait peut-être mieux ne pas trop le faire attendre. Et je vous conseillerais de lui faire une offre généreuse. Il déménage la semaine prochaine et vous n'avez plus le temps de marchander.

Dunhill se leva, l'air hébété, et disparut dans le vestiaire, se dirigeant vers la cabine téléphonique.

Les Veufs Noirs observèrent un silence choqué pendant quelques instants, puis Rubin dit :

— Bon, d'accord, Henry. Quelle sorte de magie avez-vous utilisée ?

— Aucune, messieurs, dit Henry. C'est M. Rubin qui m'a donné cette idée quand il a orienté la discussion sur l'esprit de clocher dès qu'il s'agit de côtes… sur la manière dont les Américains qui habitent sur une côte oublient parfois, ou ignorent, l'autre.

» Il me semble que les Américains des trois côtes, celle du Pacifique, de l'Atlantique et celle du golfe du Mexique, si on veut la compter à part, ont tendance à ignorer la quatrième côte américaine, qui est également très longue.

— La quatrième côte ? fit Avalon en fronçant les sourcils.

— Mais oui ! dit Rubin en secouant la tête, écœuré.

— Oui, monsieur Rubin, dit Henry. Je pense aux Grands Lacs. Nous ne les considérons pas comme une côte, mais M. Broadbottom n'a pas employé ce terme. Il a parlé du « bord de l'eau », ce qui est certainement approprié pour les Grands Lacs. Nous parlons le plus souvent de la rive d'un lac, mais quiconque habite au bord de l'un des Grands Lacs doit certainement avoir la même impression que quelqu'un qui aurait un océan en face de lui. Il s'agit de lacs immenses, messieurs.

» Cependant, toutes les grandes villes situées sur une rive ont le lac à l'est, au sud ou au nord. Nous pouvons même inclure les villes

canadiennes si nous le voulons. Duluth a le lac Supérieur à l’est. Milwaukee et Chicago ont le lac Michigan à l’est. Gary a le lac Michigan au nord. Détroit a le lac Saint-Clair à l’est, un lac minuscule pour les Grands Lacs, mais assez grand pour donner l’impression de voir le soleil sortir de l’eau. Toledo a le lac Erié à l’est. Cleveland et Erie ont le lac Erié au nord, bien qu’Erié le voie aussi à l’ouest. Hamilton a le lac Ontario à l’est, tandis que Toronto a ce lac au sud et à l’est, et que Rochester l’a au nord.

» La seule grande ville qui a un Grand Lac à l’ouest est Buffalo, dans l’État de New York. Elle a le lac Erié à l’ouest. De certains endroits de Buffalo, on peut voir le soleil se coucher sur le lac Erié… et Buffalo est réputé pour ses hivers enneigés. J’ai donc commencé par là. J’ai téléphoné à Buffalo et j’ai obtenu le numéro de M. Broadbottom, je l’ai composé et M. Broadbottom a tout de suite répondu. Il était très inquiet de ne pas avoir eu de réponse de M. Dunhill. Il est aussi désireux de vendre que M. Dunhill…

À ce moment précis, Dunhill sortit du vestiaire, le visage illuminé par la joie.

— Tout est arrangé, dit-il. Je vais lui donner cinq cents dollars plus les frais d’expédition et j’espère recevoir les livres dans quelques jours.

Il tendit la main vers son portefeuille avant qu’Avalon, horrifié, n’ait pu l’en empêcher.

— Henry, vous méritez dix pour cent pour avoir retrouvé M. Broadbottom, dit Dunhill. Comment avez-vous fait ?

Henry leva doucement la main en un geste de refus.

— Monsieur Dunhill, dit-il avec une fermeté tranquille, en tant que membre des Veufs Noirs, je ne peux pas accepter de rétribution liée à mes devoirs de membre du club.

Dunhill hésita, puis remit son portefeuille dans sa poche.

— Mais comment avez-vous donc fait, mon vieux ?

Henry répondit :

— Il m’a suffi de penser aux Grands Lacs comme à de petits océans. Ça ne vaut pas la peine d’en parler. L’important, c’est que vous puissiez avoir vos livres.

Remarque

Vous avez vu que Dunhill brûlait d’envie d’avoir *The Historians History of the World*. En fait, c’est moi qui brûlais d’envie de l’avoir. C’est moi qui l’avais lue dans ma jeunesse, l’empruntant volume après volume

à la bibliothèque publique et c'est moi qui l'ai ensuite remarquée chez un ami. Et c'est moi qui l'aurais bien volée si j'avais pu trouver le moyen de le faire. De toute ma vie, c'est la seule chose que j'ai jamais été tenté de voler.

Ma propre histoire s'est cependant très bien terminée. J'ai essayé de trouver un exemplaire que je puisse acheter en toute honnêteté, et je n'y suis pas arrivé. Mais mon ami s'est débrouillé pour s'en procurer une seconde collection et il me l'a offerte, je dis bien offerte. Après de longs efforts de persuasion, j'ai réussi à lui faire accepter une somme ridicule en échange. Je possède toujours cette collection et j'y tiens comme à la prunelle de mes yeux.

Mais pour soulager ma conscience, je dois vous faire un aveu. Il manquait un volume à la collection de mon ami. Celle qu'il m'a offerte était complète. Pendant un moment, j'ai essayé de me persuader de lui offrir le volume qu'il n'avait pas… *mais je n'ai pas pu m'y résoudre*. Vous ne trouvez pas que c'était là un comportement de sale minable ?

Cette nouvelle a été publiée pour la première fois dans le numéro de janvier 1986 *d'Ellery Queen's Mystery Magazine*.

Où est-il ?

Quand Roger Halsted présenta son invité comme son conseiller en investissements, les membres des Veufs Noirs réunis à l'occasion de leur banquet mensuel lui opposèrent tout d'abord un silence interloqué.

Halsted l'ignora et se déplaça dans la pièce pour présenter méthodiquement chaque membre du club.

— Et comme je vous l'ai dit, voici W. Bradford Hume, les amis… Brad, je voudrais vous présenter Emmanuel Rubin, qui écrit des histoires policières, Mario Gonzalo, qui va bientôt faire votre portrait, James Drake qui tousse à cause de sa cigarette et qui était chimiste avant de prendre sa retraite, Geoffrey Avalon, qui est avocat spécialisé dans les brevets d'invention, bien que je n'aie jamais pu savoir ce que ça recouvrait, et Thomas Trumbull, qui travaille pour un secteur top secret du gouvernement… Et voici notre serveur, Henry, qui est également membre du club et qui vous apporte votre apéritif.

L'air avenant, Hume fit un sourire à chacun. Au moment où il prit son verre de martini gin avec un « Merci, Henry », l'assemblée avait eu le temps de se ressaisir.

Les yeux agrandis par ses verres épais, Rubin dit à Halsted :

— Est-ce que vous êtes en train de nous faire croire qu'il s'agit de *votre* conseiller en investissements ?

— C'est exactement ça, dit Halsted avec hauteur.

— Vous avez eu une augmentation ? On vous a quintuplé votre traitement ?

— Manny, ce n'est pas la peine de me prendre pour un mendiant parce que j'enseigne les mathématiques dans un collège, répondit Halsted. J'ai de l'ancienneté, la sécurité de l'emploi et un salaire raisonnable, ni énorme ni époustouflant, mais raisonnable. En outre, Alice travaille elle aussi et elle gagne plus que moi. Et puis j'ai fait un petit héritage de ma mère, Dieu ait son âme… ce qui fait que Brad s'occupe de mes quelques sous et il le fait d'ailleurs très bien.

Hume sourit de satisfaction et dit :

— Non que je tienne absolument à parler boutique, messieurs. J'ai cru

comprendre qu'il s'agissait d'une soirée de pure distraction.

— Pure distraction ! grommela Trumbull.

Avalon s'éclaircit la gorge.

— Monsieur Hume, il me semble qu'être conseiller financier à notre époque, qui est fort incertaine, ne doit pas vous rendre la vie facile.

— C'est vrai, monsieur Avalon, mais toutes les époques sont incertaines, ce qui rend la tâche particulièrement difficile aux conseillers financiers puisqu'ils sont censés prévoir le futur… le futur immédiat, en tout cas.

— Quelles sont les actions qui montent ? Quelles sont celles qui baissent ? murmura Gonzalo.

Il s'attelait déjà à la caricature de l'invité et il avait dessiné une tignasse de cheveux bruns sous laquelle il avait l'intention de représenter un visage presque séraphique.

— Il faut donc en être capable, poursuivit Hume. Mais ce n'est pas tout. Il faut pouvoir juger de ce qu'il convient de placer à long terme, il faut prévoir les changements qui interviennent dans le système d'imposition…

À ce moment-là, Halsted posa la main sur le bras de son invité.

— N'en parlez pas maintenant, Brad. Ils vont vous cuisiner après le repas, et jusque-là, vous avez le droit de vous détendre.

— Parfait, dit Hume. Qu'y a-t-il au menu ce soir ? À moins qu'il ne faille pas poser cette question ?

— Pourquoi donc ? dit Halsted. Henry, qu'est-ce qu'on va manger ?

Le visage d'Henry, resté lisse malgré ses soixante ans, se plissa légèrement.

— Ce soir, il y aura du saumon grillé, monsieur Halsted, et je crois que vous le trouverez très original. La sauce au homard est une recette personnelle du chef.

— Il veut la tester sur nous, c'est ça ? fit Drake de sa voix rauque.

— Vous ne serez pas déçu, docteur Drake. Il sera précédé d'une soupe de poisson à la portugaise, que vous trouverez peut-être un peu relevée.

— Moi, ça ne me gêne pas, dit Avalon tandis que ses sourcils broussailleux lui tombaient sur les yeux et lui donnaient un air gentiment satanique.

Il se trouva qu'Henry avait parfaitement raison. De la soupe jusqu'au gâteau au chocolat et au rhum, le repas suscita l'approbation générale. Même lorsque Rubin déclara catégoriquement que « l'exercice du futurisme, maintenant à la mode » était vide de contenu, il ne s'attira pas

de contestations bien vigoureuses.

— Tout ce que vous avez à faire, dit-il, c'est d'aller voir ce que les charlatans d'il y a un demi-siècle avaient prédit pour aujourd'hui. Vous vous apercevrez qu'ils avaient prévu un million de choses qui ne se sont pas produites et qu'ils n'avaient rien prévu de ce qui est effectivement arrivé.

Hume écouta d'un air grave la discussion qui s'ensuivit mais il ne prit pas la parole.

Avec une évidente lueur de malice dans les yeux, Gonzalo demanda :

— Votre ami préféré, Asimov, il s'occupe du futur, c'est bien ça ?

— Lui ? dit Rubin, tous les poils de sa maigre barbe semblant se hérisser. Il décrit le futur dans ce qu'il appelle de la science-fiction, mais les seules choses qu'il réussit à traiter correctement, ce sont celles qui sont lamentablement évidentes pour tout le monde. Et je ne l'appellerais pas un ami. Je me contente de l'aider de temps à autre à se dépatouiller avec une intrigue dans laquelle il s'est embourbé.

Halsted se tapota l'estomac, un sourire satisfait aux lèvres, et il fit tinter son verre à eau avec sa cuiller.

— Messieurs, il est temps que Brad paie son excellent repas en se faisant cuisiner. Manny, puisque vous avez une si piètre opinion du futurisme, est-ce que vous voulez diriger les opérations ? Et je vous en prie, n'oubliez pas de conserver une courtoisie élémentaire envers un de nos distingués invités.

Rubin eut un grognement.

— Roger, je ferai appel à vous quand j'aurai besoin de prendre des leçons de bonnes manières… Monsieur Hume, comment justifiez-vous votre existence ?

— Si vous vous attendez à ce que je vous réponde : en permettant aux gens de s'enrichir par des placements intéressants, vous allez être déçus, répondit Hume. Ce qui justifie ma vie, c'est mon talent d'orateur de fin de banquet.

— Ah bon ? Je suppose que c'est parce que vous estimez que vous vous débrouillez bien dans ce domaine ?

— Oui, en effet. Ça fait quinze ans que je fais ça et maintenant, j'en suis arrivé à demander sept mille cinq cents dollars pour une conférence d'une heure. Je pense que cette somme rend compte de mes capacités.

— Hem ! fit Rubin qui, dans l'immédiat, ne voyait pas trop quoi répliquer. Alors pourquoi vous embêter à exercer un autre métier ?

Hume haussa les épaules.

— Je n’aime pas particulièrement voyager, alors je préfère être en mesure de dire oui ou non… je tiens à pouvoir refuser n’importe quelle proposition, quel que soit le cachet qu’on me propose. Je peux me le permettre si j’ai un travail régulier qui me garantit un revenu fixe. Et c’est aussi pour ça que je n’ai pas d’agent. Ces gens-là vous empêchent de faire les choses à votre rythme… et en plus, ils vous prennent trente pour cent.

— Si vous n’avez pas d’agent, comment arrivez-vous à obtenir des engagements ? demanda Rubin.

— Par le bouche à oreille. Si vous êtes capable de faire de bonnes conférences, le monde entier vient frapper à votre porte.

— Et de quoi parlez-vous donc ?

— Du futur, monsieur Rubin… un sujet dont vous ne pensez pas le plus grand bien. Contrairement à vous, tout le monde semble aujourd’hui s’intéresser à ce que l’avenir nous réserve. Quelle éducation aurons-nous demain ? Quels seront les robots de l’avenir ? Quelle sera la situation internationale ? Qu’en sera-t-il de l’exploration spatiale ? Choisissez ce que vous voudrez… les gens s’y intéresseront.

— Et vous parlez de tout ça ?

— Mais oui.

— Combien de conférences avez-vous déjà préparées ?

— Aucune. Si je devais préparer mes conférences, il me faudrait négliger mon travail de conseiller financier, et c’est là quelque chose que je ne peux pas me permettre. Quand je prends la parole, j’improvise et je n’ai pas besoin de préparation. Donnez-moi n’importe quel sujet et je vous parlerai une heure dessus… mais il faudra me payer.

— Écoutez, je l’ai déjà entendu parler, dit Halsted. Il est vraiment bon.

— Est-ce que vous avez eu des expériences assez drôles dans votre carrière d’orateur, monsieur Hume ? demanda Gonzalo.

— Drôles ? dit Hume en s’appuyant au dossier de sa chaise, l’air parfaitement à l’aise. J’ai parfois été présenté de façon mémorable, ce que pour ma part je n’ai pas trouvé très drôle, même si d’autres pouvaient en rire. Une fois, quelqu’un n’était pas d’accord avec le cachet que je réclamais et il m’a écrit pour me dire que c’était quatre fois plus qu’il n’avait jamais payé. Je lui ai répondu : « Je suis quatre fois meilleur… pour le moins. » En me présentant, il a lu notre échange de lettres et le public, composé des membres d’une association d’ingénieurs, s’est brusquement rendu compte qu’un moins-que-rien arrogant leur avait soutiré quatre fois le prix habituel. J’ai senti une atmosphère glaciale quand je me suis levé pour prendre la parole et il m’a fallu la moitié de la

conférence pour dégeler la salle.

» Une autre fois, une dame m'a présenté d'une manière parfaitement prosaïque… ce dont j'ai l'habitude. Des applaudissements modérés se sont élevés et je me suis avancé pour prendre la parole juste avant qu'ils ne retombent, ce qui permet de commencer avec un public bien disposé envers l'orateur. Sauf que la présentatrice – j'espère qu'elle aura une bonne place en enfer, un de ces jours ! – s'est mise à annoncer aux gens qui arrivaient en retard qu'il restait des places sur le côté. Elle a continué à parler jusqu'au moment où les applaudissements se sont tus, de sorte que quand j'ai commencé mon intervention, la salle s'était refroidie. Je n'ai jamais réussi à la chauffer.

» Et puis il y a eu le présentateur rigolo. Cette fois-là, la présentation de mon intervention a duré quinze minutes. Quinze minutes ! J'ai chronométré. Et il était vraiment, vraiment amusant. Le public se tordait de rire et le présentateur faisait ça gratuitement. Je devais lui succéder et je savais que le public allait me trouver beaucoup moins amusant… et cela pour un prix exorbitant. J'envisageais déjà de renoncer à cet argent et de quitter les lieux quand mon présentateur a conclu en disant :

« — Mais je ne dois pas vous donner l'impression que M. Hume sait tout faire. Je sais, par exemple, qu'il n'a jamais chanté le rôle du duc dans *Rigoletto*.

» Et il s'est assis au milieu des éclats de rire.

» Ce qu'il ignorait, c'est qu'il m'avait tendu la perche. Je me suis levé, j'ai attendu que les applaudissements de pure forme soient complètement retombés, et alors, dans un parfait silence, j'ai entonné de ma plus belle voix de ténor « *Bella figlia dell'amore* », les premières notes de la contribution du duc au fameux quatuor. Le public a poussé les éclats de rire les plus sonores de la soirée, et à partir de ce moment-là, je les tenais.

» J'ai dû donner une conférence douze heures avant d'avoir une crise cardiaque, et une autre douze heures après. Heureusement qu'à l'époque, j'ignorais qu'il s'agissait d'une crise cardiaque. La seconde conférence était à l'intention de tout un tas de cardiologues, et aucun d'eux n'a…

— Attendez une minute, dit Gonzalo. Attendez !

Hume s'arrêta sur les chapeaux de roues et eut l'air surpris.

— Je vous demande pardon.

— Ça, je vous crois quand vous dites que vous êtes capable d'improviser pendant une heure sur n'importe quel sujet, mais vous n'avez pas répondu à ma question, dit Gonzalo.

— Vous m'avez demandé si je n'avais pas eu des expériences assez

drôles, ce n'est pas ça ?

— Oui, mais je ne voulais pas dire drôles au sens d'amusantes. Je voulais dire drôles au sens de bizarres ou étranges. Drôles, quoi !

Hume se frotta le nez et dit :

— Pourriez-vous m'expliquer ça un peu mieux, monsieur Gonzalo ?

— Je voulais parler de quelque chose que vous n'auriez pas pu expliquer. Une énigme. Quelque chose de mystérieux.

Avalon abattit bruyamment la paume de sa main sur la table.

— Mario, je propose qu'on vous vire du club.

— Vous ne pouvez pas faire ça, dit Gonzalo, furieux. Nous avons le droit de poser n'importe quelle question.

— Dans les limites du bon goût, nom de Dieu !

— Où est le mauvais goût quand on demande s'il y a quelque chose de mystérieux ? J'aime bien les énigmes. S'il n'en voit pas, il n'a qu'à le dire ! (Il se tourna vers Hume, fronça les sourcils et demanda d'un ton faussement vertueux :) Eh bien, avez-vous à nous raconter quelque histoire mystérieuse liée à vos conférences ?

Puis il brossa les manches de sa veste de velours rouge, comme s'il voulait ainsi balayer toutes les petites objections mesquines que pourrait soulever sa question.

Hume sourit avec ravissement.

— Mais oui ! En fait, j'en ai bien une. Comme c'est curieux que vous me posiez cette question. Ça s'est passé il y a des années, bien sûr, mais c'était un vrai mystère. Nous n'avons pas eu la moindre idée de l'endroit où ce type avait pu passer… Vous voulez que je vous raconte ça ?

Gonzalo se leva et dit :

— Moi, oui, mais je serais heureux de mettre cette proposition aux voix. Y a-t-il ici quelqu'un qui ne veuille pas entendre cette histoire ?

Il n'y eut pas un bruit. Avalon dit alors :

— Bien, Mario, nous sommes prêts à l'écouter.

Gonzalo hocha la tête d'une manière appuyée.

— Dans ce cas, c'est parfait. Monsieur Hume, vous avez la parole.

Hume dit d'un ton modéré :

— Vous m'en voyez ravi. Mais est-ce que vous allez m'interrompre au beau milieu ou est-ce que je pourrai parler librement ?

— Je vous assure, monsieur Hume, que vous pourrez parler librement, dit Avalon. En tant qu'hôte, Roger sera le maître absolu du déroulement de la conversation. Quand il nous dira « parlez », nous parlerons, et quand il nous dira « taisez-vous », nous garderons le silence… D'accord,

Roger ?

— D’accord, dit Halsted.

— Je vais donc courir ma chance, dit Hume. Je commence.

» L’histoire débute il y a quelques années, alors que j’étais invité à donner une conférence à Seattle. Ça voulait dire que je devais prendre l’avion, évidemment, et je n’aime pas particulièrement ça. Je ne le fais jamais de mon propre gré. Et surtout pas en janvier. De plus, le cachet qu’on me proposait était considérablement inférieur à mes prétentions. Donc, en deux mots comme en cent, j’ai dit non.

» Et ça tombait bien parce que le jour où j’aurais dû arriver là-bas, un brouillard tenace s’est abattu sur le Nord-ouest. À supposer que j’aie pu atterrir sans problème, j’aurais été bloqué dans le coin parce que pendant toute la semaine suivante, très peu d’avions ont pu décoller. Ça m’aurait ennuyé parce que j’avais du travail à faire à la maison, et ça aurait également ennuyé mon employeur. Mon entreprise ne trouve rien à redire à mes conférences dans la mesure où je m’arrange pour lui faire un peu de pub gratuite. Et puis ça fait bien de s’intéresser au futur et de s’y impliquer. Il n’empêche que rester absent une semaine aurait été un peu trop tirer sur la corde.

» Mais tout cela n’a rien à voir avec notre sujet. Ce qui importe, c’est que le monsieur qui voulait m’engager n’a pas accepté mon refus. Avec ses associés, il a tiré profit du miracle des communications modernes et il est venu me proposer de rester à New York et de me soumettre à une interview télévisée de vingt minutes. L’interview serait filmée puis montrée à un public apparemment intéressé de Seattle.

» Le cachet était toujours moins important que je l’aurais souhaité, mais cette insistance me flattait. Et puis, je n’avais pas besoin de me déplacer. L’interview aurait lieu au centre de Manhattan, je pouvais m’y rendre à pied de chez moi si le temps le permettait, ce qui, bien entendu, n’est pas forcément évident au mois de décembre. En tout cas, j’ai accepté.

» Celui qui me proposait cette interview – j’ai oublié son nom, mais ça n’a aucune espèce d’importance, je l’appellerai donc Smith – a senti que j’étais toujours un peu réticent et il a essayé de me rassurer en me disant que tout serait fait pour me faciliter les choses. Il m’a dit qu’il passerait me chercher en taxi le matin, à neuf heures vingt, pour que nous puissions être là-bas à neuf heures trente. Le cameraman devait se trouver sur les lieux peu après neuf heures, il aurait tout installé et serait prêt quand j’arriverais.

» C'était là pour moi quelque chose d'important. J'avais déjà travaillé avec la télévision – avec des caméras installées dans une chambre d'hôtel, par exemple – et permettez-moi de vous dire qu'il n'y a rien qui puisse vous rendre plus fou. Ça fait quarante ans que la télévision existe et les cameramen n'ont toujours pas trouvé un système pour installer des projecteurs de manière que le sujet soit bien éclairé sans qu'il y ait d'ombres gênantes.

» D'ailleurs, ils se considèrent comme des artistes, et il y a apparemment une loi qui oblige les artistes à n'être jamais satisfaits. Quand on arrange quelque chose ici, ça dérange autre chose là. Il leur faut des heures pour arriver à un semblant de satisfaction, et quand vous vous asseyez enfin, ils s'aperçoivent soudain que vous portez des lunettes et que les verres font un reflet indésirable… et il faut recommencer tout ce travail fastidieux.

» J'ai donc demandé :

« — Vous êtes sûr que le cameraman sera prêt et que je n'aurai plus qu'à m'asseoir ?

« — J'en suis certain, a-t-il répondu.

» Ce qui fait que l'affaire a été conclue. Le fameux jour est arrivé. Smith s'est présenté à l'heure dans son taxi et nous sommes partis. Nous avons fait le trajet en dix minutes et en montant dans l'immeuble, Smith m'a dit :

« — Il est sûrement prêt et n'attend que nous.

» J'ai essayé de ne pas montrer mon scepticisme. Je suis convaincu que les cameramen ne sont jamais prêts à temps pour quiconque. Je me suis contenté de dire :

« — Parfait.

» Nous sommes montés presque jusqu'en haut de l'immeuble et nous avons pénétré dans les lieux qu'on nous avait réservés. Il n'était pas encore tout à fait neuf heures et demie. Il s'agissait des bureaux d'un grand cabinet juridique dont un vieux copain d'armée de Smith était le principal associé. Appelons-le Jones, parce que j'ai également oublié son nom. Il nous prêtait une salle de conférences.

» Smith a dit à la réceptionniste d'un ton amène :

« — Bonjour ! Je m'appelle Smith et voici M. Hume. Nous sommes venus pour l'enregistrement de l'émission de télévision. Je suppose que le cameraman est arrivé et a tout installé.

» La réceptionniste a répondu sur un ton assez indifférent :

« — Je n'ai vu aucun cameraman, monsieur.

« — Comment ? Pas de cameraman ?
« — Non, monsieur.
» Smith a froncé les sourcils, mais il a décidé d'être optimiste jusqu'au bout.
« — C'est impossible, a-t-il dit. Il nous attend.
» Mais ce n'était pas le cas. Nous avons pénétré dans la salle de conférences et elle était aussi nue qu'une scène shakespearienne.
« — Où est-il ? ai-je demandé.
« — Je n'en sais rien, a dit Smith.
» Le copain de Smith, Jones, est descendu, il m'a serré la main et il a dit à Smith :
« — Eh bien, où est-il ?
« — Je n'en sais rien, a répété Smith.
» Je leur ai dit :
« — Vous feriez mieux d'appeler son bureau.
« — Son bureau se trouve à Indianapolis, a dit Smith.
» En entendant ça, j'ai dit d'un ton assez interloqué :
« — Il n'y a donc pas de cameramen à New York ? Pourquoi faire venir quelqu'un d'Indianapolis ?
» Smith a haussé les épaules.
« — Nous avons toujours travaillé avec cette société.
» Jones a désigné un téléphone installé dans un coin. Il a dit à Smith :
« — Enfonce n'importe quelle touche qui n'est pas allumée, ensuite tu fais le 8, tu attends la tonalité, tu fais le 1, l'indicatif de la ville et tu composes ton numéro.
» J'ai attendu patiemment. C'est incroyable. En général, il n'y a rien qui me fasse autant sortir de mes gonds que de devoir attendre. Des tas de choses peuvent mal se passer et je suis alors la patience personnifiée. Tout le monde s'extasie sur ma bonne composition. Mais si quelqu'un ne se présente pas à l'heure dite, mon front se plisse aussitôt. Au bout de cinq minutes, je suis prêt à exploser. Le temps passait, il était bientôt l'heure à laquelle j'aurais dû avoir terminé l'interview, et le cameraman ne s'était toujours pas montré. Et pourtant, ça ne me dérangeait pas le moins du monde. Il y avait là quelque chose de mystérieux qui m'intéressait.
» Smith avait terminé de passer son coup de téléphone.
« — Il est parti hier et le directeur dit qu'il avait le nom exact, la bonne adresse, et que tout était normal. De plus, il dit qu'on nous a envoyé un cameraman surnommé le « vieux routier ». Il a travaillé dans le monde

entier et il n’a jamais raté un seul rendez-vous.

« — Il a raté celui-ci, ai-je dit. Où est-il censé se trouver aujourd’hui s’il est déjà parti hier ?

« — Dans un hôtel, a dit Smith.

« — Est-ce qu’il y est bien descendu ?

» Smith est retourné au téléphone et au bout d’un moment, il m’a annoncé :

« — Il y est arrivé hier soir.

« — Bon, a dit Jones. Il est monté dans un taxi, le chauffeur l’a pris pour un péquenot et il lui a fait prendre des chemins détournés pour l’amener ici. Ce ne serait pas la première fois qu’un chauffeur de taxi ferait ça.

« — C’est impossible, a dit Smith avec une forte irritation. Il est descendu au New York Hilton. Ce n’est pas l’hôtel qui se trouve juste à côté ?

« — Le New York Hilton ? a fait Jones d’un air interloqué. Mais oui. C’est juste en face. Tout ce qu’il a à faire, c’est traverser la Cinquante-quatrième Rue.

« — Bon, alors il n’aurait pas pris un taxi, tout de même ?

« — Je suppose que non. L’adresse de l’hôtel est le 1335 Sixième Avenue et nous sommes au 1345 de la Sixième Avenue. Le type le plus novice du monde n’irait pas prendre un taxi pour parcourir dix numéros, et ce type est un grand voyageur qu’on a surnommé le « vieux routier ».

» J’ai senti le cynisme me monter aux narines et j’ai dit :

« — Eh bien, le vieux routier est arrivé dans la grande ville, il est allé faire la noce, il a ramené dans sa chambre une gentille petite jeune femme, et il est en train de récupérer.

» Smith a eu l’air indigné.

« — Allons, le directeur m’a dit qu’il avait quarante-huit ans. Ce n’est plus un gamin pour faire les quatre cents coups.

« — Il n’est pas un vieux débris non plus, ai-je rétorqué. Je suis plus vieux que lui et c’est quelque chose que je pourrais facilement faire. Je veux dire, je ne le fais pas, mais si je voulais, j’en serais capable.

« — Eh bien, il ne ferait pas une chose pareille en sachant qu’il a un rendez-vous le lendemain matin. C’est un vrai professionnel.

« — Très bien, ai-je répondu. Avec ce que vous me dites, j’en arrive à me demander s’il n’a pas eu une crise cardiaque pendant la nuit. En ce moment, il est peut-être à l’hôtel, dans son lit, en train de mourir, à moins qu’il ne soit déjà mort.

» Smith et Jones ont eu tous deux l'air gêné. Smith a dit sur un ton hésitant :

« — Vous croyez qu'on devrait appeler la police ?

« — Pas avant d'avoir envoyé quelqu'un jeter un coup d'œil dans sa chambre, a dit Jones.

» Ce coup-ci, c'est Jones qui s'est approché du téléphone. Il a parlé d'un ton sec puis il a raccroché. Nous avons tous observé un silence inquiet pendant un petit moment.

« — Est-ce qu'il aurait pu arriver jusqu'en bas et se voir interdire l'accès de l'immeuble ? a demandé Smith. J'imagine que c'est un endroit très surveillé. Il est peut-être en train de tourner en rond dans le hall.

« — C'est vrai, l'immeuble est très surveillé, a dit Jones. Mais on lui a envoyé un laissez-passer hier soir. Il n'aurait pas dû avoir le moindre mal à entrer.

« — Ce laissez-passer n'est peut-être pas arrivé jusqu'à lui, ai-je fait, toujours pessimiste. Il n'a peut-être pas pu dépasser le hall d'entrée.

« — Je vais envoyer quelqu'un vérifier dans le hall, a dit Jones.

» À ce moment-là, le téléphone s'est mis à sonner. Jones a répondu, s'est entretenu un instant avec son interlocuteur, puis il est revenu nous dire :

« — La police de l'hôtel est entrée dans sa chambre. Sa valise y est mais pas lui. Et il n'y a pas de matériel de prise de vues. Donc, il est parti avec sa caméra.

« — Alors où est-il passé ? ai-je demandé.

» Il n'y a pas eu de réponse, bien entendu. Jones a réfléchi un moment et a dit :

« — Je suppose qu'ils ont regardé dans la salle de bains.

» Smith a haussé les épaules.

« — Je présume que les gens qui sont chargés de la sécurité d'un hôtel connaissent leur métier.

» Ça faisait maintenant une heure que j'étais là. On nous a annoncé qu'il n'y avait pas le moindre cameraman en train d'errer dans le hall. Manifestement, quelqu'un qui porte une caméra ne passe pas facilement inaperçu. D'ailleurs, le gardien de l'immeuble, en bas, n'avait vu personne entrer avec un tel équipement, laissez-passer ou pas.

« — Est-ce qu'ils ont vérifié s'il avait signé le registre ? ai-je demandé.

» Jones a secoué la tête.

« — Avec un laissez-passer, on n'a pas besoin de signer. On vous fait simplement signe d'entrer.

« — Vous ne pensez pas qu'il aurait pu se tromper d'étage et errer dans les couloirs sans savoir où s'adresser ? a suggéré Smith.

» Jones a consulté sa montre.

« — Ça fait une heure et demie qu'il devrait être là. Comment pourrait-il errer pendant une heure et demie à un étage qui n'est pas le bon ? Dans cet immeuble, il n'y a pas un seul étage qui n'ait pas de gardiens. Personne ne pourrait errer nulle part… Et de toute façon, il ne tournerait pas en rond. Il se renseignerait. Après tout, il connaissait le nom du cabinet. Et d'ailleurs, il savait également à quel étage il devait descendre.

» Il y a eu un silence oppressant et nous avons tous regardé notre montre à tour de rôle. Finalement, Jones a marmonné un « Excusez-moi » et il est parti. Au bout de trois minutes, il a dit :

« — Je viens de parler à Josie…

« — Qui est-ce ? ai-je demandé.

« — La réceptionniste. Elle jure qu'aucun cameraman n'est entré. En fait, personne, je dis bien personne, n'est entré sauf les employés, Smith, et vous, monsieur Hume.

« — Est-ce qu'elle est restée tout le temps à son poste ? a demandé Smith.

« — Elle affirme que oui.

« — Vous voulez dire qu'elle n'est même pas allée aux toilettes ou quelque chose comme ça ?

« — Elle prétend que non. Elle dit qu'elle est restée à son poste toute la matinée et que personne n'aurait pu entrer sans qu'elle le voie.

« — Est-ce qu'on peut lui faire confiance ? ai-je demandé.

» Jones m'a regardé en fronçant les sourcils.

« — Absolument. Ça fait bientôt cinq ans qu'elle travaille chez nous et si elle dit que personne n'est entré, c'est que personne n'est entré.

« — Alors, où est-il passé ? s'est exclamé Smith. Comment a-t-il pu se perdre en traversant la rue ?

« — Nous avons tout envisagé, sauf le fait qu'il ait pu avoir un accident en traversant la rue, ai-je dit.

» Smith a dit d'un air ébranlé :

« — Vous voulez dire qu'il aurait pu se faire renverser par une voiture ?

« — Ça ne serait pas le premier à qui ça arriverait, ai-je dit.

« — Il aurait fallu que l'accident soit très grave, a dit Jones. Autrement, par conscience professionnelle, il nous aurait appelés, ici, ou

au siège. Même s'il avait été immobilisé, il aurait dit à quelqu'un de nous prévenir.

« — En admettant qu'il ait été conscient. Et toujours en vie, ai-je dit.

« — S'il y avait eu un grave accident dans la rue, juste devant l'immeuble, les gens d'en bas auraient été au courant, a dit Jones.

« — Est-ce que quelqu'un leur a posé la question ? ai-je insisté.

» Jones a hésité deux secondes, puis il a appelé le hall. Il ne lui a pas fallu longtemps. Il est revenu en hochant la tête.

« — Personne n'a entendu parler d'un accident, en bas.

« — Appelle la police, a dit Smith. Ils sont sûrement au courant de tout ce qui se passe.

» Jones n'avait pas l'air enthousiaste, mais il a fini par s'exécuter. L'appel a duré plus longtemps que le précédent, mais le résultat a été identique.

« — La police affirme que de toute la matinée, on n'a pas signalé un seul accident entre la Cinquante-quatrième Rue et la Sixième Avenue, a-t-il dit.

« — Alors où est-il ? a dit Smith.

» Je me suis levé.

« — Messieurs, je ne sais pas où il est, mais je ne peux pas me permettre d'attendre plus longtemps. J'ai d'autres rendez-vous et j'ai du travail. Je suis absolument désolé, mais je dois partir, maintenant. Cependant, j'aimerais bien avoir le fin mot de l'histoire. Si vous le découvrez un jour, téléphonez-moi, je vous prie. Si vous avez la gentillesse de le faire, je reviendrai enregistrer cette interview.

» Et je suis parti… Une heure ne s'était pas écoulée que Smith m'appelait et m'expliquait ce qui s'était passé. Une semaine plus tard, je suis retourné donner cette interview. Et voilà votre mystère.

Les Veufs Noirs fixèrent leur invité d'un air dubitatif. Finalement Halsted se fit l'interprète de tous en demandant :

— Est-ce que tout cela s'est réellement passé, Brad ? Vous ne nous menez pas en bateau ?

— Non, non, dit Hume. C'est rigoureusement exact. Chaque mot est vrai. Parole de scout. C'est arrivé exactement comme je vous l'ai raconté.

— Eh bien, alors, racontez-nous donc ce qui est arrivé au cameraman.

Hume secoua la tête, souriant toujours.

— Vous vouliez une énigme et je vous en ai donné une. À vous de me dire ce qui est arrivé. Vous avez tous les éléments. Je vais vous donner deux indications supplémentaires. Personne n'a menti, ce n'était

absolument pas un coup monté. La deuxième indication, c'est qu'il n'y a eu aucune tragédie. Il n'est rien arrivé de grave au cameraman. Alors, où était-il donc passé ?

— Est-ce qu'il a eu une crise d'amnésie passagère et qu'il est parti sans savoir où il allait ? demanda Gonzalo.

— Non, rien de grave ne lui est arrivé. Ni physiquement ni psychiquement, répondit Hume.

— Voyons, dit Avalon d'un ton assez pesant. Vous ne pouvez pas être sûr qu'il se trouvait bien à l'hôtel, ou même à New York. Personne ne l'a vu ce matin-là. Le laissez-passer lui a été envoyé la veille, mais je parie qu'il a été tout simplement laissé à la réception à son intention. Qui sait qui pouvait se trouver dans cette chambre, en réalité ?

— Quelqu'un qui s'est inscrit sous le nom du cameraman et a signé le registre, dit Hume.

— N'importe qui pouvait le faire à condition de connaître son nom, dit Avalon. Le cameraman avait réservé une chambre et quelqu'un le savait. Ce quelqu'un s'est arrangé pour retarder le cameraman, pour s'inscrire à l'hôtel sous son nom et pour passer la nuit dans un établissement très chic aux frais d'un autre. Le personnel a trouvé ses bagages le matin, quand notre imposteur est allé régler ses affaires, mais il n'y avait pas de matériel de prise de vues. Ça veut tout simplement dire qu'il n'y a jamais eu de matériel de prise de vues.

— Pourquoi quelqu'un aurait-il fait ça ? dit Hume.

— Je n'en sais rien, dit Avalon. Je pourrais peut-être inventer des tas de motifs mais je serais bien incapable de prouver quoi que ce soit.

Trumbull suggéra :

— Il s'agissait peut-être d'un homme en cavale qui avait besoin d'un faux nom et d'une chambre sûre pour une nuit… d'un espion…

Drake dit sur un ton qui montrait clairement qu'il ne parlait pas sérieusement :

— C'était un attentat à la bombe. Il avait besoin d'une chambre dans laquelle déposer une bombe.

— Messieurs ! dit Hume en se passant les doigts dans la crinière qui lui tenait lieu de chevelure. Vous êtes en train d'inventer n'importe quoi. En fait, il ne nous est jamais venu à l'esprit de rechercher le groom qui a monté les bagages du cameraman, mais si nous l'avions fait, il nous aurait dit qu'il avait monté des objets qui ressemblaient à un matériel de prise de vues. Non, non, c'est absolument certain, celui qui est descendu à l'hôtel était bel et bien le cameraman.

— Dans ce cas, dit Rubin, il avait lui-même quelque chose de bizarre à faire. Il avait une fille à voir, une histoire d'argent à régler en ville ou quelque chose de ce genre. Quand il est descendu dans le hall de l'hôtel, il a emporté son matériel, il a sauté dans un taxi et il a filé. Il a pu se dire qu'il serait de retour en moins d'une demi-heure et que vous l'attendriez sans faire trop de foin. Mais ça lui a peut-être pris deux heures parce qu'il avait sous-estimé la circulation qu'il y a à New York, ou parce qu'il s'est trouvé mêlé à un incident quelconque qui l'a retardé.

— Je ne pense pas qu'il aurait pu faire ça, dit Hume. Le travail serait passé avant tout pour un « vieux routier ».

Il y eut alors un long silence désagréable. Tout le monde avait le front plissé et les lèvres pincées. Telle était du moins l'impression de Hume jusqu'au moment où il remarqua une exception.

— Henry est le seul à sourire, dit-il. Henry, pourquoi faites-vous ce grand sourire ?

— Je vous demande pardon, monsieur, dit Henry. Je n'avais nullement l'intention de vous manquer de respect mais vous avez dit que ce n'était pas une tragédie. Il m'est alors venu à l'esprit que ça pouvait être une farce, et je n'ai pas pu m'empêcher de sourire.

Avalon dit de sa voix ronflante de baryton :

— Vous avez une solution à proposer, Henry ? Si c'est le cas, sortez-la !

— Vous m'accordez votre permission, messieurs ? demanda Henry.

Un chœur s'éleva, immédiat et unanime. Henry dit :

— M. Hume a bien insisté sur le fait que le cameraman était un vieux routier de la profession, qu'il avait travaillé dans le monde entier et que, selon toute vraisemblance, il avait toujours donné satisfaction. Puisqu'on ne l'a pas retrouvé mort dans sa chambre et que la police n'a été prévenue d'aucun accident, nous ne pouvons que supposer qu'il s'est préparé à faire son travail le matin, qu'il a traversé la rue pour se présenter à l'adresse qui lui avait été indiquée et, une fois arrivé au bon endroit, qu'il a installé son matériel de télévision.

— Non, dit Avalon. La réceptionniste jure qu'il n'est pas entré et M. Hume nous a dit que la réceptionniste n'a pas menti. Ce qui veut dire que… Monsieur Hume, excusez, je vous prie, la question que je me vois contraint de vous poser. C'est uniquement pour essayer de trouver la solution. Vous nous avez dit que la réceptionniste n'avait pas menti, mais devons-nous en déduire que vous n'avez pas menti, vous non plus ?

— Je n'ai pas menti, dit Hume, d'humeur égale.

— Dans ce cas, Henry, votre supposition est fausse, dit Avalon.

— Peut-être pas, monsieur Avalon, dit Henry. M. Hume était censé arriver à neuf heures trente et le cameraman vers neuf heures, pour être prêt à neuf heures et demie. C'est bien ça, monsieur Hume ?

— C'est exact.

— Et la réceptionniste aurait été une bien curieuse réceptionniste si elle était arrivée avant neuf heures, l'heure à laquelle débutait la journée de travail. En revanche, le cameraman, lui, était tellement compétent, efficace et professionnel qu'il est probablement arrivé à huit heures et demie. Ce qui expliquerait que la réceptionniste ne l'ait pas vu arriver. De plus, je suppose qu'une nouvelle équipe de gardiens est arrivée dans le hall à neuf heures et c'est pour ça que personne, dans cette équipe, ne l'a vu entrer.

— Mais la porte du cabinet juridique devait être fermée, dit Avalon. Il a sûrement dû attendre l'arrivée de la réceptionniste pour pouvoir entrer.

— Est-ce le cas, monsieur ? On nous a dit qu'il s'agissait d'un grand cabinet juridique, par conséquent ce cabinet employait de nombreux juristes. L'un d'eux, au moins, a dû venir travailler de bonne heure. Il a dû ouvrir la porte au cameraman, voir qu'il avait un laissez-passer, le laisser entrer, puis retourner à son travail pour s'empresser d'oublier toute l'affaire.

— Et ensuite, qu'est devenu le cameraman ? demanda Avalon. Est-ce qu'il est tombé dans une fente du plancher ? Où est-il passé ? Personne ne l'a vu.

— Monsieur Hume, puis-je vous poser une autre question ? dit Henry.

— Allez-y, Henry.

— Puisque c'était un grand cabinet juridique, y avait-il plus d'une salle de conférences ?

Hume renversa la tête en arrière et se mit à rire avec un réel plaisir.

— Deux, Henry ! Il se trouve qu'il y en avait deux !

— C'est bien ce que je pensais, dit Henry. Le juriste qui l'a laissé entrer l'a conduit à la mauvaise salle de conférences. Le cameraman a attendu dans une salle, vous avez attendu dans l'autre pendant toute la matinée, et personne ne savait où se trouvait l'autre.

— Non ! dit Avalon. Pas possible ! Est-ce que le cameraman n'aurait pas pu aller demander où était passé tout le monde ?

— D'une certaine manière, c'est ce qu'il a fait, répondit Hume en réprimant son rire. Il s'est servi du téléphone qui était dans la salle pour appeler Jones. La secrétaire de Jones a répondu que Jones n'était pas à son bureau… ce qui était la vérité, puisqu'il était dans notre salle de

conférences, en train de se demander où était passé le cameraman. Le cameraman a dit qu'il devait filmer quelqu'un et la secrétaire a dit qu'elle préviendrait Jones dès son retour. Seulement, Jones n'est retourné à son bureau qu'après mon départ… Comment avez-vous fait pour le deviner, Henry ?

— Comme d'habitude, dit Henry. Une fois cette histoire débarrassée de toute sa complexité grâce à vos efforts à tous – les vôtres, monsieur Hume, ceux des deux autres messieurs de la salle de conférences et également ceux de mes confrères les Veufs Noirs –, il ne restait plus que quelque chose de très simple. Je n'ai eu qu'à mettre le doigt dessus.

Remarque

De tous les récits des Veufs Noirs que j'ai écrits, c'est celui-là qui m'a demandé le moins d'effort d'imagination. *Tout cela est réellement arrivé.* C'est arrivé exactement comme je l'ai décrit dans cette nouvelle. Je dois dire que ça m'a fait prendre conscience du fait que j'étais beaucoup moins intelligent qu'Henry. Je n'entrevoyais pas la moindre explication quand cette aventure m'est arrivée.

Soit dit en passant, j'ai été amusé de voir que cette nouvelle a été la plus critiquée de mes histoires de Veufs Noirs. Un nombre surprenant de gens m'ont écrit pour me dire que tel ou tel aspect était peu plausible. Certains mettaient même les adresses en doute, alors que j'avais donné celles des lieux réels.

La conclusion de tout cela, c'est que quand j'écris de la fiction, j'essaie de tout rendre plausible et de ne pas laisser les choses au hasard. La vie ne s'en tient pas à de telles considérations.

Cette nouvelle a été publiée pour la première fois dans le numéro d'octobre 1986 d'*Ellery Queen's Mystery Magazine*.

Le vieux sac

— William Teller ! dit Thomas Trumbull.

Il était l'hôte du banquet mensuel des Veufs Noirs et annonçait par ces mots l'invité de la soirée. Il le fit toutefois avec une certaine agitation. Les sourcils froncés, il regarda tout particulièrement Mario Gonzalo.

Gonzalo, magnifiquement vêtu, comme d'habitude, et arborant cette fois sa veste de velours marron, l'ignora.

— William Teller ! s'exclama-t-il avec ravissement. Seriez-vous par hasard un descendant de Guillaume Tell ?

— Pas du tout, dit aimablement Teller, un homme au teint olivâtre, aux épais cheveux noirs et à la moustache elle aussi noire et épaisse. En fait, Guillaume Tell n'est qu'une légende et n'a probablement jamais existé. Je suis cependant d'origine suisse et le prénom, William, sous sa forme anglo-saxonne ou Wilhelm, sous sa forme germanique, est courant dans notre famille, peut-être en hommage à ce personnage inventé. Et *Teller,* en fait, est un mot allemand usuel qui veut dire « assiette ».

Le considérant du haut de ses cent quatre-vingt-cinq centimètres, Geoffrey Avalon déclara :

— Les parents sont souvent insensibles à la croix que doit porter un enfant. J'ai été sauvé des quolibets parce que je me suis toujours fait appeler Jeff au lieu de Geoffrey. Et encore, j'ai eu de la chance, parce que dans notre famille, ce nom alterne avec Broderick, et c'est mon fils aîné, et non moi, qui doit s'en accommoder. Heureusement, il a toujours été costaud, contrairement à moi.

— Les noms peuvent aussi être une source d'inspiration, dit Teller. Quand j'étais jeune, je rêvais de tirer à l'arc mieux que tout le monde. Je voulais que les gens disent : « Guillaume Tell était bon, mais William Teller est encore meilleur. » C'est pour ça que je pratiquais assidûment le tir à l'arc dans des camps de vacances.

— Et vous y êtes arrivé ? demanda James Drake d'un air intéressé en allumant son inévitable cigarette.

— Non. J'étais remarquablement peu doué. La seule fois où j'ai atteint la cible, à défaut de faire mouche, c'est que je visais autre chose.

Dommage. Si j'avais pu remporter le championnat de tir à l'arc, avec le nom que je porte, on aurait parlé de moi dans tous les journaux des États-Unis, et aussi dans les rubriques « Ça ne s'invente pas », pour les journaux qui en ont.

— Vous auriez eu encore plus de succès si vous vous étiez appelé Robin des Bois, remarqua judicieusement Emmanuel Rubin.

Roger Halsted s'empressa de dire :

— Beaucoup de prétendues coïncidences sont en fait fabriquées. Quelqu'un qui s'appelle Robin des Bois doit se sentir obligé de s'essayer au tir à l'arc, et s'il se débrouille bien, dire que « ça ne s'invente pas » ne reflète pas la réalité. En fait, c'est une conséquence naturelle. Je suppose que les choses étranges qui nous arrivent ne sont pas surnaturelles, mais parfaitement naturelles. Tenez, par exemple…

Personne ne sut jamais quel exemple Halsted s'apprêtait à donner, car Henry, ce serveur suprême, choisit ce moment pour annoncer de sa manière tranquille et efficace que le dîner était servi.

Tout le monde s'assit autour d'un chausson de gras-double, suivi d'un canard rôti bien croustillant à la sauce au kirsch, accompagné de riz sauvage et de truffes, plats qui étouffèrent efficacement la conversation. En fait, le repas se déroula dans une tranquillité béate que même les commentaires occasionnels de Rubin, prononcés sur un ton égal et à voix basse, ne troublèrent pas, jusqu'au moment où le café fut servi et où Trumbull fit tinter sa cuiller contre son verre à eau et chargea Avalon de cuisiner l'invité.

— Monsieur Teller, comment justifiez-vous votre existence ? demanda Avalon.

Teller ne sembla pas troublé par cette question.

— En faisant réfléchir les gens.

— Et comment vous y prenez-vous ?

— Je suis chargé d'une chronique qui s'appelle « Avis contraire ». Elle ne paraît dans aucun journal de New York mais dans cent deux journaux de moyenne importance distribués dans tout le territoire national. Dans ma chronique, je présente le côté impopulaire de n'importe quel sujet controversé, pas nécessairement parce que je soutiens ce côté avec passion, mais parce que je pense qu'il est susceptible d'être mal présenté au grand public. Après tout, le public peut être abusé, et parfois dangereusement, en n'entendant qu'un seul aspect de la question. Beaucoup de gens peuvent même ignorer que d'autres points de vue existent.

— Pouvez-vous nous donner un exemple ? demanda Avalon.

— Certainement. Dans un article récent, j'ai présenté l'image que les terroristes, comme on les appelle, se font d'eux-mêmes.

— Comme on les appelle ? dit Drake d'un ton aimablement interrogateur.

— Oui, en effet. Comme on les appelle, dit Teller. Ils ne se considèrent pas eux-mêmes comme des terroristes, pas plus que nous ne qualifions de terroristes ceux qui sont de notre bord. Quand nous approuvons leurs objectifs, nous disons qu'ils combattent pour la liberté et nous les comparons à George Washington.

— Donc, vous défendez le terrorisme ? dit Avalon.

— Pas nécessairement. J'essaie simplement de comprendre le raisonnement de ceux qui le défendent. Par exemple, les États-Unis pensent que tous les conflits doivent se régler au moyen de missiles, d'avions, de tanks et de tout un attirail de guerre ; ou au moyen de votes, de résolutions, d'argumentations, de débats et de tout l'attirail de la politique. Mais que se passe-t-il quand des gens se disent qu'ils ont une juste cause à défendre, qu'ils n'ont pas d'attirail de guerre et qu'on leur refuse l'attirail de la politique ? Qu'est-ce qu'ils font, dans ce cas ? Ils sont bien obligés de se battre avec les armes qu'ils ont. Nous nous récrions alors que ce sont des lâches qui frappent sans avertissement et qui tuent des civils innocents pris au hasard. Mais alors, est-il brave de notre part de nous « battre loyalement » contre des forces infiniment plus faibles que les nôtres ?

— Je vois ce que vous voulez dire, intervint Rubin, mais même en faisant abstraction de la moralité, on est forcé de ne pas être d'accord avec le terrorisme, et cela pour des raisons pratiques. Ça ne peut pas marcher, tout simplement. Les attentats à la bombe font la une des journaux et provoquent douleur privée et frustration publique, mais ils n'atteignent pas leur objectif.

— Bien sûr que si, ils l'atteignent de temps en temps, dit Teller. La prise de l'ambassade américaine par les Iraniens a fait des États-Unis la risée du monde entier, de Khomeiny le héros des intégristes de tout le monde islamique, et elle a porté un coup décisif à la présidence de Carter. Et pourtant, elle n'a fait aucune victime.

— Oui, mais c'était un succès qui contenait en lui les germes de l'échec, dit Rubin. Car il a conduit à la présidence de Reagan, qui a adopté une politique antiterroriste encore plus dure, ce qui, par exemple, a entraîné le bombardement de la Libye, accusée de soutenir le terrorisme.

— Oui, mais encore faut-il savoir ce que cette action va entraîner de l'autre côté. Pour poursuivre mon argumentation, je dirai qu'en temps de guerre, les terroristes sont appelés guérilleros, résistants, membres d'un commando ou d'un groupe d'assaut, ou n'importe quoi sauf terroristes. Pendant la Seconde Guerre mondiale, ces forces irrégulières qu'il y avait dans toutes les nations supposées conquises, notamment en Yougoslavie, ont beaucoup contribué à la défaite des nazis. De même, les guérilleros d'Espagne ont considérablement aidé à battre Napoléon.

— Peut-être, dit Rubin, mais vous n'en parleriez pas avec un tel sang-froid si vous aviez vous-même été victime de terroristes.

— Je l'imagine aisément, mais cet argument existerait même si je devais moi-même refuser de l'avancer en raison d'un ressentiment personnel.

Drake pouffa.

— Vous savez, Tom, je suppose que M. Teller est un de vos amis puisque vous nous l'avez amené comme invité. Mais avec ses opinions, est-ce qu'il n'est pas un ami dangereux pour vous, compte tenu du poste que vous occupez au gouvernement ?

— Pas du tout, dit Trumbull. Il n'est qu'un avocat du diable professionnel. Il soutient souvent le gouvernement avec force, à condition qu'il ait fait quelque chose d'impopulaire.

— C'est assez vrai, dit Teller.

Il s'interrompit alors et fronça les sourcils, comme si une pensée soudaine venait de le frapper. Puis il ajouta lentement :

— Vous savez, je n'y aurais pas pensé si, avant le dîner, nous n'avions pas parlé de rapports curieux comme celui qui existe entre le tir à l'arc et moi. Mais il y a bien un lien avec les histoires de terrorisme.

— Puis-je vous demander à quoi vous faites allusion ? dit Avalon.

— M. Rubin a fait remarquer que mon point de vue pourrait changer si j'étais victime d'un acte de terrorisme. Je ne l'ai certainement jamais été, mais ma femme l'a été, et on peut considérer que c'est plus ou moins la même chose. Le jour où ma chronique sur le terrorisme a été publiée, précisément ce jour-là, ma femme a été victime d'une sorte de petite agression. On lui a arraché son sac. Bien sûr, ce n'était là qu'un coup de hasard. Cependant…

Il s'interrompit à nouveau.

— Oui, monsieur Teller ? dit Avalon.

— Ça n'avait rien à voir. Je pensais simplement aux suites de cet incident, qui ont été vraiment comiques et même déroutantes. Mais

qu'importe, revenons à notre discussion sur la manière dont je justifie mon existence. À l'époque de notre mésaventure au Liban…

— Attendez, attendez, dit Gonzalo en heurtant son verre à eau de sa cuiller. Revenez en arrière, monsieur Teller. Je voudrais que vous nous parliez des suites comiques et déroutantes de l'incident du sac.

Teller eut l'air surpris et il se tourna machinalement vers Trumbull.

— Tom…

Trumbull haussa les épaules.

— Allez-y, racontez-nous ces suites déroutantes. Autrement, Mario va nous rendre à tous la vie impossible.

— Attendez, dit Gonzalo. Attendez une minute. Henry n'est pas là.

— Henry ? dit Teller.

— Notre serveur. (Gonzalo éleva la voix :) Henry !

Henry entra dans la salle.

— Oui, monsieur Gonzalo.

— Ne disparaissez donc pas comme ça, dit Gonzalo d'un air maussade. Où étiez-vous passé ?

— J'étais en train de débarrasser les plats et les couverts, monsieur Gonzalo, mais maintenant, je suis à votre service.

— Bon. Je veux que vous écoutiez ça. Monsieur Teller, commencez par le début, je vous prie.

Teller le dévisageait d'un air surpris.

— Il n'y a pas grand-chose à raconter, dit-il. Ma femme se trouvait à la gare de Grand Central et pendant qu'elle était sur un escalator bondé, son sac a disparu. Elle le portait sur l'épaule gauche car elle avait quelque chose dans chaque main et à notre avis, quelqu'un, derrière elle, a dû soigneusement couper la bandoulière, tenir le sac jusqu'à ce qu'ils arrivent en bas de l'escalator, puis se dépêcher de s'en aller, le sac sous le bras. Elle n'a rien vu, rien senti. Elle est sûre qu'elle avait son sac en haut de l'escalator, parce qu'elle l'a repoussé en arrière pour se sentir plus à l'aise, et une fois arrivée en bas, elle ne l'avait plus. C'est là toute l'histoire. Elle n'a pas été blessée, on ne l'a ni bousculée ni menacée. C'était un travail de professionnel.

— Vous n'avez pas l'air embêté, dit Gonzalo.

— Oh, je l'ai été, bien sûr, et ma femme aussi. Perdre son sac est toujours ennuyeux. Elle n'avait pas beaucoup d'argent dedans, à peine quelques dollars, mais elle avait plusieurs cartes de crédit, son permis de conduire, les papiers de sa voiture, des documents personnels, des photos, et cetera. Ça voulait dire qu'elle devait signaler la perte des cartes

de crédit et s'en passer pendant plusieurs semaines, ou utiliser les miennes. Ça voulait donc dire discuter avec les autorités pour tout ce qui concernait sa voiture et, apparemment, dire adieu à toutes les babioles qu'elle avait dans son sac.

» Mais c'est surtout sa fierté qui en a pris un coup. Le sac était vieux, en triste état et en fin de parcours. Elle l'avait pris à dessein. Elle avait plusieurs jolis sacs neufs qu'elle prenait quand elle s'habillait, mais c'était le vieux sac usagé qu'elle emportait quand elle allait faire les magasins et qu'elle devait se retrouver dans la foule. Elle prétendait qu'aucun voleur qui se respecte n'irait s'attaquer à un sac aussi minable. Il se dirait qu'il n'y a rien d'intéressant à l'intérieur. Et pourtant, on le lui a bel et bien volé, et même si j'ai pris soin de ne pas lui rappeler ses affirmations antérieures – elle s'était toujours montrée très satisfaite de sa clairvoyance en la matière –, elle m'a regardé droit dans les yeux en sachant probablement ce que je pensais.

— Et quelles ont été les suites déroutantes ? demanda Gonzalo.

— Eh bien, deux jours après le vol, j'ai ouvert la porte de mon appartement pour porter les ordures au compresseur – je travaille chez moi – et j'ai presque trébuché sur un paquet qui portait le nom de ma femme, rédigé d'une écriture peu soignée. Tout d'abord, j'ai supposé que c'était un colis que le facteur avait déposé, même s'il savait parfaitement qu'il ne devait pas le faire sans sonner. Mais quand je l'ai ramassé, je me suis aperçu qu'il n'y avait pas d'adresse et pas de timbres dessus. Donc, quelqu'un avait dû l'apporter et ça m'a rendu furieux.

» Après tout, notre immeuble est censé être très bien surveillé et personne ne devrait pouvoir monter dans l'ascenseur sans avoir été intercepté par les gardiens qui nous appellent alors par l'interphone pour nous demander si nous sommes d'accord pour que quelqu'un monte nous voir. Naturellement, ça ne marche pas toujours. Les gens arrivent à entrer pendant que les gardiens sont occupés à autre chose ou se débrouillent pour avancer sur les talons de quelqu'un qui habite l'immeuble, de sorte qu'ils ont l'air d'être avec lui… Mais ça me rend toujours furieux.

» J'étais suffisamment en colère pour aller inspecter le couloir, jeter un œil dans les deux cages d'escalier et dans le réduit du compresseur à déchets, ce qui n'était pas précisément intelligent de ma part, mais je n'ai trouvé personne. J'ai alors appelé ma femme, je lui ai montré le paquet et je lui ai demandé si elle savait ce que ça pouvait être.

» Elle m'a immédiatement dit, d'un ton très convaincu :

« — C'est une bombe !

» Naturellement, j'ai éclaté de rire. Nous pensons tous tellement au terrorisme que ça en devient ridicule. Il me semblait que le paquet était trop petit pour contenir une bombe et pourtant, je n'avais pas le cran d'essayer de l'ouvrir. Après avoir longuement hésité, après avoir tendu l'oreille pour m'assurer qu'il n'y avait pas de tic-tac révélateur, bien que j'ignore si les bombes font tic-tac de nos jours, après l'avoir reniflé sans avoir tout à fait le courage de le secouer, j'ai appelé la police. Ils nous ont dit de le déposer au milieu de notre plus grande pièce et de quitter l'appartement. Une brigade antiterroriste est arrivée presque tout de suite avec un matériel portatif pour le passer aux rayons X et… ce n'était pas une bombe.

» Ils l'ont ouvert et après nous avoir dit de revenir dans l'appartement, ils nous en ont montré le contenu. Et imaginez-vous qu'il y avait tout ce qu'on avait volé à ma femme deux jours plus tôt. Tout ! Le paquet contenait les papiers, y compris les cartes de crédit et toutes les babioles. Il contenait même intégralement l'argent qui y était, jusqu'à la monnaie que ma femme gardait pour les transports en commun et jusqu'aux toutes petites pièces. Stupéfaite, elle a recompté, rien ne manquait. Ils n'avaient rien pris du tout. Avez-vous déjà entendu une chose pareille ? Pour ma part, je trouve ça déroutant. Je suppose que le voleur a eu mauvaise conscience.

Gonzalo, qui avait écouté avec la plus grande attention, sembla désappointé.

— C'est la fin de l'histoire ?

— C'est la fin, en effet, dit Teller. Mais je vous avais prévenus qu'il n'y avait pas grand-chose à raconter, alors il ne faut pas m'en vouloir.

Gonzalo secoua la tête, visiblement déconcerté.

Henry dit cependant d'un ton paisible :

— Je vous demande pardon, monsieur Teller, mais puis-je vous poser une question ?

— Bien sûr, si vous voulez, mais je ne vois pas ce qu'il y a à savoir de plus.

— C'est seulement que vous avez parlé de tout le contenu, monsieur, mais pas du sac lui-même. Est-ce qu'il a été rendu en même temps que le reste ?

Teller eut l'air étonné.

— Non, justement. Je suis content que vous ayez posé la question. C'est la seule chose que nous n'avons pas récupérée. Ça a embêté ma femme, en fait. Elle a dit qu'elle tenait à ce sac et qu'ils auraient pu le lui

rendre également. À mon avis, le sac était tout simplement trop volumineux pour tenir dans un joli petit paquet. Bien entendu, je lui ai fait remarquer que puisque son stratagème consistant à porter un vieux sac n'avait pas marché, ce n'était pas une grande perte, et bien entendu également, elle m'a jeté ce regard exaspéré que les épouses jettent toujours à leur mari quand ils en viennent à la logique pure. Quoi qu'il en soit, c'est un fait, ils ont tout rendu sauf le sac.

— C'est ça qui est déroutant, dit Halsted. Ils auraient facilement pu faire un paquet plus grand. Si le voleur a eu suffisamment mauvaise conscience pour rendre jusqu'au dernier sou, il aurait certainement pu rendre le sac par la même occasion.

— Peut-être est-il parti en morceaux et le voleur s'est dit que ce n'était pas la peine de le restituer dans cet état, suggéra Rubin.

— Non, non, non, rétorqua Teller. C'était un sac de cuir solide. Il était vieux, abîmé et il avait un fichu aspect, ça oui, mais il n'allait pas partir en morceaux.

— Voyez-vous une raison pour laquelle ils l'auraient gardé ? demanda Trumbull. Je veux dire que le sac était peut-être tout ce qu'ils voulaient, alors ils ont rendu tout le reste.

— Ridicule, dit Rubin. S'ils voulaient le sac, ils n'avaient qu'à jeter ce qu'il contenait, du moins ce qui ne pouvait pas leur servir.

Drake écrasa sa cigarette et dit de sa voix légèrement rauque :

— Vous ne pouvez pas jouer sur les deux tableaux, Manny. Ou bien le voleur n'avait pas mauvaise conscience et dans ce cas, il n'aurait rien rendu du tout, il se serait contenté de se débarrasser de tout ce qui ne pouvait pas lui servir, comme vous l'avez suggéré. Ou bien il a bien eu des remords et il a rendu tout ce dont il n'avait pas expressément besoin. À la manière dont je vois les choses, il a volé à contrecœur quelque chose qu'il voulait désespérément, et il n'avait pas l'intention de voler autre chose.

— Vous voulez dire qu'il s'agissait d'un homme honnête qui n'avait pas d'autre choix que de voler quelque chose qu'il lui fallait mais que le vol d'aucun autre objet n'allait entacher son âme tendre et généreuse, dit Avalon.

— Exactement, dit Drake. Si c'est bien le cas, réfléchissez un peu. Il veut voler un sac pour se procurer quelque objet spécifique. Mais il ne voit que le sac et rien d'autre. Il ne peut pas savoir ce qu'il y a à l'intérieur. S'il veut quelque chose de précis, il ne peut pas être sûr que ce sac particulier le contient bien. Il a pu voler une demi-douzaine de sacs pour les examiner ensuite et s'il n'y a pas trouvé ce qu'il cherchait, il a tout

rendu à leurs propriétaires. Ou bien il a finalement trouvé un sac qui avait ce qu'il voulait à l'intérieur, il a pris l'objet en question et il a rendu tout le reste.

» Je ne crois pas qu'un homme honnête, honnête au point de faire un paquet des objets volés et de courir le risque de venir les rapporter en personne, volerait d'une manière aussi systématique et cavalière. Si nous prenons en considération le fait que…

— Attendez ! dit Rubin. Nous ne le prenons pas nécessairement en considération. Il pouvait en avoir à ce que n'importe quel sac peut contenir : de l'argent, des cartes de crédit…

— Ou encore, il a pu voir Mme Teller ouvrir son sac, il a repéré quelque chose qu'il voulait et ensuite, il l'a suivie pour saisir l'occasion de le lui arracher, dit Trumbull.

— Ou alors, tout ce qu'il cherchait, pour une raison ou une autre, c'était de savoir qui elle était, dit Gonzalo. Il voulait simplement connaître son nom et son adresse.

Drake réfléchit un instant, tout en fredonnant tout bas, puis il dit :

— Je ne crois pas que c'était le cas. S'il voulait de l'argent ou des cartes de crédit, il les aurait gardés, au lieu de quoi il les a rendus. S'il avait repéré quelque chose qu'il voulait mais qui n'avait pas de valeur intrinsèque, il ne l'aurait pas restitué, or il a tout restitué.

— Attendez, dit Gonzalo, comment pouvons-nous être sûrs qu'il a tout rendu ? Il y avait peut-être un petit quelque chose dont Mme Teller n'a pas remarqué la disparition. C'était peut-être même quelque chose dont Mme Teller ignorait la présence ou avait oublié l'existence.

— Je n'y crois pas, dit Teller d'un air dubitatif. Je ne peux pas parler à la place de ma femme, mais c'est quelqu'un de très méthodique et qui a un esprit logique. Si elle dit que tout a été restitué, je suis prêt à parier que c'est vrai.

Avalon s'éclaircit la gorge et dit :

— Vous comprenez, monsieur Teller, c'est un jeu que nous jouons là. Nous essayons de deviner les implications de cet étrange incident. Aussi je vous demanderai de ne pas vous vexer si je suggère, même comme une hypothèse peu probable, que votre femme avait dans son sac, disons, une lettre qu'elle ne voulait montrer à personne. Si le voleur est maintenant en sa possession et si votre femme n'ose pas avouer qu'elle a disparu…

Teller dit d'un air peu engageant :

— Vous suggérez que le voleur a maintenant l'intention de la faire chanter. Messieurs, il va falloir que vous partiez du principe que je

connais ma femme. Elle préférerait que le maître chanteur – et elle aussi – passe par tous les feux de l'enfer plutôt que de payer un sou. Je vous en prie, sortez-vous le chantage de l'esprit.

— Il a pu rendre les cartes de crédit mais relever les numéros pour s'en servir plus tard, dit Halsted. Ou relever celui des papiers de la voiture.

— Ç'aurait été en pure perte, dit Teller. Ma femme l'a déjà signalé et elle va avoir de nouvelles cartes. On ne pourra plus se servir de ces numéros.

— Et si c'était pour savoir qui elle était ? insista Gonzalo. Il avait son nom et son adresse et il n'avait pas besoin de garder les objets matériels qui indiquent son identité.

— Pourquoi irait-il courir le risque d'arracher un sac pour savoir ça, bon sang ? dit Trumbull. Il aurait pu tout simplement la suivre jusque chez elle. Il aurait pu s'arranger pour faire sa connaissance. Et d'abord, pourquoi voudrait-il savoir le nom et l'adresse d'une inconnue ? Vous m'excuserez, Bill, si je dis qu'elle n'est pas une beauté fatale ?

Teller sourit.

— A mes yeux, elle est belle, mais aux yeux des autres, je dirai qu'elle n'est qu'une femme d'un certain âge assez quelconque.

Le regard de Drake s'était successivement posé sur chacun des intervenants. Finalement, il dit :

— Puisque nous avons éliminé les diverses raisons pour lesquelles quelqu'un pourrait voler un sac et restituer son contenu, puis-je aller jusqu'au bout de ma pensée ?

— Allez-y, Jim, dit Avalon.

— Très bien. Vous avez tous évoqué des choses plus ou moins compliquées, et comme Henry, je suis pour la simplicité. Le voleur a tout rendu sauf le sac. De plus, tout ce qu'il pouvait voir au moment où il a décidé de voler quelque chose à Mme Teller, c'était le sac, et pas son contenu. Conclusion : c'était le sac qui l'attirait, et rien d'autre, donc, il a rendu tout le reste.

— Mais, Jim, c'est seulement là substituer un problème à un autre, dit Rubin. Pourquoi diantre le voleur aurait-il voulu ce sac ? Monsieur Teller, vous êtes bien sûr que ce sac n'avait aucune valeur ?

— Aucune, déclara catégoriquement Teller.

— Ce n'était pas une antiquité quelconque ?

Teller réfléchit un instant.

— Je ne suis pas un spécialiste. Ma femme a acheté ce sac il y a au

moins vingt ans, mais j'ai l'impression qu'elle l'a trouvé chez Klein's. Rien de ce qu'ils vendent ne peut devenir une antiquité, vous ne croyez pas ?

Gonzalo fit remarquer :

— Les montres avec un Mickey, qui se vendaient un dollar pièce quand elles sont sorties, sont maintenant des antiquités de prix.

— Oui, dit Avalon, mais si l'homme était un collectionneur et avait repéré un objet valant, disons, dix mille dollars, est-ce qu'il n'aurait pas dit : « Excusez-moi, madame, mais votre sac me rappelle celui que ma très chère femme avait. Est-ce que vous accepteriez de me le céder pour dix dollars de façon que je puisse l'avoir pour des raisons sentimentales ? » Même s'il avait été poussé à le voler, il aurait d'abord essayé de se le procurer en toute légalité.

— Apparemment, nous devons en arriver à la conclusion qu'il voulait un vieux sac abîmé pour le sac lui-même, dit Drake.

— Mais pourquoi ? demanda Avalon.

— Parce qu'il ne pouvait pas en acheter un. Tous ceux qui sont en vente sont neufs. Même dans les magasins qui font de l'occasion, on tâche de donner le meilleur aspect possible aux sacs qu'on propose. Il lui fallait en trouver un qui soit déjà vieux et abîmé, et qui en ait bien l'air.

— Est-ce qu'il n'aurait pas d'abord essayé de l'acheter ? dit Gonzalo. « Dites, madame, vous ne voudriez pas me vendre votre vieux sac tout abîmé pour dix dollars ? »

— D'ailleurs, pourquoi quelqu'un voudrait-il avoir un vieux sac tout abîmé ? dit Trumbull.

— Dans *Les Mille et Une Nuits,* le sorcier offrait des lampes neuves contre des vieilles parce qu'il voulait la lampe magique d'Aladin, dit Halsted.

Avalon gratifia Halsted d'un regard hautain.

— Je crois que nous pouvons éliminer la possibilité que Mme Teller ait eu un sac magique.

— Je ne faisais que plaisanter, dit Halsted.

— Le voleur était peut-être un directeur de théâtre qui avait besoin d'un vieux sac pour une pièce qu'il montait, dit Gonzalo.

— N'importe quoi ! dit Rubin d'un ton méprisant. Ils auraient acheté un sac neuf et l'auraient abîmé.

— Voilà qui élimine le besoin d'un vieux sac tout abîmé, dit Trumbull. Quel que soit l'usage qu'on lui réservait, est-ce qu'on n'aurait pas pu acheter un sac neuf, ou un sac d'occasion encore présentable pour l'abîmer, l'érafler, le piétiner ? Pourquoi aller en voler un ?

La conversation déboucha sur une impasse. Finalement, Avalon dit :

— Je crois que nous avons examiné le problème sous tous les angles. Il n'y a aucune explication logique et il nous faut peut-être simplement reconnaître que les gens font parfois des choses illogiques, un point c'est tout.

— Oh que non ! dit Gonzalo. Pas avant qu'Henry ait donné son avis… Henry, que faut-il penser de tout ça ?

Henry sourit gentiment et dit :

— Comme M. Avalon, je pense que les gens font parfois des choses illogiques. Cependant, si nous voulons continuer à jouer le jeu, il y a un cas où voler un vieux sac est plus efficace qu'en acheter un pour l'abîmer ensuite.

— Quel est ce cas, Henry ? demanda Teller.

— Quand le voleur veut s'assurer qu'il ne sera pas identifié. Si le sac est acheté, on peut concevoir que les enquêteurs pourront remonter jusqu'au magasin en question, et le vendeur pourra alors vraisemblablement identifier la personne qui l'a acheté. Dans notre cas, le voleur n'a pas été vu et ne peut vraisemblablement pas être identifié. Même si on découvre que le sac appartenait à Mme Teller, elle ne pourra pas dire qui l'a volé. Il s'agit peut-être d'un homme tellement honnête qu'il a pris le risque de tout restituer. Mais s'il a pris soin d'employer une boîte et un papier courants pour l'emballer, s'il portait des gants pour ce faire, s'il a gribouillé un simple nom sur le paquet et l'a déposé sans bruit et sans se faire repérer, il ne sera probablement pas identifié.

— Mais dans ce cas, il devait vouloir le sac pour perpétrer quelque méfait, dit Teller.

— C'est ce qu'on peut supposer, dit Henry.

— Lequel, par exemple ?

— Si nous continuons toujours à jouer le jeu, je peux inventer un objectif, un peu tiré par les cheveux, certes, mais qui a bien un sens, même s'il s'agit de quelque chose d'un peu curieux, dit Henry. Le sac a été volé dans la gare de Grand Central et tout le monde sait qu'il y a des gens qui vivent dans cette gare. On les laisse généralement tranquilles parce que notre société est trop insensible pour faire l'effort d'aller les aider, mais pas assez insensible pour les vider d'un endroit chaud et sûr.

» Personne ne prête beaucoup d'attention à ces épaves, en fait. En général, les gens détournent le regard de ces tristes individus, ne serait-ce que parce qu'ils ont l'air sales et misérables, de sorte que celui qui les regarde se sent gêné, soit parce qu'il est dégoûté, soit parce que ça lui

donne mauvaise conscience. Quelqu'un n'aurait aucun mal à se vêtir de vêtements vieux et sales, à prendre l'apparence lamentable d'un sans-abri et il pourrait ainsi ne pas se faire interpeller ni même remarquer. Supposons donc qu'une femme se soit déguisée en ce qu'on appelle une *bag lady* et que pour parfaire son déguisement, elle ait eu besoin d'un sac…

Gonzalo l'interrompit.

— Attendez un peu, on les appelle des *bag ladies* parce qu'elles transportent tout ce qu'elles possèdent dans des sacs en papier marron.

— Je suis sûr que c'est là l'origine de cette expression, monsieur Gonzalo, mais c'est devenu un terme générique pour les clochardes. Je suis sûr qu'une femme sans domicile et portant un sac à main serait quand même considérée comme une *bag lady*. Mais ce sac ne doit surtout pas être neuf, car à ce moment-là, la personne en question attirerait l'attention. Il faut que ce soit un vieux sac tout abîmé qui ne tranche pas sur le reste du costume.

Teller se mit à rire.

— C'est très bien ficelé, Henry, mais je ne pense pas que ma femme serait contente à l'idée d'avoir un sac bon pour une clocharde. Et de toute façon, pourquoi cette fausse clocharde aurait-elle eu besoin d'un sac à main ? Pourquoi un sac en papier n'aurait-il pas fait l'affaire ?

— Peut-être parce qu'un sac en papier n'aurait pas été assez résistant pour contenir ce que la femme portait, répondit Henry. Seul un sac à main vieux mais solide convenait. Admettons, par exemple – cette idée me vient à l'esprit uniquement parce que nous avons discuté de terrorisme tout à l'heure –, que la prétendue clocharde ait dû transporter une bombe qu'elle avait l'intention de déposer dans la gare de manière à provoquer de sérieux dommages ? Comme M. Teller nous l'a fait remarquer, les terroristes peuvent se considérer comme des patriotes nobles et loyaux. Ils voleraient un sac en cas d'absolue nécessité, si voler était le moyen le plus sûr de se le procurer, mais ils n'accepteraient jamais de garder son contenu. Ils ne sont pas des voleurs, mais des patriotes. À leurs yeux, du moins.

Gonzalo dit avec admiration :

— Seigneur, Henry, vous avez réussi à ce que tout s'enchaîne parfaitement !

— Je n'ai fait que m'amuser un peu, monsieur. C'est le Dr Drake qui a fait tout le travail.

Trumbull dit en fronçant les sourcils d'un air sombre et en passant la

main dans ses cheveux blancs frisottés :

— Vous avez réussi à ce que tout s'enchaîne trop bien, Henry. Y a-t-il une chance pour que tout se soit réellement passé ainsi ?

— Je ne le pense pas, monsieur Trumbull, dit Henry. On n'a pas entendu parler d'explosion en ville.

— Ça fait seulement trois jours que le sac a été volé, dit Trumbull avant de se tourner vers Teller : Je suppose que votre femme n'a pas signalé ce vol à la police ?

— Non, bien sûr que non. Elle n'aurait pas pu identifier le voleur, elle n'aurait même pas pu en donner le moindre signalement. Elle aurait presque pu dire que le sac avait disparu d'un coup de baguette magique.

— Même si elle l'avait signalé, qu'est-ce que la police aurait pu faire, Tom ? dit Avalon. Et pourquoi serait-elle allée imaginer quelque chose de semblable à ce que vient d'inventer Henry ? C'est parce que tout le contenu du sac a été restitué hier que ce récit a pu être imaginé.

— Je suppose que vous n'avez pas signalé non plus cette restitution, Bill ? demanda Trumbull.

— Non, bien sûr que non, dit Teller.

— Bon ! dit Trumbull en se levant lourdement. C'est peut-être insensé, mais je vais appeler quelqu'un que je connais. Et si… (il consulta sa montre)… je le dérange au moment où il regarde la télévision ou au moment où il se prépare à aller au lit, tant pis.

— Il n'est peut-être pas chez lui, Tom, dit Avalon.

— J'arriverai bien à avoir quelqu'un, dit Trumbull d'un air austère.

Il passa dans l'autre pièce pour aller téléphoner tandis que les autres Veufs Noirs et leur invité observaient un silence gênant. Seul Henry ne semblait pas troublé.

Finalement, Gonzalo dit :

— Vous pensez vraiment qu'il puisse y avoir quelque chose de vrai dans ce que vous avez inventé, Henry ?

— Nous ferions mieux d'attendre le retour de M. Trumbull, répondit Henry.

Il finit par revenir. Il s'assit et pendant une quinzaine de secondes, il se contenta de dévisager Henry.

— Eh bien, Tom ? dit Avalon.

— Voilà à quoi se résume la situation, dit Trumbull. Si tout ça se savait, on accuserait Henry de sorcellerie.

Henry haussa légèrement les sourcils.

— Si ce que vous voulez dire par là, c'est qu'il y a bel et bien eu une

bombe, je crois qu'il serait plus approprié d'y voir à l'œuvre l'esprit logique des Veufs Noirs.

— Votre esprit logique, Henry, dit Trumbull. Il y a bien eu une bombe. Elle a été placée dans un endroit où elle n'aurait peut-être pas fait beaucoup de victimes, mais elle aurait interrompu la circulation des trains pendant plusieurs semaines… Qui plus est, elle se trouvait dans un vieux sac en cuir.

— Mais je suppose qu'il n'y a pas eu d'explosion, dit Henry.

— Non, parce que le sac a été repéré, tout à fait par hasard, et parce que celui qui l'a vu l'a ramassé et a été étonné par son poids. Alors, comme nous vivons dans une époque troublée, il a eu le réflexe de faire précisément ce qu'il fallait. Il a appelé la brigade antiterroriste… tout comme vous, Bill.

— Ça, c'est une chance, dit Gonzalo. Si on ne l'avait pas trouvé, l'analyse d'Henry serait arrivée trop tard.

— Il n'est pas trop tard pour tout. J'ai bien peur d'en avoir dit suffisamment pour que votre femme ait à se présenter et à dire si elle reconnaît son sac. Si c'est bien le sien, et je suis prêt à parier mon salaire de toute l'année dernière là-dessus, les policiers apprendront quelque chose d'important à l'insu des terroristes. Ils commenceront à surveiller les clochards de la gare et ils découvriront peut-être d'autres faits. Merci, Henry.

Teller eut l'air troublé.

— Je ne crois pas que ça va faire plaisir à Jenny d'être mêlée à ça.

— Elle n'a pas le choix, dit Trumbull. Dites-lui simplement qu'elle ne peut pas faire autrement.

— Oui, pour vous, c'est facile à dire, répondit un Teller tout désorienté.

— Courage, monsieur Teller, dit Henry. Je suis sûr qu'avec votre habileté professionnelle pour soutenir des points de vue impopulaires d'une manière convaincante, vous allez aisément venir à bout de cette tâche.

Remarque

Les gens me demandent toujours d'où je sors mes idées et voici la réponse : de tous les endroits possibles.

La plupart du temps, il faut que je réfléchisse beaucoup avant que quelque chose ne me vienne à l'esprit et c'est un rude travail. (Essayez, si vous ne me croyez pas.) C'est pourquoi, quand je vois quelque chose qui

me paraît pouvoir être transformé en une intrigue sans que j'aie besoin de me tuer à réfléchir, je saute dessus.

Une dame m'a dit qu'on lui avait volé son sac, puis rendu plus ou moins de la manière décrite dans cette histoire. Je lui ai demandé pourquoi on le lui avait restitué et elle m'a répondu : « Je ne sais pas. »

Quand j'entends « Je ne sais pas », mes antennes se mettent immédiatement en mouvement. Après tout, Henry, lui, doit le savoir. Tout ce que j'ai à faire, c'est imaginer une intrigue autour de l'incident. Dans le cas présent, c'est exactement ce que j'ai fait.

Cette nouvelle a été publiée dans le numéro de mars 1987 *d'Ellery Queen's Mystery Magazine*.

Un petit coin tranquille

Emmanuel Rubin, qui était ce soir-là l'hôte du banquet des Veufs Noirs, avait parlé encore plus fort que d'habitude et il s'était montré sous son jour le plus querelleur.

Il avait insisté sur la futilité de l'algèbre devant Roger Halsted, qui enseignait cette matière dans un collège ; dénoncé le système des brevets d'invention devant Geoffrey Avalon, avocat spécialisé dans ce domaine ; nié la validité de la théorie des quanta appliquée à la structure moléculaire en s'adressant à James Drake, chimiste ; fait remarquer l'inutilité de l'espionnage dans la guerre moderne à Thomas Trumbull, expert en codes secrets ; et il avait parachevé le tout lorsque, voyant Mario Gonzalo faire la caricature de l'invité de la soirée avec une facilité et un art consommés, il avait décrété qu'il ne savait pas s'y prendre.

De tous les Veufs Noirs, Thomas Trumbull était le moins enclin à trouver Rubin amusant quand il dépassait ainsi la mesure. Il finit donc par lui dire :

— Bon sang, qu'est-ce qui vous arrive, Manny ? Nous avons pourtant l'habitude de vous entendre hurler des absurdités ou vous en prendre à l'un ou à l'autre d'une manière indéfendable, mais cette fois, c'est à nous tous que vous vous attaquez.

Ce fut l'invité de Rubin qui répondit à Trumbull d'une voix paisible, et c'était d'ailleurs la première fois qu'il prenait la parole de toute la soirée. C'était un homme jeune, d'une trentaine d'années, semblait-il, avec de fins cheveux blonds, des yeux bleu clair, un visage aux pommettes larges et un sourire qui paraissait lui venir facilement tout en ayant quelque chose de triste. L'invité s'appelait Theodore Jarvik.

— Messieurs, j'ai bien peur que ce soit ma faute, si faute il y a quand on se conforme aux règles de sa profession. Je suis récemment devenu le directeur de collection de Manny et j'ai été forcé de lui retourner son dernier manuscrit en le priant d'y apporter des corrections.

— De l'émasculer ! marmonna Rubin.

— J'ai d'ailleurs proposé à Manny d'annuler cette invitation en supposant qu'il n'aurait pas envie de me voir en ce moment, dit Jarvik

avec son sourire triste.

Gonzalo haussa les sourcils et dit :

— Ce genre de choses ne gêne pas du tout Manny. Nous l'avons tous entendu dire cent fois qu'un véritable écrivain professionnel accepte parfaitement les corrections, et même les rejets. Il prétend que l'on reconnaît un amateur ou un débutant, entre autres choses, au fait qu'il considère chaque mot qu'il écrit comme quelque chose de sac…

— Oh, taisez-vous donc, Mario, dit Rubin, visiblement irrité. Vous ne connaissez pas les détails de l'histoire.

— Je suis sûr que nous arriverons à tout arranger, Manny et moi, dit Jarvik.

Du haut de ses cent quatre-vingt-cinq centimètres, Avalon dit de sa voix solennelle de baryton :

— Manny, je suis curieux de savoir si vous avez déjà traité M. Jarvik de jeune blanc-bec ?

— Oh, je vous en prie ! dit Rubin en rougissant.

— Non, il ne l'a pas fait, monsieur Avalon, mais il l'a pensé très fort, dit Jarvik.

— Ce n'est absolument pas vrai, s'écria Rubin en portant sa voix considérablement puissante à son maximum de décibels.

— Annulons cette soirée, dit Drake avec résignation. Vous allez être d'une humeur tellement massacrante, Manny, que…

— Quand m'avez-vous déjà vu d'une humeur… commença à dire Rubin, mais Henry, cette perle inestimable parmi les serveurs, l'interrompit.

— Messieurs, asseyez-vous, je vous prie, dit-il. Le dîner est servi.

Pour rendre justice à Rubin, il faut dire qu'il fit de son mieux pour se maîtriser pendant le repas. Derrière ses verres épais, ses yeux lançaient des éclairs ; sa maigre barbe se hérissait ; et il aboyait sans arrêt ; mais il réussit à ne pas dire grand-chose et à laisser aux autres le soin de la conversation.

Gonzalo, qui était assis à côté de Jarvik, lui dit :

— Excusez-moi, mais vous ne cessez de fredonner.

Jarvik rougit, ce qui ne lui était pas difficile avec son teint clair.

— Je suis désolé, je n'avais nullement l'intention de vous déranger.

— Ce n'est pas que ça me dérange. C'est seulement que je n'arrive pas à reconnaître l'air. Qu'est-ce que c'est ?

— Je n'en sais rien. Je suppose que je ne fais qu'improviser.

— Ah bon ?

Et Gonzalo se tut pendant le reste du repas, jusqu'au moment où une cuiller frappée contre un verre marqua le début de l'interrogatoire de l'invité.

— Puis-je me porter volontaire pour le cuisiner ? demanda-t-il alors.

— Allez-y, ce n'est pas moi qui vous en empêcherai, dit Rubin qui, en sa qualité d'hôte, devait désigner l'inquisiteur. Mais ne lui demandez pas de justifier son existence. Le directeur de collection qui y arriverait n'est pas encore né.

— Au contraire, dit Gonzalo, tout directeur de collection qui vous a refusé un manuscrit a déjà cent fois justifié son existence.

— Puis-je suggérer que nous commencions à cuisiner notre invité et que nous cessions de nous lancer des piques ? dit Halsted.

Gonzalo brossa quelques grains de poussière imaginaires de sa veste à carreaux voyante et dit :

— Tout à fait d'accord. Monsieur Jarvik, pendant le repas, je vous ai demandé quel air vous fredonniez et vous m'avez répondu que vous improvisiez. Je ne pense pas que ce soit tout à fait exact. Ensuite, à une ou deux reprises, vous avez recommencé à fredonner et c'était toujours le même air. Maintenant que le moment est venu de vous cuisiner, vous allez être obligé de nous fournir des réponses précises et franches. J'espère que Manny vous l'a expliqué. Je vous réitère donc ma question : quel est l'air que vous fredonniez ?

Trumbull s'interposa.

— Non, mais en voilà une question stupide !

Gonzalo tourna vers lui un visage hautain.

— Puisque c'est moi qui suis chargé de le cuisiner, j'imagine que je peux lui poser toutes les questions qui me plaisent, sous réserve qu'elles ne portent pas atteinte à la dignité humaine. Et c'est à l'hôte d'en décider.

— Allez-y, Mario, dit Rubin, à qui revenait la décision. Posez-lui toutes les questions que vous voudrez… Et vous, Tom, laissez-le tranquille.

— Répondez à ma question, monsieur Jarvik, dit Gonzalo.

Et comme Jarvik hésitait encore, il ajouta :

— Je vais vous aider. Voilà l'air que vous fredonniez.

Et il chantonna quelques mesures.

Avalon dit tout de suite :

— Je sais ce que c'est. C'est « L'Accord perdu »[9]. La musique est d'Arthur Sullivan, celui des opérettes de Gilbert et Sullivan. En dehors des opérettes, Sullivan est connu uniquement pour la musique de deux

chansons. L'une d'elles est « En avant, soldats du Christ »[10] et l'autre est « L'Accord perdu », que je viens de vous citer.

— Est-ce que c'est ça que vous fredonniez, Jarvik ?

— Je suppose que oui. Vous savez comment ça se passe quand vous avez en tête une chanson qui ne vous lâche plus.

Il y eut un acquiescement unanime et Avalon dit d'un ton sentencieux :

— Ça arrive à tout le monde.

— Eh bien, à chaque fois que je me trouve dans un environnement bruyant, cette chanson ne me sort pas de la tête, dit Jarvik.

Drake pouffa.

— Si vous devez avoir affaire à Manny, vous allez la chanter jusqu'à votre mort, ou jusqu'à la sienne.

— Est-ce qu'elle a un rapport avec le bruit ? demanda Gonzalo. Que disent les paroles ?

— En fait, je n'en connais que quelques mots.

— Moi, je connais les paroles, dit Avalon.

— Ne les chantez pas ! s'écria Trumbull, saisi d'un effroi soudain.

Avalon, dont la voix, lorsqu'il chantait, rappelait notoirement les cris de crocodiles en chaleur, dit avec dignité :

— Je les réciterai donc. Les paroles ont été écrites par une dame qui s'appelait Adelaide Anne Procter, au sujet de laquelle je ne sais rien, et le poème est le suivant :

Il s'éclaircit la gorge.

Un jour, assis à l'orgue, j'étais las et troublé
Et je laissais mes doigts courir sur les touches bruyantes.
J'ignore ce que je jouais et à quoi je rêvais alors
Mais je plaquai un accord ressemblant à un glorieux Amen.
Il envahit le crépuscule pourpre comme la cadence d'un psaume angélique
Et descendit sur mon esprit fiévreux en lui apportant un calme infini.
Il apaisa douleur et chagrin, comme l'amour triomphant du conflit.
On aurait dit un écho harmonieux issu de notre vie discordante.
Il réconcilia toutes les réponses contradictoires, apportant une paix parfaite,
Et se perdit dans le silence en tremblant comme s'il répugnait à s'éteindre.
J'ai cherché, mais en vain, ce divin accord perdu

Qui venait de l'âme même de l'orgue et pénétrait la mienne.
Peut-être le lumineux ange de la Mort le jouera-t-il.
Peut-être n'entendrai-je à nouveau ce bel Amen qu'une fois au ciel.

Il y eut un bref silence, puis Halsted dit :

— Vous savez, je me pose la question. J'ignore combien d'accords différents on peut jouer sur des grandes orgues, compte tenu de tous les leviers qu'on peut pousser et tirer et de tout ce qu'on fait avec les pieds. Je suppose qu'il y en a en fait un très grand nombre et qu'on ne peut sûrement pas retrouver un accord particulier en tapotant au hasard.

Rubin dit avec humeur :

— Puisque vous avez un penchant pour les maths, nous vous laissons le soin de calculer le nombre total d'accords possibles, Roger. Quant à vous, Ted Jarvik, nous pouvons du moins comprendre pourquoi vous fredonnez cette chanson quand il y a du bruit autour de vous. Ça vient de tout ce discours sur le calme infini, la paix parfaite et l'accord qui se perd dans le silence en tremblant. C'est normal que votre esprit retourne à cette chanson.

— Non, dit tranquillement Jarvik en secouant la tête. Ce n'est pas ça.

— Ha ! s'écria Gonzalo d'un ton triomphant. Je le savais. Je le savais. J'ai un sixième sens pour ce genre de choses. Alors, c'est quoi ? Qu'est-ce que cette chanson signifie pour vous ?

— Du calme, Mario, dit Avalon. Monsieur Jarvik, si Mario a réussi à mettre le doigt sur un point sensible, sur quelque chose dont vous ne souhaitez pas parler, je vous en prie, racontez-le-nous quand même. Je vous assure que rien de ce que vous direz ne sortira de ces murs.

Jarvik parcourut du regard l'assemblée des Veufs Noirs d'un air stupéfait et dit :

— Comment en est-on venu à parler de ça ? C'est certainement un point sensible, mais je peux en parler sans problème. Seulement, je vous avertis, c'est absolument sans intérêt pour quiconque sauf moi.

— On ne sait jamais, dit Gonzalo avec un grand sourire.

Henry versa encore un peu de brandy à la ronde, Jarvik soupira et commença :

— Je suis quelqu'un de calme comme vous vous en êtes peut-être aperçus. Il paraît que ça se voit. Il y a quelque chose d'ironique dans le fait que je suis obligé d'habiter et de travailler à Manhattan, mais il faut bien gagner sa vie.

» Comme je suis célibataire, je n'ai pas à subvenir aux besoins d'une

femme et d'enfants – en tout cas, pas pour l'instant –, et je peux me payer une petite folie de temps en temps. Donc, deux ou trois fois par an, je prends une semaine de vacances et je vais dans un hôtel qui se trouve en amont de l'Hudson. C'est un grand manoir plein de coins et de recoins, et il y règne une atmosphère victorienne. La clientèle est principalement composée de gens d'âge mûr ou franchement âgés et tout, dans cet endroit, est sérieux et respectable. Même les jeunes qui y descendent parfois sont impressionnés, ou peut-être oppressés par cette atmosphère, et ils se conduisent avec retenue.

» Ce qui veut dire que c'est assez calme, et la nuit, en particulier, très calme. Apaisant. J'aime cet endroit et, naturellement, j'essaie d'échapper aux rares bruits qu'on peut y entendre. Après tout, les gens parlent, et comme il y en a parfois des centaines, la conversation peut faire un certain bruit. Il y a également des véhicules, camions, tondeuses à gazon, et ainsi de suite.

» L'hôtel se trouve cependant au milieu d'un parc qui compte plusieurs centaines d'hectares de collines boisées sur lesquelles serpentent des routes et des sentiers dont certains sont très rudes. J'aime tout particulièrement gravir ces sentiers à la recherche d'un coin d'où on n'aperçoit que des arbres et d'immenses rochers charriés par les glaciers, m'installer sur l'un des belvédères qui émaillent les chemins, contempler la beauté sauvage du décor et écouter le silence. Il y a, bien entendu, le chant des oiseaux qui s'appellent, le bruissement des feuilles… mais ça ne me gêne pas. De tels sons naturels ponctuent et renforcent simplement le silence.

» Mais où que j'aille, où que je m'installe, tôt ou tard, et plutôt tôt que tard, j'entends des voix humaines. Des groupes gravissent des sentiers proches, ou suivent celui que j'ai moi-même emprunté. Je trouve toujours ça irritant et je me sens envahi. C'est idiot, je sais bien. Après tout, je ne suis qu'une personne parmi cent autres, mais j'ai l'impression qu'on ne devrait pas venir me déranger. Alors, je me lève, je continue à avancer, à chercher un endroit tranquille, réellement tranquille… sans jamais le trouver.

» Un jour, comme je me trouvais sur mon belvédère favori, un homme est passé, m'a regardé, a hésité un instant, puis m'a dit à mi-voix :

« — Puis-je me joindre à vous ?

» Je lui ai fait un signe d'assentiment. Je ne pouvais pas refuser, même si son arrivée m'avait immédiatement irrité. Et je ne pouvais pas non plus me lever tout de suite sans risquer de paraître impoli.

» Au bout de cinq minutes passées dans le plus parfait silence, l'inévitable bruit d'une conversation s'est fait entendre en haut de la route, et il y a eu des éclats de rire féminins. Mon nouveau compagnon a fait la grimace et m'a dit :

« — C'est bien ennuyeux, vous ne trouvez pas ?

» Je me suis tout de suite senti mieux disposé à son égard. J'ai secoué la tête.

« — On ne peut pas y échapper.

» Il m'a dit :

« — Il y a un endroit où c'est possible.

» Et puis il s'est brusquement interrompu, comme s'il en avait dit plus qu'il n'en avait l'intention. Mais j'ai attendu, l'air interrogateur, sans rien dire, et il a poursuivi :

« — Il y a un endroit que j'ai découvert il y a trois ou quatre ans… Ça vous dirait d'aller le voir ?

« — Calme ?

« — Oh, oui.

« — Ça me ferait très plaisir.

« — Suivez-moi.

» Il s'est levé et il a regardé autour de lui, semblant chercher à se repérer. C'était une belle journée ensoleillée, avec un ciel bleu très pur, sans un seul nuage, il ne faisait pas du tout trop chaud, donc, quand il s'est mis en route, je l'ai suivi avec joie.

» Je n'avais pas envie de rompre le silence, mais finalement, je me suis senti obligé de lui dire :

« — Je ne vous avais pas encore vu par ici.

« — Je suis généralement sur les chemins.

« — Moi aussi, lui ai-je dit, ressentant de plus en plus de sympathie pour lui, et lui tendant la main, j'ai ajouté : Je m'appelle Ted Jarvik.

» Il m'a vigoureusement serré la main.

« — Appelez-moi donc Dark Horse[11], a-t-il dit.

» Et là-dessus, il s'est brusquement enfoncé dans les bois et il a commencé à se frayer un chemin à travers les buissons. J'étais bien content d'avoir un pantalon. S'il avait fait plus chaud, j'aurais sans doute porté un short et j'aurais été égratigné par la végétation et piqué par les insectes. J'ai donc consciencieusement suivi mon guide.

» Je ne voyais pas du tout dans quelle direction il avançait. Il n'y avait pas de sentier et nous escaladions des rochers, on aurait dit que nous

faisions de l'alpinisme. Malgré la fraîcheur de cette journée, au bout de peu de temps j'ai eu chaud, j'ai haleté et transpiré. Finalement, nous nous sommes arrêtés un moment sous les sapins et mon compagnon m'a dit :

« — Je m'arrête généralement ici pour reprendre mon souffle. Depuis quelque temps, il me faut plus longtemps pour récupérer.

» Un peu essoufflé, j'étais content de faire une pause et je lui ai demandé :

« — Comment savez-vous où vous allez ?

« — À certains repères. Un arbre particulier. Un rocher recouvert d'une mousse qui forme un certain dessin. Je remarque machinalement ce genre de choses et je ne les oublie pas. C'est seulement un coup à prendre, mais je ne me perds jamais.

» Je lui ai dit avec envie :

« — Vous avez de la chance. Moi, je n'ai absolument pas le sens de l'orientation. Je me perds lamentablement dans des couloirs d'hôtel. Les femmes de chambre sont obligées de me prendre par la main pour me reconduire à ma chambre.

» Mon compagnon se mit à rire et dit :

« — Je suis sûr que vous avez bien d'autres talents. Ma faculté de ne jamais me perdre est le seul que je possède.

« — Vous m'avez dit que votre nom était Dark Horse. Vous n'êtes pas indien, n'est-ce pas ? Indien d'Amérique ?

» Je le dévisageais. Il avait l'air aussi peu indien que moi.

« — Non, pas du tout. Ce n'est pas mon vrai nom. Je vous ai simplement dit de m'appeler comme ça. Voyez-vous, je pense que si nous voulons vraiment nous sentir en vacances, il faut abandonner tout ce qui fait notre vie ordinaire. Je dois déjà donner mon vrai nom à l'hôtel pour pouvoir réserver et je dois utiliser ma carte de crédit, mais pendant que je suis ici, je n'ai pas envie qu'on m'appelle par mon nom. Et je n'ai pas envie non plus de parler de mon métier. Je ne veux tout simplement pas prendre en compte une quelconque partie de mon moi ordinaire. Tout ce que je suis officiellement, je l'ai laissé à Manhattan. Je ne l'ai pas amené ici.

» Ça m'a frappé.

« — C'est une idée intéressante. Je devrais vous imiter. Non que je fasse beaucoup de mondanités quand je viens ici.

« — Vous vous êtes un peu reposé ? me dit-il. Alors allons-y. Ce n'est plus très loin.

» J'ai essayé de repérer les endroits où il bifurquait et de remarquer ce

qu'il y avait autour de nous, mais ça n'a servi à rien. Je ne suis pas observateur. Pour moi, un arbre est un arbre et un rocher est un rocher… Mais voilà que nous avons à moitié glissé dans une dépression et Dark Horse a murmuré :

« — Nous y voici.

» J'ai regardé autour de moi. Les rochers nous entouraient presque de toute part. Il y avait des arbres qui poussaient çà et là entre eux. Des fougères prospéraient. Il faisait frais, très frais, agréablement frais.

» Et par-dessus tout, c'était calme. Il n'y avait pas un bruit. De temps en temps, un bruissement de feuilles. Une faible stridulation d'insecte. À un moment donné, un bref cri d'oiseau. Mais le calme régnait, un silence bienfaisant dans un monde qui n'était qu'une grande, grosse et éternelle cacophonie de bruits.

» Il y avait une corniche rocheuse d'une hauteur commode. Mon compagnon l'a désignée sans mot dire. Nous nous y sommes assis et j'ai laissé le silence me pénétrer. Que disait le poème ? « Il descendit sur mon esprit fiévreux en lui apportant un calme infini. »

» Nous sommes restés là une demi-heure et pendant tout ce temps, je n'ai rien dit, mon compagnon n'a rien dit et il n'y a pas eu le moindre son de source humaine. Pas de rire au loin, pas de bribes d'une conversation distante, pas de vibration d'un moteur à combustion interne. Rien. Je n'avais jamais rien connu de tel.

» Finalement, mon compagnon s'est levé et, sans paroles, il m'a demandé s'il ne fallait pas rentrer. À contrecœur et sans un mot, je lui ai répondu que nous pourrions commencer à y aller.

» Nous nous sommes mis en route. Il m'a presque fallu parcourir cinq cents mètres avant d'oser ouvrir la bouche. Je lui ai demandé :

« — Comment avez-vous découvert ce coin tranquille ?

« — Par hasard. Depuis, j'y suis retourné au moins une demi-douzaine de fois. Je l'aime beaucoup. On n'y accède par aucun sentier et, pour autant que je sache, il ne figure pas sur les cartes que donne l'hôtel. C'est un petit coin que personne ne connaît, sauf moi, je crois… et vous, maintenant.

« — Merci de me l'avoir montré. Sincèrement ! lui ai-je dit avec une infinie gratitude. On ne croirait jamais qu'il y a par ici un endroit qu'aucun être humain n'a encore foulé.

« — Et pourquoi pas ? a dit Dark Horse. J'imagine que partout, dans le monde, il y a des petits coins que l'humanité n'a pas dérangés, parfois dans des endroits très agités et très fréquentés. Il y en a moins qu'avant,

j’en suis persuadé, et peut-être qu’un jour ils auront tous disparu… mais pas encore, pas encore.

» Il m’a ramené sans la moindre hésitation sur l’un des sentiers de randonnée. À nouveau, nous avons escaladé rochers et souches, nous nous sommes faufilés à travers les broussailles et pour ma part, il me semblait que nous venions encore une fois de gravir une colline… mais il a réussi à nous ramener. Je lui ai dit au revoir, je l’ai remercié encore une fois et nous nous sommes serré la main. Je suis retourné dans ma chambre, j’ai fait un brin de toilette et j’étais alors prêt pour descendre dîner.

» Je ne l’ai pas vu dans la salle de restaurant, et pourtant, j’ai bien regardé. En fait, je ne l’ai plus revu de tout mon séjour. Pour être franc, je ne l’ai d’ailleurs plus jamais revu.

» Le lendemain, j’ai essayé de retourner tout seul dans ce petit coin tranquille. J’ai emporté un livre et des sandwiches que j’avais réussi à obtenir des cuisines, et j’avais l’intention d’y passer la plus grande partie de la journée si le temps se maintenait. Mais bien entendu, je n’ai pas réussi. Je n’ai pas eu de chance. Je crois que je me suis trompé dès la première bifurcation.

» Je n’ai cependant pas renoncé pour autant. Une fois retourné à New York, je n’ai cessé de rêver à ce coin tranquille et dès que j’ai pu, je suis retourné à l’hôtel, j’ai étudié la carte, et j’ai délimité la zone où, à mon avis, il devait se trouver. J’ai réussi à atteindre le belvédère où j’avais fait la connaissance de Dark Horse et de là, je me suis mis à explorer systématiquement les alentours.

» Ça ne m’a avancé strictement à rien. Je n’ai jamais réussi à retrouver le coin. J’ai eu beau essayer de me remémorer chaque détour et chaque bifurcation, j’ai eu beau me persuader que je reconnaissais l’un de ces fichus arbres ou l’un de ces fichus rochers, j’ai eu beau patauger dans des bourbiers, trébucher sur des rochers, je n’ai pas réussi à le retrouver. J’ai récolté des piqûres d’insectes, des égratignures, des bleus, des meurtrissures et des entorses. Mais tomber sur ce coin tranquille, ça, je n’y ai pas eu droit.

» Je crois que c’est devenu une obsession pour moi. Il se trouve que je connaissais ce passage de « L’Accord perdu » et je suppose que j’ai commencé à l’entendre dans ma tête avec quelques modifications appropriées dans les paroles : « J’ai cherché, mais en vain, ce divin coin perdu, D’où venait l’esprit du silence qui avait pénétré mon âme. »

» Et je suppose que je le fredonne quand il commence à y avoir du

bruit et du désordre…

Une fois le récit de Jarvik achevé, il y eut un silence prolongé.

Finalement, Halsted dit :

— Je suppose que vous avez simplement besoin que ce type vous y emmène une autre fois pour pouvoir reporter de votre mieux chaque bifurcation et chaque tournant sur votre carte.

Gonzalo dit d’une voix hésitante :

— Ce type existe bien, n’est-ce pas ? Ce n’est pas en rêve que vous l’avez rencontré ?

Jarvik fronça les sourcils.

— Croyez-moi, je n’ai pas rêvé. Et ce n’était pas un elfe qui m’a emmené au pays enchanté. Tout s’est passé exactement comme je vous l’ai raconté. Le problème, c’est qu’il avait le sens de l’orientation, et que moi, je ne l’ai pas du tout.

— Alors, il faut que vous le retrouviez, décréta Rubin, puisque ça vous affecte à ce point de n’arriver à rien.

— Parfait, dit Jarvik. Je suis bien d’accord. Il faut que je le retrouve. Alors, dites-moi comment faire. J’ignorais son numéro de chambre. J’ignorais son nom. Il ne m’est pas venu à l’esprit d’essayer de savoir qui il était en m’adressant à la réception ce soir-là ou le lendemain.

Il secoua la tête et sembla se demander s’il devait poursuivre ou non. Puis il haussa les épaules et dit :

— Autant vous dire que j’en suis arrivé à être complètement obsédé. La dernière fois que j’étais à l’hôtel, j’ai passé la moitié de la journée avec les divers employés de la réception à essayer d’obtenir la liste des gens qui s’étaient trouvés à l’hôtel le jour où Dark Horse m’avait montré le coin tranquille.

» Il m’a fallu beaucoup négocier et après avoir épluché le registre, les employés ont eu la gentillesse de me remettre une liste de deux cent quarante-neuf noms classés par ordre alphabétique. Ils l’ont fait parce que j’étais un habitué de l’hôtel et que je leur ai donné cinquante dollars à se partager.

» Ils n’ont pas porté les adresses et m’ont dit que c’était contraire au règlement. Si on les prenait à le faire, on les mettrait à la porte, on les inscrirait sur une liste noire et Dieu sait quoi encore. J’ai dû me contenter de la liste. Le lendemain, j’ai fait une ultime tentative pour retrouver le coin… j’ai échoué, bien entendu, et j’ai passé le reste de mon séjour à étudier la liste de noms.

» Et vous savez, je l’ai mémorisée. Pas volontairement, bien sûr. J’ai

tout simplement fini par la retenir. Je peux encore vous la réciter dans l'ordre. Il se trouve que j'ai ce genre de mémoire. (Il eut l'air un peu morose.) Si mon sens de l'orientation était aussi bon que ma mémoire quand il s'agit de retenir une liste de détails insignifiants, ou du moins si mon sens de l'observation pouvait m'amener à remarquer de petits détails que je pourrais ensuite me rappeler, je suppose qu'aujourd'hui je ne serais pas dans le pétrin.

Drake dit en fronçant les sourcils à travers la fumée de sa cigarette :

— Comment la liste de noms pouvait-elle vous aider ?

— La première chose qui m'est venue à l'esprit, c'est qu'il n'avait sûrement pas choisi son pseudonyme au hasard, répondit Jarvik. Pourquoi quelqu'un s'appellerait-il Dark Horse ? Peut-être parce que les initiales étaient les mêmes que celles de son véritable nom. J'ai donc examiné la liste et il n'y avait qu'une personne dont les initiales étaient D.H., une certaine Dora Harboard. Bon, mon ami pouvait être beaucoup de choses, mais absolument pas une femme, donc j'ai éliminé cette possibilité.

» Puis je me suis dit que les initiales étaient peut-être inversées. Je me suis donc mis à chercher un H. D. et je n'en ai pas trouvé. Ensuite, j'ai cherché les hommes seuls. Beaucoup de gens figuraient dans la liste sous, disons, Ira et Hortense Abel, pour prendre le premier nom. Il me semblait que je devais les éliminer, surtout s'il y avait des enfants avec eux. Je suis donc resté avec dix-sept hommes seuls, et au début, j'ai cru que c'était un progrès considérable.

» Mais je me suis alors rendu compte que Dark Horse ne m'avait rien dit qui puisse me permettre de supposer qu'il était seul. Il pouvait très bien avoir une femme et des enfants, qui étaient restés dans leur chambre ou étaient allés voir le jeu de mah-jong qui se jouait au salon cet après-midi-là.

Trumbull dit :

— Vous pouviez essayer systématiquement tous les noms masculins de la liste pour voir si l'un d'eux n'était pas Dark Horse. Qui sait, vous auriez pu avoir de la chance dès le premier nom. Et il vous avait dit qu'il habitait Manhattan. Vous pouviez commencer par vérifier dans l'annuaire.

— L'un des noms de la liste est S. Smith, dit Jarvik. Je n'ose pas penser au nombre de Smith dont le prénom commence par un S répertoriés dans l'annuaire. D'ailleurs, si je me souviens bien, il a dit que ce qu'il était officiellement était resté à Manhattan. Il me semble que ça

voulait dire qu'il travaillait à Manhattan, mais pas nécessairement qu'il y habitait. Il pouvait habiter dans n'importe laquelle des cinq circonscriptions de New York, ou dans le New Jersey, ou dans le Connecticut, ou encore à Westchester.

» Écoutez, j'ai bien pensé procéder systématiquement. Juste pour vous le prouver, je vous dirai qu'en désespoir de cause j'ai songé à demander à un pilote d'un petit terrain d'aviation des environs de me faire survoler la région de l'hôtel de manière à apercevoir le coin tranquille d'en haut, mais je sais que je n'y serais jamais arrivé. Pas d'en haut, en survolant rapidement le coin. Et même si j'y étais parvenu, il aurait fallu me ramener au terrain d'aviation et quand j'aurais essayé d'y retourner à pied, j'aurais encore échoué.

» Et puis je me suis dit que je pourrais peut-être louer un hélicoptère et si je reconnaissais l'endroit, je me laisserais descendre au bout d'une corde pendant que l'hélicoptère tournerait au-dessus de moi. Mais c'est ridicule. Je n'aurais jamais eu le cran de me suspendre à un hélicoptère même si j'avais repéré le coin. D'ailleurs, ensuite, je pouvais très bien ne pas être capable d'y retourner à pied. Et je ne pouvais tout de même pas me permettre d'y aller à chaque fois en hélicoptère !

— Dark Horse ! dit Gonzalo. Est-ce que ce n'est pas un terme de courses ?

— Oui, à l'origine, dit Avalon. L'expression désigne un cheval dont on ne connaît pas bien les possibilités et qui peut très bien gagner, en outsider, surtout s'il participe à une course dans laquelle tous les autres chevaux sont connus.

— Eh bien, ce type a peut-être quelque chose à voir avec les courses, dit Gonzalo.

Jarvik dit avec amertume :

— Oui, et alors ? Ça m'avance à quoi pour le retrouver ?

— D'ailleurs, dit Trumbull, il me semble que l'expression « *dark horse* » s'est étendue à quiconque participe à une compétition sans qu'on sache ce qu'il vaut. Ça s'emploie en boxe, en tennis, et même dans le contexte politique.

— Et ça m'avance à quoi ? répéta Jarvik.

Avalon eut un profond soupir et dit :

— Monsieur Jarvik, pourquoi ne considérez-vous pas « L'Accord perdu » sous un autre angle ? Roger Halsted a fait remarquer que des orgues compliquées pouvaient avoir de très nombreuses possibilités d'accords et qu'un accord particulier pouvait facilement se perdre dans la

quantité. Mais c'est sans doute là un moyen un peu trop simpliste de regarder les choses.

» Toute sensation se compose de la sensation elle-même, objective, et de la personne qui l'éprouve, avec subjectivité. Le même accord est toujours le même accord si on le mesure par un instrument qui va analyser sa fréquence. Mais l'accord qu'on entend peut fort bien varier selon l'humeur et la disponibilité de celui qui l'écoute.

» Celui qui joue de l'orgue dans le poème était « las et troublé ». Pour cette raison, l'accord en question a eu un effet particulier sur lui. « Il apaisa douleur et chagrin », sentiments qu'il éprouvait. Ensuite, quand il a cherché à retrouver l'accord, il était certainement dans un état d'esprit anxieux, attentif. Même s'il avait entendu exactement le même accord, il ne lui aurait pas fait le même effet et il ne l'aurait pas reconnu. Ce n'est pas étonnant qu'il l'ait vainement cherché. Il cherchait non seulement à reproduire l'accord mais à retrouver l'état d'esprit qui était le sien à ce moment-là.

— Ce qui veut dire ? demanda Jarvik.

— Ce qui veut dire, monsieur Jarvik, qu'il ne faudrait peut-être pas accorder tant d'importance à cet endroit, dit Avalon. Vous l'avez trouvé un jour où tout était parfait. Quelqu'un vous guidait et en un sens, vous étiez délivré de tout souci. Si vous le retrouviez, ça pourrait être par un jour moins agréable – trop chaud, trop froid, ou par temps couvert. Vous allez le rechercher avec anxiété, vous ne serez pas détendu. Résultat, le coin sera peut-être différent dans votre souvenir. Vous serez amèrement déçu. Ne serait-il pas préférable de rester avec un bon souvenir et d'abandonner toute recherche ?

Jarvik pencha la tête et, pendant quelques instants, il sembla perdu dans ses pensées. Puis il dit :

— Merci, monsieur Avalon. Je crois que vous avez raison. Si je n'arrive pas à retrouver cet endroit, j'essaierai certainement de suivre votre conseil et d'y puiser quelque consolation. Mais… j'aimerais, si c'est possible, le retrouver une fois, juste pour m'en assurer. Après tout, Dark Horse l'a retrouvé à plusieurs reprises, et à chaque fois, ça lui a fait plaisir.

— Dark Horse savait comment s'y rendre, dit Avalon. Son humeur était égale et il se peut qu'il ait toujours choisi un temps particulièrement favorable pour y aller.

— J'aimerais quand même le retrouver, si je connaissais un moyen, dit Jarvik, têtu.

— Mais apparemment, ce n'est pas le cas, dit Avalon. Il vous faut bien l'admettre.

— Je ne sais pas, dit Mario. Personne n'a demandé à Henry.

— Dans ce cas précis, même Henry ne peut rien faire, dit Avalon avec obstination. On ne peut pas partir de rien.

— Qu'est-ce que nous avons à perdre ? demanda Mario. Henry, qu'est-ce que vous pouvez nous dire ?

Jarvik, qui avait écouté avec stupéfaction, se tourna alors vers Rubin et levant le pouce par-dessus son épaule, il forma silencieusement les mots suivants :

— Le serveur ?

Rubin porta un doigt à ses lèvres et fit un léger signe de tête.

Henry avait écouté la conversation avec concentration et déclara :

— Je dois dire que je suis entièrement d'accord avec M. Avalon en ce qui concerne la nature subjective des charmes qu'on prête à tel ou tel endroit et je n'aimerais pas que le souvenir idyllique de M. Jarvik s'en trouve gâché. Néanmoins…

— Ha ! fit Gonzalo. Allez-y, Henry.

Henry sourit à la manière d'un oncle affectueux et dit :

— Néanmoins, la seule chose à prendre en considération, c'est l'expression « *dark horse* », et tout le monde, apparemment, y a pensé. Puis-je vous demander, monsieur Jarvik, s'il n'y a pas par hasard un Polk sur la liste… ce qui n'est pas un nom très courant. Un James Polk, peut-être.

Jarvik écarquilla les yeux.

— Vous plaisantez ?

— Pas du tout. Puis-je en déduire qu'il y a bien ce nom-là ?

— Il y a effectivement un J. Polk. Ça pourrait être James.

— Dans ce cas, c'est peut-être votre homme.

— Mais pourquoi ?

— M. Trumbull a fait remarquer, je crois, que « *dark horse* » s'emploie en politique. De nos jours, c'est là, je pense, l'utilisation la plus fréquente de cette expression. Un « *dark horse* » est un homme politique à qui on ne pense jamais pour représenter un parti important mais qui n'en réussit pas moins à se faire nommer parce que les autres possibilités semblent mener à une impasse. Aujourd'hui, il est rare qu'on désigne un « *dark horse* » car le candidat de tel ou tel parti est choisi à la suite d'élections primaires. Cependant, aussi tard qu'en 1940, Wenell Willkie a été un « *dark horse* » nommé par le parti républicain.

» Mais dans l'histoire des États-Unis, l'expression est surtout employée pour désigner le tout premier « *dark horse* ». En 1844, les démocrates étaient prêts à désigner un ancien président, Martin Van Buren, comme candidat de leur parti, mais il lui fallait obtenir la majorité des deux tiers, et une opposition du Sud intransigeante ne leur a pas permis de le faire. Par pure lassitude, la convention démocrate s'est reportée sur James Knox Polk, sénateur du Tennessee, à qui personne n'avait pensé. Il était le premier « *dark horse* » et il a ensuite remporté les élections. Pendant son unique mandat, il a fait un assez bon président.

— Il a raison, dit Rubin. Vous savez vraiment tout, Henry.

— Non, monsieur Rubin, dit Henry. Mais j'avais un vague souvenir et pendant votre discussion, je suis allé vérifier dans nos ouvrages de référence. Il se peut que le J. Polk qui figure sur la liste de M. Jarvik soit un descendant en ligne directe ou collatérale, ce qui expliquerait pourquoi il a pris le surnom de Dark Horse.

— Stupéfiant ! marmonna Jarvik.

Henry dit :

— Il n'empêche, monsieur Jarvik, que vous aurez peut-être du mal à le retrouver. Même si vous y réussissez, ce ne sera peut-être pas la bonne personne, et même si c'est bien la bonne personne, vous pourriez quand même être déçu par votre coin tranquille. Mais… que la chance vous accompagne !

Remarque

Janet, ma chère femme, et moi avons pour hôtel de villégiature favori le Mohonk Mountain House, qui se trouve à cent cinquante kilomètres de chez nous, à New Paltz, dans l'État de New York. Il y a un grand parc dans lequel nous pouvons errer. Janet le fait parce qu'elle aime être en pleine nature, et moi parce que j'aime être avec Janet.

Une fois, nous avons trouvé un endroit où nous avons eu l'impression d'être complètement isolés et où il nous a semblé pendant quelques minutes magiques que le genre humain n'avait pas encore été inventé.

Mais voilà toute la différence entre Janet et moi. Janet a aimé cet endroit et le temps passé là-bas pour ce qu'ils étaient, éprouvant un amour sans mélange, saint et pur. De mon côté, je me suis dit : « Je peux en faire un récit des Veufs Noirs. » C'est ce que j'ai fait et vous venez de le lire.

Cette nouvelle a été publiée pour la première fois dans le numéro de mars 1988 *d'Ellery Queen's Mystery Magazine.*

Le trèfle à quatre feuilles

Compte tenu des circonstances, on aurait pu prédire que quand les Veufs Noirs se rencontreraient au restaurant Milano, à l'occasion de leur banquet mensuel, la conversation porterait uniquement sur les auditions des personnes impliquées dans l'Irangate.

Chacun des Veufs Noirs avait quelque chose à dire, l'un parlant d'Oliver North et de son air de petit garçon blessé, commentant l'intérêt qu'il éveillait chez les femmes mûres ; l'autre évoquant la passoire qui tenait lieu de mémoire à John Poindexter. James Drake, qui était l'hôte du banquet, fit remarquer qu'à eux deux, North et Poindexter avaient porté un coup sévère à la présidence de Reagan, alors que tous les démocrates réunis n'avaient même pas réussi à l'égratigner. Dans ces conditions, pourquoi l'aile droite des républicains faisait-elle des héros de ce tandem à la Laurel et Hardy ? demanda-t-il.

Ce fut Emmanuel Rubin qui, sans causer de grande surprise, en vint à aborder la question des otages et des principes.

— L'essentiel est de savoir comment on réagit quand on se retrouve confronté à la mort, ou à un danger de mort, ou même à la prison, dit-il. Est-ce que l'intérêt national doit passer après le sauvetage des otages ? Si c'est le cas, comment pourrions-nous oser n'importe quelle attaque armée ? Dans le cas d'une offensive, même aussi simple et sûre que l'attaque de la redoutable armée de Grenade, ou le bombardement du redoutable fort de Tripoli, il y a toujours des victimes, ainsi que le risque de voir l'ennemi faire des prisonniers parmi nos soldats.

Considérant les cent soixante-cinq centimètres et demi de Rubin du haut de ses cent quatre-vingt-cinq centimètres, Avalon déclara :

— Vous évoquez là des opérations militaires. Les otages sont des civils qui entendent mener une vie paisible et sont capturés sans raison par des gangsters et des hommes de main. Est-ce que vous-même, vous ne seriez pas prêt à payer n'importe quel prix et à abandonner tous vos principes pour faire libérer un être cher ? Est-ce que vous ne verseriez pas une rançon à des kidnappeurs si ça les empêchait de tuer votre femme ?

— Oui, naturellement, dit Rubin tandis que ses yeux lançaient des

éclairs derrière les verres épais de ses lunettes. Moi, oui, en tant qu'individu. Mais est-ce que je serais prêt à porter atteinte à l'intérêt national, qui touche deux cent trente millions d'Américains, simplement parce que moi, je souffrirais ? Même un président des États-Unis n'a pas le droit de faire ça, voilà où était l'erreur de Reagan. Et n'allez pas penser que prendre des otages compromet la paix. Ce n'est pas le cas. Nous avons déclaré la guerre au terrorisme et les otages sont des prisonniers de guerre. Nous ne songerions pas à donner à l'ennemi des armes qui lui permettraient de racheter ses prisonniers de guerre. Dans n'importe quelle autre guerre passée, on aurait qualifié ça de trahison.

— Le terrorisme ne ressemble à aucune autre guerre, grommela Thomas Trumbull. Et vous ne pouvez pas faire de comparaisons point par point.

— En fait, dit Roger Halsted, toute cette discussion sur l'intérêt national est hors de propos. Le terrorisme est certainement un problème qui touche le monde entier et qui ne reculera que devant une action mondiale.

— Et comment donc ! dit Mario Gonzalo. Une action mondiale ! Comment pouvez-vous parvenir à une action mondiale quand chaque pays est d'accord pour traiter avec les terroristes, dans l'espoir qu'il sera épargné, et se fiche éperdument de ses voisins ?

— C'est ce qu'il faudrait faire cesser, dit sérieusement Halsted. Essayer d'acheter les terroristes ne fait que leur montrer comment ils peuvent tirer profit de leurs actes. Si les otages se vendent un bon prix, ils en prendront davantage à chaque fois que leurs fonds baisseront.

— Bien entendu, et la façon dont il faudrait réagir à une prise d'otages, ce serait de le leur faire payer cher et de faire des victimes dans leurs rangs, dit Gonzalo.

— A condition de savoir qui est l'ennemi, protesta Avalon. On ne peut pas se permettre de tuer des gens au hasard.

— Pourquoi pas ? C'est ce qu'on fait dans toutes les guerres. Quand nous avons bombardé des villes allemandes et japonaises pendant la Seconde Guerre mondiale, est-ce que nous ne savions pas pertinemment que des milliers et des milliers de gens parfaitement innocents, y compris des enfants, seraient tués ? Est-ce que nous pensions que nos bombes étaient sélectives et n'allaient tuer que les méchants ?

— Toute l'Allemagne et tout le Japon combattaient contre nous, ne serait-ce que par un soutien passif des gouvernements allemand et japonais, dit Avalon.

— Et vous croyez que le terrorisme peut survivre sans l'assentiment, ou du moins l'approbation passive, de la société dans laquelle il existe ? demanda Rubin.

À ce moment-là, James Drake, qui avait écouté l'échange de vues avec un embarras manifeste, dit :

— Messieurs, mon invité est en train de monter l'escalier. Pourrions-nous maintenant suspendre ce débat et ne pas y revenir ce soir ? Je vous en prie ! (Puis il s'empressa d'ajouter :) Henry, mon invité ne boit pas. Pourriez-vous lui apporter une grande bouteille de coca diététique ? Sans trop de glace.

Henry, le serveur qui officiait toujours lors des banquets des Veufs Noirs, acquiesça d'un léger signe de tête au moment précis où l'invité pénétrait dans la salle de restaurant.

C'était un homme de haute taille, très bronzé, avec un large nez aquilin et des yeux bleus qui contrastaient de façon frappante avec son teint foncé. Il avait des cheveux encore abondants, grisonnants, et il paraissait âgé d'une cinquantaine d'années.

— Je suis désolé d'être en retard, Jim, dit-il en serrant la main à Drake. Mon train n'a pas jugé bon de se conformer à l'horaire.

— Vous n'êtes pas très en retard, Sandy, dit Drake. Permettez-moi de vous présenter les Veufs Noirs. Messieurs, voici Alexander Mountjoy.

Un par un, les Veufs Noirs s'avancèrent pour lui serrer la main. Henry vint vers lui en dernier, lui apportant sa boisson. Mountjoy la renifla, puis fit un grand sourire.

— Je vois que vous avez prévenu le serveur.

Drake fit un signe de tête affirmatif.

— Et je dois ajouter que notre serveur s'appelle Henry et qu'il est un membre particulièrement estimé de notre club.

Le dîner fut copieux. Le melon fut suivi d'une soupe de légumes épaisse, d'un rôti accompagné de pommes sautées et de brocolis, et comme dessert, il y eut de la tarte aux pommes servie avec du fromage.

Ayant abandonné les sujets d'actualité, Rubin décida d'évoquer la contribution de Charles Dickens à l'évolution du roman policier moderne, dissertant d'un ton austère sur *Bleak House,* qu'il était le seul de tous les convives à avoir lu. Visiblement soulagé du tour que prenait la conversation, Drake fit remarquer que le détective de Dickens était venu une génération après celui d'Edgar Allan Poe et que si les descriptions de Rubin étaient justes, Dickens n'avait pas du tout profité du travail de Pœ.

Cela ne provoqua qu'un grognement de mépris de la part de Rubin qui

passa à Wilkie Collins et à Emile Gaboriau. Au moment crucial, Drake mentionna Arthur Conan Doyle. C'est alors que Mountjoy prit joyeusement part à la discussion et la conversation se fit générale.

Une fois le café servi, Drake fit rituellement tinter son verre à eau et dit :

— Manny a déjà suffisamment parlé pour toute la soirée, alors si ça ne vous gêne pas, Mario, c'est vous qui serez chargé de cuisiner l'invité. Je sais que je peux me fier à vous pour faire tenir Manny tranquille.

Gonzalo rajusta sa veste aux discrètes rayures vertes, s'assura que sa cravate était en place, s'appuya au dossier de sa chaise et dit :

— Comment justifiez-vous votre existence, monsieur Mountjoy ?

Mountjoy avait l'air agréablement repu. Il observa Henry tandis qu'il servait le brandy et il répondit :

— Je suis un fanatique de Sherlock Holmes et j'appartiens aux Irréguliers de Baker Street, ce qui devrait amplement satisfaire cette assemblée, vous ne croyez pas ?

— Je n'en sais rien, dit Gonzalo. En fait, Manny est le seul à s'intéresser réellement aux romans policiers, parce qu'il en écrit, ou plutôt parce qu'il fait quelque chose qu'il qualifie d'écrire et qui réussit plus ou moins à le faire vivre.

Il leva la main, paume dirigée impérieusement vers Rubin qui remuait sur sa chaise et manifestait tous les signes d'une furieuse envie de prendre la parole.

— Essayez autre chose, reprit Gonzalo à l'adresse de Mountjoy.

— Dans ce cas, je pourrais dire que je suis président d'université, mais je ne sais pas si un pourcentage notable de la population mondiale considérerait cela comme une justification de mon existence, dit Mountjoy.

— Nous sommes tous passés par l'université, d'une manière ou d'une autre, dit Avalon. Nous pourrions donc considérer qu'il s'agit là d'une déclaration éminemment propice à la discussion.

Mountjoy sourit.

— Si c'est l'université qui vous a appris à employer un tel langage, c'est un mauvais point contre moi.

Gonzalo dit avec une déception manifeste :

— Président d'université ? C'est tout ?

Mountjoy haussa les sourcils.

— Ce poste ne justifie peut-être pas mon existence, mais je n'irais certainement pas dire qu'il s'agit là d'une profession insignifiante. Avoir

affaire aux étudiants, aux professeurs, au conseil d'administration, à ceux qui sont susceptibles d'apporter un financement et au grand public, ce n'est déjà pas si mal. Qu'est-ce que vous voulez dire par « c'est tout » ?

— C'est-à-dire que vous ne travaillez pas du tout pour le gouvernement ? dit Gonzalo.

— Non, grâce à Dieu.

— Vous n'avez pas été impliqué dans une enquête quelconque du gouvernement ?

— Non, bien sûr que non.

— Alors pourquoi est-ce que Drake nous a demandé de ne pas parler de l'affaire des otages devant vous ? dit Gonzalo.

— Bon sang ! explosa Drake. Puisque je vous ai demandé de ne pas le faire, pourquoi abordez-vous le sujet ?

Avec son teint mat, Mountjoy ne pouvait pas pâlir, mais il prit un air tendu et s'exclama d'un ton furieux :

— Jim !

Drake secoua la tête.

— Je suis désolé, Sandy. La conversation a dévié sur les otages avant votre arrivée. C'était fatal, compte tenu des problèmes que connaît notre pays. Mais je leur ai effectivement demandé d'abandonner ce sujet.

— Et je voudrais bien savoir pourquoi, dit Gonzalo, têtu.

— Je ne peux pas le dire, dit Drake. Mais je décrète que ce sujet ne doit pas être abordé. En ma qualité d'hôte…

— Même en votre qualité d'hôte, vous ne pouvez pas faire ça, dit Gonzalo. Tout l'avantage des dîners de notre club, c'est qu'il n'y a aucune interdiction quand on cuisine l'invité. Même l'hôte ne peut pas limiter les sujets abordés. Ça serait… ça serait anticonstitutionnel.

Faisant tourner son verre de brandy dans sa main, Avalon dit d'un air pensif :

— Là, Mario a raison… Monsieur Mountjoy, je vous assure que rien de ce qui se dit entre ces murs n'est jamais répété au-dehors. Nous avons une solide habitude du secret et il en va de même pour notre excellent serveur, Henry. Est-ce que vous vous sentez plus tranquille ?

— Non, dit Mountjoy. Je n'ai pas de secrets, mais le gouvernement en a. Je suis parfaitement prêt à croire à l'honneur et à l'honnêteté de chacune des personnes ici présentes, mais le gouvernement ne se satisfait pas aussi facilement que moi.

— Vous avez dit que vous ne travailliez pas pour le gouvernement, dit Gonzalo.

— Et c'est la vérité, mais j'ai quand même réussi à aller me fourrer dans ses pattes, et ce n'était nullement une envie délibérée de ma part.

Thomas Trumbull dit avec douceur :

— Moi, je suis employé par le gouvernement et, dans ma vie, on m'a déjà confié pas mal de secrets. Je me porte également garant de ces messieurs. Il aurait été bien préférable d'éviter ce sujet, mais au cours du jeu de questions et de réponses, il aurait surgi tôt ou tard. Il aurait sans doute mieux valu que Jim vous invite une autre fois. Mais vous êtes là, et la question de Mario nous met au pied du mur. Si vous avez le sentiment que vous ne pouvez pas parler de ce sujet, le règlement de notre club nous oblige à mettre un terme à ce dîner, ce que nous regretterons tous. Y a-t-il au moins quelque chose que vous puissiez nous dire ? Si nous estimons que vous avez répondu de façon satisfaisante, nous pourrons abandonner le sujet et passer à autre chose.

— La question était la suivante, dit Gonzalo. Pourquoi ne pouvons-nous pas discuter de l'affaire des otages en votre présence ? C'est juste pour vous rafraîchir la mémoire.

Mountjoy réfléchit un instant, la tête baissée, le menton sur la poitrine. Quand il releva la tête, ses yeux avaient une expression amicale et il semblait être redevenu lui-même.

— Voilà ce que je peux vous dire, si vous avez l'amabilité de ne pas me demander de noms, de précisions géographiques ou de détails concernant cette affaire. Je vous ai dit que j'étais président d'université. Eh bien, des enseignants de mon université ont été kidnappés il y a quelques mois par des terroristes.

— Mais ce n'est pas un secret, intervint Rubin. C'était dans tous les journaux. Manifestement, vous êtes président de l'u…

— Je vous en prie ! dit Mountjoy. Que vous soyez persuadés de connaître les détails de cette affaire m'importe peu. Rendez-vous compte, s'il vous plaît, que vous ne les possédez pas tous et que je ne puis confirmer ou infirmer quoi que ce soit. Écoutez simplement ce que je vais vous dire. Des enseignants ont été kidnappés. Ils sont retenus comme otages. L'un des otages détenus, et c'est à dessein que je ne vous précise pas s'il était l'un des enseignants de mon université, a été tué. Il y a tout lieu de supposer qu'il a été torturé au préalable.

» Dans ces conditions, parler des otages est personnellement gênant pour moi dans la mesure où je les connais, et gênant officiellement dans la mesure où j'ai été longuement interrogé par certains services gouvernementaux sur divers aspects de l'événement. Est-ce que cette

réponse vous satisfait, messieurs ? Pouvons-nous passer à autre chose ?

— Non, dit Gonzalo. Pourquoi avez-vous été longuement interrogé ? Qu'est-ce que vous aviez à voir avec ça ?

— Avec la prise d'otages ? Absolument rien.

— Avec ça ou autre chose. Vous avez dit que vous avez été interrogé sur divers aspects de l'événement. Sur quels aspects ? Pourquoi limiter ça à la prise d'otages ?

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— Qu'est-ce qui est si compliqué dans ma question ? Ce que je vous demande, c'est pour quelle raison vous avez été longuement interrogé. Si ce n'était pas au sujet de la prise d'otages, alors c'était à quel sujet ?

— Je ne peux pas répondre à cette question.

— Alors je ne peux pas m'estimer satisfait.

— Allons, Mario, dit Drake. Ne vous entêtez pas bêtement.

— Je ne m'entête pas. J'ai une idée. Il y a quelque chose qui se cache derrière cette prise d'otages. Mountjoy dit que l'interrogatoire qu'on lui a fait subir n'avait rien à voir avec ça mais concernait divers aspects de l'affaire. Ce qui veut dire que ça concernait des aspects indépendants de la prise d'otages. Je pense qu'il doit y avoir quelque chose de non résolu dans tout ça, sinon ça ne serait pas aussi top secret. Je vous parie qu'il y a quelque énigme là-dessous, quelque mystère. N'est-ce pas, monsieur Mountjoy ?

— Je n'ai rien à dire sur ce sujet, dit Mountjoy, buté.

— Il se trouve que notre club a résolu nombre d'énigmes par le passé, dit Gonzalo. Nous pourrions vous aider.

Mountjoy regarda Drake d'un air interrogateur. Drake écrasa sa cigarette et dit :

— C'est vrai, mais nous ne pouvons pas vous garantir que nous serons capables de résoudre cette énigme particulière.

Mountjoy marmonna :

— J'aimerais bien que vous en soyez capables.

— Ah ! fit Gonzalo. Donc, il y a bien une énigme… Hé, Tom, dites-lui que nous pouvons l'aider et dites-lui qu'il peut nous faire confiance, nous serons muets jusqu'à la tombe.

— Je lui ai déjà dit que nous étions tous dignes de confiance, dit Trumbull. S'il y a un problème, Mountjoy, et si vous vous faites du souci à ce sujet, Mario a raison. Nous pourrons peut-être vous aider.

— Bon, voyons ce que je peux vous dire, dit Mountjoy.

Il dévisagea tour à tour les Veufs Noirs qui gardèrent le silence. En

fait, ils s'immobilisèrent presque. Finalement, Mountjoy dit :

— L'otage qui a été tué n'était pas exactement innocent, du moins, aux yeux des terroristes. Généralement, les otages qui sont pris sont simplement des journalistes, des hommes d'affaires, ou des professeurs… des gens qui n'ont qu'une valeur d'échange pour les terroristes. Ils les prennent parce qu'ils les ont sous la main, le gouvernement et le peuple américains veulent les récupérer, donc ils représentent des atouts en vue de tractations.

» L'otage qui a été tué – je ne peux pas vous donner son nom ou vous dire quoi que ce soit à son sujet – travaillait pour le gouvernement. Pour les terroristes, il pouvait être considéré comme un espion, ou un agent secret, ou quelque chose de ce genre. Ils l'ont tué soit parce qu'ils estimaient que c'était là une juste punition pour le crime que représentait le fait d'être de l'autre bord, soit par accident pendant qu'ils le torturaient afin d'obtenir des renseignements.

» La question est cependant la suivante : comment savaient-ils qu'il valait la peine d'être torturé ? Ils ne torturent pas tous les otages par principe. En fait, ils les traitent aussi bien qu'ils le peuvent raisonnablement, car un otage mort n'a aucune valeur pour eux, et tout otage qui n'est pas en bonne santé ne fait qu'enflammer la colère de l'opinion publique américaine et peut encourager les États-Unis à recourir à des représailles plus violentes, ce qui, manifestement, ne séduit pas les terroristes.

» L'impression générale est que quelqu'un a dû le dénoncer. En deux mots, il y a un traître impliqué dans l'histoire. L'otage défunt avait révélé sa véritable mission à quelqu'un, pour une raison ou une autre, ou bien devant lui, il avait, par inadvertance, laissé échapper quelque chose, et ce quelqu'un l'a trahi. La question que les gens se posent, bien entendu, est : « Qui l'a trahi ? » Naturellement, le gouvernement veut le savoir, pas seulement pour venger sa mort en punissant le traître, mais aussi parce que si le traître reste en liberté, il aura la possibilité de continuer à trahir, vous comprenez.

» Si j'interviens dans tout cela, c'est parce que compte tenu des circonstances dans lesquelles les professeurs de l'université ont été enlevés – ces otages-là, et pas les autres –, il paraît clair que le traître est lui aussi professeur dans mon université. Il y a un raisonnement logique derrière tout ça, mais je ne peux pas vous le livrer. Je vous dirai simplement que la conclusion, c'est que nous avons un traître parmi les professeurs de l'université.

» On m'a longuement interrogé sur le sujet, ainsi que d'autres personnes, et il semble que la conclusion à laquelle les enquêteurs soient parvenus, c'est que le traître se trouve parmi quatre professeurs qu'ils soupçonnent. Mais lequel est-ce ?... C'est là le hic.

— La seule chose à faire, pour plus de sécurité, c'est de leur supprimer leur poste à tous les quatre, de les envoyer quelque part où ils ne peuvent plus nuire, et de les garder sous surveillance tout en continuant l'enquête, dit Rubin.

— C'est ce qui a été fait, dit Mountjoy. Mais est-ce que vous vous rendez compte qu'un tort immense a été causé à trois innocents qui sont des Américains loyaux et ne méritent pas un tel traitement ?

— Ce sont des victimes de guerre, dit Rubin.

— Je vous trouve bien sans cœur, ce soir, Manny, dit Halsted. Est-ce que vous avez des problèmes avec le livre que vous écrivez en ce moment ?

— Là n'est pas la question, dit Rubin. Je dis ce que je pense, c'est tout.

— Eh bien, ce que moi, je pense, dit Mountjoy, c'est qu'il est bien plus important d'absoudre trois innocents que d'attraper le coupable. Et il y aurait un moyen d'y arriver, si seulement nous étions assez intelligents. Nous supposons, par exemple, que l'otage défunt savait qui était le traître. Il savait, après tout, à qui il s'était confié, ou devant qui il avait laissé échapper quelque chose. Bien, il a été forcé d'écrire une lettre que les ravisseurs ont ensuite communiquée à la presse. Vous savez comment ça se passe.

Les Veufs Noirs firent des signes de tête affirmatifs et Halsted dit :

— L'otage a reconnu qu'il faisait partie de la CIA et qu'il espionnait les pauvres groupes harcelés auxquels appartiennent les ravisseurs. Il a ensuite avoué toutes sortes d'autres méfaits et il a dénoncé le gouvernement américain, l'accusant de ne pas avoir cédé aux simples petites exigences des preneurs d'otages, et donc, de ne pas avoir fait le nécessaire pour qu'il puisse être relâché.

— Exactement, dit Mountjoy. Exactement. Il avait sans doute déjà été soumis à la torture, de sorte qu'ils n'ont pas communiqué sa photo comme ils l'ont fait pour d'autres otages. Même comme ça, il aurait pu ne pas consentir à signer cette lettre – car c'était indubitablement sa signature – s'il n'avait espéré nous transmettre un renseignement à la barbe de ses ravisseurs. À la fin de sa lettre, il a ajouté qu'il espérait avoir assez de chance pour que le gouvernement réussisse à obtenir sa libération, et puis il a dessiné un trèfle à quatre feuilles. Avec beaucoup de

soin. C'est quelque temps après qu'il a été tué.

— Pensez-vous que le trèfle à quatre feuilles ait quelque chose à voir avec ça, monsieur Mountjoy ? demanda Avalon.

— C'est ce que pense le gouvernement. L'otage voulait sans doute communiquer un indice qui fasse comprendre qui était le traître, mais d'une manière suffisamment subtile pour que ça échappe aux ravisseurs. Malheureusement, c'est tellement subtil que ça nous échappe à nous aussi. Le gouvernement n'a pas réussi à trouver quelle était la signification du trèfle à quatre feuilles. Cependant, il se peut que le traître, lui, l'ait comprise… le traître a très bien pu voir la lettre, qui a été exhibée à la télévision, et comprendre que le trèfle à quatre feuilles le montrait du doigt. Il a réussi à envoyer un message aux ravisseurs qui ont alors continué à torturer leur victime et l'ont tuée.

— Eh bien, dit Avalon, un trèfle à quatre feuilles est connu pour être un porte-bonheur. N'est-il pas possible que le pauvre otage ait réellement voulu avoir la bonne fortune d'être libéré et qu'il ait dessiné un trèfle à quatre feuilles pour se concilier la chance ?

— C'est possible, dit Mountjoy. Tout est possible. Cependant, le gouvernement n'accorde pas foi à cette hypothèse. L'otage était un rationaliste convaincu, il méprisait parfaitement tout ce qui sentait le mysticisme ou la superstition. Les gens qui le connaissaient bien disent qu'il n'aurait jamais dessiné un trèfle à quatre feuilles dans l'espoir que ça lui porterait bonheur.

— Le désespoir peut conduire les gens à se raccrocher à n'importe quoi, marmonna Avalon.

— C'est un symbole irlandais, dit Trumbull. Est-ce que l'un des quatre suspects est irlandais, ou d'origine irlandaise ? Le traître pourrait être membre de l'IRA et prendre fait et cause pour d'autres mouvements de lutte clandestine.

Mountjoy secoua violemment la tête.

— Tout d'abord, le trèfle à quatre feuilles n'est pas un symbole irlandais. C'est le trèfle à trois feuilles qui en est un. Il a été ramassé par saint Patrick, d'après la légende, pour expliquer à un roi irlandais comment la Trinité pouvait exister… un Dieu unique en trois personnes. Le roi irlandais s'est converti et le trèfle est devenu l'emblème de l'Irlande. Et de toute façon, aucun des quatre suspects n'a la moindre origine irlandaise.

— Dans ce cas, que pouvez-vous nous dire sur les suspects ? demanda Trumbull. Nous ne pouvons pas deviner à qui le trèfle fait allusion si nous

ne savons rien à leur sujet.

— Je n'y peux rien, dit Mountjoy d'un air désespéré. Je ne peux pas vous citer de nom ni vous expliquer qui ils sont.

— Pouvez-vous nous dire quelle est leur spécialité ? demanda Avalon.

— Je n'en suis pas sûr… Je peux peut-être prendre ce risque. (Mountjoy compta sur ses doigts.) Il y a un historien, un entomologiste, un astronome et un mathématicien. Est-ce que ça vous aide ? Ça ne nous a pas aidés.

— Êtes-vous sûr que c'est bien un trèfle à quatre feuilles qu'il a dessiné ? demanda Halsted.

— Mais bien sûr. Qu'est-ce que ça pouvait être d'autre ?

Halsted haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Je ne l'ai pas vu. Mais il y avait bien quelque chose avec quatre machins, c'est ça ?

— Oui.

— Dans ces conditions, est-ce qu'il n'aurait pas essayé de dessiner une étoile ? Un point avec des rayons de lumière qui en émanent ? Ça pourrait désigner l'astronome.

Mountjoy secoua la tête.

— Pour autant que je sache, ça peut très bien être l'astronome, mais pas pour cette raison. Il n'a pas dessiné des rayons, mais bien quatre feuilles de trèfle nettement reconnaissables. Le dessin avait également une tige. Les étoiles n'ont pas de tige.

— Quelle était la spécialité du mathématicien ? demanda Drake.

— Je suis incapable de vous le dire, répondit Mountjoy. Je suis moi-même spécialisé en sciences politiques et ce que je sais en mathématiques suffit à peine à me permettre de tenir mon chéquier à jour.

— Est-ce qu'il pouvait avoir travaillé sur le calcul des probabilités ?

— Je suppose que je pourrais le vérifier, mais je suis incapable de vous le dire au pied levé.

— Parce que la caractéristique des trèfles à quatre feuilles, c'est qu'ils sont rares. Je ne sais pas quelles sont les chances qu'on a d'en trouver en cherchant dans un champ au hasard, mais elles doivent être très faibles. Quand j'étais gamin, je me rappelle m'être allongé dans un champ de trèfle et avoir passé des heures à les vérifier un par un. Je n'ai jamais trouvé un seul trèfle à quatre feuilles. Donc, en trouver un est extraordinaire et c'est le genre de chose qui pourrait intéresser un mathématicien spécialisé dans le calcul des probabilités.

Halsted, lui-même mathématicien, dit :

— Voilà qui me semble parfaitement invraisemblable. Et quelle était la spécialité de l'historien ?

— Ah, dit Mountjoy. Ça, je peux vous le dire. Il a écrit un livre assez connu intitulé… Non, visiblement, je ne peux pas vous le dire. Ça suffirait à révéler son identité. Disons qu'il est médiéviste, dit-il faiblement.

— Il est spécialisé dans l'histoire du Moyen Age ?

— Oui. L'Empire byzantin. Les Fatimides. Des choses de ce type.

— Rien qui ait un rapport avec les trèfles à quatre feuilles ?

— Pas à ma connaissance.

— Et l'entomologiste ? Manifestement, il étudie les insectes.

— Oui.

— Quelles sortes d'insectes ? Des abeilles ?

— Pourquoi des abeilles, Roger ? intervint Gonzalo.

— Pourquoi pas ? Les abeilles volent de fleur de trèfle en fleur de trèfle pour transporter du pollen et fabriquer du miel. Vous ne connaissez pas le quatrain d'Emily Dickinson :

La généalogie du miel
N'intéresse pas l'abeille.
Pour elle un trèfle est toujours
L'aristocratie.

» Eh bien, un trèfle à quatre feuilles pourrait donc facilement faire référence à une abeille, ce qui désignerait notre entomologiste.

— Dans ce cas, pourquoi un trèfle à quatre feuilles ? dit Avalon. Un trèfle à trois feuilles aurait été plus simple à dessiner.

— Peu importe, dit Mountjoy. L'entomologiste ne travaillait pas sur les abeilles. Il travaillait sur des insectes plus petits dont je ne peux même pas vous donner le nom. Il me l'a précisé un jour et je me suis dit que ça avait l'air de sortir tout droit de *La Comédie des erreurs,* de Shakespeare, mais je serais bien incapable de le répéter.

— Bon, nous ne sommes pas plus avancés, dit Rubin. Le trèfle à quatre feuilles ne désigne personne. Franchement, j'en arrive à considérer d'un œil favorable la première idée de Jeff : c'était un signe destiné à porter bonheur et rien de plus. Le pauvre type avait bien besoin de chance et il n'en a d'ailleurs pas eu.

— Le pauvre type ? dit Halsted. Une victime de guerre, sans plus, Manny.

Rubin eut l'air embêté.

— Je me plaçais sur un plan théorique. Quand on en vient aux individus, je ne suis pas plus insensible que vous tous, et vous le savez fort bien.

Drake dit :

— Bon, nous avons harcelé et torturé le pauvre Sandy pour qu'il nous en dise probablement plus qu'il n'aurait dû, nous lui avons imposé une grande tension nerveuse tant il redoute que le gouvernement ne découvre ce qu'il vient de faire, et nous n'avons absolument pas été capables de l'aider… Je regrette beaucoup, Sandy.

— Attendez, dit Gonzalo qui cessa brusquement de se balancer sur sa chaise. Nous n'en avons pas encore fini. Je m'aperçois qu'Henry est en train de fourrer son nez dans nos ouvrages de référence.

— Oh, vraiment ! dit Trumbull. Nous lui demanderons son avis dès qu'il reviendra.

— De qui parlez-vous ? demanda Mountjoy en fronçant les sourcils. Du serveur ?

— Nous parlons d'Henry. Du meilleur des Veufs Noirs.

Henry revint et reprit sa place habituelle près de la desserte.

— Alors, Henry, pouvez-vous nous aider ? dit Gonzalo.

— J'ai pensé à quelque chose au sujet des trèfles à quatre feuilles, monsieur Gonzalo.

— Racontez-nous ça.

— Les trèfles ont presque toujours trois feuilles. De temps en temps, un trèfle se développe à partir d'une graine qui est légèrement anormale et, en conséquence, il produit une quatrième feuille. Un changement aussi soudain entre parent et progéniture s'appelle une mutation, dit poliment Henry.

— Effectivement, dit Halsted.

— Les mutations interviennent de temps à autre dans toutes les espèces. On trouve des merles blancs, des veaux à deux têtes, ou des bébés avec six doigts. Je dirai que la liste est sans fin.

— Probablement, murmura Avalon.

— Le plus souvent, les mutations ne sont pas bénéfiques et elles sont considérées comme des difformités et des monstruosités. Le trèfle à quatre feuilles est un exemple de mutation, toutefois, dans l'esprit des gens, ce n'est pas une difformité mais une chose très précieuse qu'ils prisent et chérissent – presque tous – comme un symbole et un porte-bonheur. Ce qui en fait une mutation très inhabituelle, une mutation qu'on peut dessiner sans que ça choque quiconque, et qu'on fait passer

pour rien de plus qu'un simple moyen de s'attirer la chance. Par conséquent, il peut parfaitement symboliser l'idée de mutation sans que ce soit perçu par des gens qui n'ont pas un certain niveau d'instruction. Cependant, ceux qui connaissent le solide rationalisme de l'otage en question n'y verront pas, ou ne devraient pas y voir, un porte-bonheur, ils s'accrocheront au symbole de la mutation.

— A quoi tout cela nous avance-t-il, Henry ? demanda Trumbull.

— Pour changer légèrement de sujet, M. Mountjoy a évoqué tout à l'heure *La Comédie des erreurs* de Shakespeare. Dans cette pièce, il y a deux personnages qui s'appellent Antipholus. Ce sont des frères jumeaux, l'un venant de la ville de Syracuse, en Sicile, et l'autre d'Ephèse, en Asie Mineure. Est-ce que le nom d'Antipholus vous rappelle quelque chose, monsieur Mountjoy ?

— Oui, dit Mountjoy. Les insectes sur lesquels travaillait l'entomologiste. Mais je suis toujours incapable de vous donner leur nom exact.

— Est-ce que c'était drosophile ?

— Oui ! Bon Dieu, c'était bien ça.

— On l'appelle plus couramment mouche à fruits et c'est l'insecte qu'on utilise généralement pour étudier les mutations. Il me semble donc que le trêfle à quatre feuilles peut avoir été dessiné pour faire penser à des mutations, ce qui était destiné à faire comprendre que le traître était l'entomologiste. Du moins, c'est ce que je crois.

— Bonté divine ! s'exclama Mountjoy. Moi aussi, je veux bien le croire… Je vais me mettre en rapport avec… avec des gens de Washington dès demain matin et je leur suggérerai ça. Drosophile. Drosophile. Il faut que je me rappelle ce nom.

— Mouche à fruits suffira, monsieur, dit Henry. Et si votre suggestion est acceptée, je vous recommanderai de prétendre que cette idée vous est venue spontanément. Inutile d'avouer que vous avez parlé de cette affaire aux Veufs Noirs.

Remarque

Parfois, quand je me sens vraiment paresseux, je pense à une chose et j'essaie de voir si je ne peux pas bâtir une histoire dessus. C'est ainsi que je me trouvais dans l'herbe, à Mohonk (voir la remarque précédente) et j'ai remarqué qu'elle regorgeait de trêfles. Comme à mon habitude, j'ai regardé autour de moi pour voir s'il n'y avait pas de trêfles à quatre feuilles, et au bout de deux secondes et demie, j'ai décrété qu'il n'y en

avait pas. (Je n'ai jamais trouvé un seul trèfle à quatre feuilles de toute ma vie, mais j'ai eu pas mal de chance, même sans ça.)

Je me suis donc dit : écrivons une nouvelle sur un trèfle à quatre feuilles, et c'est ce que j'ai fait.

Mais cette fois, Eleanor Sullivan, la jolie rédactrice en chef *d'Ellery Queen's Mystery Magazine,* l'a refusée. Elle a pensé que l'argument de l'histoire était un peu trop ésotérique pour que le lecteur comprenne facilement la solution de l'énigme. Je n'étais pas d'accord (je ne suis jamais d'accord avec un refus), mais la décision d'un rédacteur en chef a force de loi et je vous livre donc cette nouvelle pour la première fois. C'est la deuxième du recueil à être inédite.

L’enveloppe

Quand Emmanuel Rubin se présenta au banquet des Veufs Noirs, il était d’une humeur massacrante. Son comportement n’était pas beaucoup plus insupportable que d’habitude, mais ses yeux, grossis derrière les verres épais de ses lunettes, étincelaient dangereusement.

— Ho ho ! dit Mario Gonzalo, qui faisait office d’hôte pour la soirée. On dirait qu’on s’est vu refuser un manuscrit, et on l’avait d’ailleurs bien mérité !

— On ne m’a rien refusé du tout, que je l’aie mérité ou non ! lâcha Rubin. C’est bien pire que ça.

Geoffrey Avalon regarda le minuscule Rubin du haut de ses cent quatre-vingt-cinq centimètres et il dit de sa voix majestueuse de baryton :

— Pire qu’un rejet de manuscrit ? Pour un écrivain qui vit de sa plume comme vous, Manny ? Allons, allons !

— Écoutez, dit Rubin d’un ton furieux. Je suis allé à la poste de mon quartier ce matin, j’ai demandé un carnet de timbres à vingt-cinq cents. D’abord, rien que ça, ça m’agace déjà. Je me rappelle l’époque où il en coûtait deux cents d’affranchir une lettre. Le prix des timbres ne cesse de grimper, mais on n’a pas l’impression que ça comble l’éternel déficit…

— Pour compenser l’augmentation des tarifs, il y a une baisse dans la qualité du service, dit Roger Halsted.

— Vous dites ça pour faire de l’esprit, Roger, mais il se trouve que c’est la pure vérité… dit Rubin. Merci, Henry.

Ayant compris que les nerfs de Rubin était à rude épreuve, Henry, l’insurpassable serveur qui officiait lors des banquets des Veufs Noirs, lui avait servi un second verre d’apéritif.

James Drake alluma son éternelle cigarette et dit :

— Moi aussi, je me rappelle le temps où les timbres coûtaient deux cents, où le journal coûtait deux cents, le paquet de cigarettes treize cents… et où je gagnais quinze dollars par semaine. Alors, qu’est-ce que vous voulez prouver ?

— Je n’ai pas terminé mon histoire, dit Rubin. J’ai donc demandé un carnet de timbres à vingt-cinq cents, et ce maudit imbécile qui était

derrière le guichet m'a regardé droit dans les yeux et m'a dit :

« — Y en a pas.

» J'étais estomaqué. Je me trouvais dans une poste, oui ou non ? Je lui ai dit :

« — Comment ça se fait ?

» Il s'est contenté de hausser les épaules et il a crié :

« — Suivant !

» Il n'a même pas manifesté le moindre regret ou la moindre gêne. Ils auraient pu mettre un écriteau pour prévenir les gens que les carnets de timbres manquaient pour l'instant. J'ai dû faire la queue pendant une demi-heure pour m'entendre dire que je ne pouvais pas en avoir.

Gonzalo lui dit :

— Et si vous vous calmiez pour retrouver votre état habituel de semi-normalité, Manny, de façon que je puisse vous présenter mon invité ? Francis MacShannon. C'est un de mes très bons amis.

Rubin lui serra la main d'un air hautain.

— Tous les très bons amis de Mario sont fort suspects à mes yeux, monsieur MacShannon.

— Ce n'est pas surprenant de la part de quelqu'un qui fait tout un fromage pour un carnet de timbres à vingt-cinq cents… dit Gonzalo. Tenez, je vais vous donner quelques timbres pour vous dépanner, Manny. Et gratuitement, encore.

— Non, merci, dit Rubin. J'ai fini par trouver mon carnet un peu plus tard. C'était une question de principe, voilà tout.

— Je vous demande d'excuser les principes douteux de Manny, Frank, dit Gonzalo. Il en invente toujours quand il n'arrive pas à faire ce qu'il veut.

Francis MacShannon se mit à rire. Il paraissait âgé d'une soixantaine d'années, il avait un corps grassouillet et petit surmonté d'un visage rond et jovial. Son teint coloré et son bouc grisonnant lui donnaient l'air d'un père Noël qui aurait rasé la moitié de sa barbe.

— Je suis de votre côté, monsieur Rubin, dit-il d'une voix haut perchée qui ne cadrait pas vraiment avec son allure de père Noël. Moi aussi, j'ai à me plaindre de la poste.

— Est-ce que tout le monde n'a pas à s'en plaindre ? grommela Thomas Trumbull qui était arrivé depuis peu de temps et s'était emparé du scotch à l'eau de Seltz qu'Henry lui avait tendu.

La conversation s'interrompit pendant que MacShannon était présenté au dernier arrivé, puis l'invité reprit :

— Mon seul sujet de plainte concerne les cachets d'oblitération. De nos jours, ce ne sont que de vilains barbouillages, mais quand j'étais jeune, les cachets étaient bien lisibles et bien propres. Ils étaient en eux-mêmes des leçons de géographie. En fait, j'avais réussi à constituer une immense collection de cachets.

Avalon haussa ses formidables sourcils.

— Comment avez-vous donc fait, monsieur MacShannon ?

— Pour commencer, mes parents me donnaient les enveloppes du courrier qu'ils recevaient. Les voisins de toute la rue ont fait la même chose dès qu'ils ont appris que je m'y intéressais sérieusement. Mais le plus excitant, c'était de trouver des enveloppes dont les gens s'étaient débarrassés dans la rue, dans des cours, dans des buissons. Vous seriez surpris si je vous disais combien d'enveloppes j'ai pu trouver de cette manière. Chaque nouveau cachet que je voyais était un trésor et je cherchais méticuleusement le lieu en question dans un atlas. Je faisais des listes par États et pays et je collais les enveloppes dans des carnets en les classant scrupuleusement. Je suis devenu un fanatique d'enveloppes à un point que vous ne pouvez pas imaginer. En fait, c'est mon intérêt pour les enveloppes qui m'a fait…

À ce moment précis, la voix d'Henry intervint avec une douce autorité :

— Messieurs, le dîner est servi.

Ils s'attablèrent autour d'un melon *prosciutto,* suivi par un velouté d'asperges et une salade verte. Ils parlèrent de la nouvelle sonde soviétique destinée à étudier Phobos, le satellite de Mars, et quand le chapon rôti fut servi, la conversation s'anima.

Les convives se demandèrent si une expédition conjointe américano-soviétique était souhaitable ou non. La poste et ses nombreux vices de fonctionnement furent oubliés et s'évanouirent dans le feu de cette nouvelle controverse. Le gâteau aux amandes et au chocolat fut englouti, le café avalé, et au moment du brandy, Gonzalo annonça qu'il était temps de cuisiner l'invité.

— Manny, vous le cuisinerez, dit-il. Et j'en appelle à mon privilège d'hôte pour vous demander de ne pas aborder le sujet de la poste.

Rubin fronça les sourcils et demanda :

— Monsieur MacShannon, comment justifiez-vous votre existence ?

MacShannon répondit aimablement :

— Je suis programmeur et concepteur de logiciels. De nos jours, je pense que c'est là une activité qui se justifie d'elle-même.

— C’est possible, dit Rubin. Nous y reviendrons peut-être plus tard. Manifestement, votre activité présente n’a rien à voir avec ce que vous faisiez quand vous étiez petit… je veux parler de votre collection de cachets postaux. Vous avez dit…

— Manny, intervint soudain Gonzalo, j’ai dit qu’il ne fallait pas parler de la poste.

— Nom d’une pipe ! explosa Rubin. Qui parle de poste ? Je parle de collection de cachets. J’en appelle aux autres membres.

— Bon, d’accord, allez-y, dit Gonzalo d’un air résigné.

Après avoir fusillé Gonzalo du regard pendant un bon moment sans aucune nécessité, Rubin reprit :

— Bien. Monsieur MacShannon, vous nous avez dit que c’était votre intérêt pour les enveloppes qui vous avait fait… Et là, avant d’avoir pu terminer votre phrase, vous avez été interrompu par l’annonce du dîner. J’aimerais bien que vous finissiez votre phrase. À quoi vous a entraîné votre intérêt pour les enveloppes ?

MacShannon plissa le front d’un air pensif.

— J’ai dit ça ? (Puis son expression se détendit et une satisfaction presque comique se peignit sur ses traits.) Ah oui, j’y suis. En 1953, mon intérêt pour les enveloppes m’a permis de faire arrêter un espion. Un vrai de vrai.

— En 1953 ? dit Avalon en fronçant brusquement les sourcils. Ne me dites pas que vous étiez l’un des jeunes gens qui travaillaient pour le sénateur Joseph McCarthy.

— Qui ? Moi ? dit MacShannon, visiblement étonné par cette remarque. Ça, jamais ! Je n’ai jamais aimé McCarthy. Bien sûr… (il réfléchit un instant)… il a fait prendre conscience à tout le pays qu’il y avait des espions et des traîtres, et je n’ai pas pu ne pas y penser, je suppose. On ne pouvait pas s’en empêcher même quand, comme moi, on réprouvait les méthodes de McCarthy.

— J’appelle ça de la paranoïa à l’échelle nationale, dit sérieusement Rubin.

— Peut-être, dit MacShannon, mais de toute façon, quel que soit le nom que l’on donne à ça, je suppose que c’est ce qui m’a fait échafauder tout un mélodrame. En des temps plus calmes, moins frénétiques, j’aurais vu cette enveloppe et je ne lui aurais pas accordé une seule pensée.

— Racontez-nous ça, dit Rubin.

— Certainement, si vous voulez. Au bout de trente-six ans, ça ne peut

plus être une affaire aussi délicate. D'ailleurs, je n'en connais pas les détails, mais seulement les grandes lignes. Je commençais tout juste à faire mes premières armes dans le monde, j'avais obtenu mon diplôme d'ingénieur, j'avais un petit boulot, et je vivais seul pour la première fois. J'avais quand même vingt-quatre ans, mais je n'étais pas encore très sûr de moi.

» Il y avait quelqu'un qui habitait sur le même palier, en face… Il s'appelait Benham. Je ne me souviens plus de son prénom. Il avait la trentaine, je crois, et je le voyais de temps à autre entrer chez lui ou en sortir. C'était un renfrogné, si vous voyez ce que je veux dire. Il n'était pas aimable, il ne m'adressait jamais la parole. Je lui ai dit une ou deux fois bonjour, comme ça, en passant, mais il me faisait un signe de tête aussi bref que possible et son expression me glaçait. Je me suis mis à le détester copieusement, bien entendu, et comme à cette époque, je lisais beaucoup de romans policiers, je me suis imaginé qu'il était un « méchant »… un criminel, un homme de main, ou, ce qui me paraissait encore mieux que tout le reste, un espion.

» Et puis un jour, alors que nous attendions tous les deux l'ascenseur pour monter au huitième étage, il a ouvert une enveloppe qu'il avait à la main et qu'à mon avis, il venait de trouver dans sa boîte aux lettres. J'avais regardé dans la mienne un peu plus tôt et elle était vide, comme c'était presque toujours le cas à l'époque, sauf quand ma mère m'écrivait. J'ai surveillé mon voisin du coin de l'œil, un peu parce que c'était naturel d'observer quelqu'un que j'imaginais être un mystérieux bandit, un peu parce que j'enviais tous ceux qui recevaient des lettres et un peu aussi parce que je n'avais jamais dépassé la fascination que j'éprouvais pour les enveloppes quand j'étais enfant.

» Après avoir ouvert l'enveloppe, il en a sorti la lettre, il l'a dépliée, il l'a lue, le visage impassible, puis il en a fait une boule qu'il a jetée dans la poubelle qui se trouvait près de l'ascenseur, dans le couloir. Ensuite, toujours impassible, il a placé l'enveloppe vide dans la poche intérieure de sa veste. Il l'a fait très soigneusement et il a tapoté sa veste comme s'il voulait s'assurer que l'enveloppe était bien en place.

Trumbull l'interrompit.

— Comment savez-vous que l'enveloppe était vide ? Il aurait pu y avoir quelque chose de joint à la lettre. Un chèque, par exemple.

MacShannon secoua aimablement la tête.

— Je vous ai dit que j'avais des réflexes quasi professionnels dès qu'il s'agissait d'enveloppes. Elle était très mince, presque transparente. Il

l'avait tenue à la main pendant qu'il parcourait la lettre et je voyais bien qu'elle était vide. Aucune erreur n'était possible.

— Étrange, dit Halsted.

— Ce qui est étrange, dans l'histoire, dit MacShannon, c'est qu'au début, je n'ai pas trouvé ça étrange. Car les gens jettent souvent les enveloppes pour garder les lettres, mais je n'avais encore jamais vu quiconque jeter une lettre et garder une enveloppe vide. Et pourtant, je n'ai pas trouvé ça bizarre. Je me suis dit : « Mince, alors, il fait la collection de cachets » et pendant un moment, j'avais à nouveau dix ans et je me rappelais avec quel enthousiasme je les traquais. En fait, l'espace d'un instant, j'ai reconnu en ce Benham un passionné de cachets et je me suis senti mieux disposé à son égard.

» C'était peut-être aussi bien car si je n'avais pas pensé aux cachets, j'aurais pu oublier cette histoire d'enveloppe. Mais je l'ai gardée à l'esprit, et une fois arrivé au huitième étage, j'avais changé d'avis. Comme d'habitude, mon voisin ne m'avait pas adressé la parole, il ne m'avait même pas jeté un seul regard, et je me suis à nouveau durci. Je me suis dit qu'il ne pouvait pas faire la collection de cachets, parce que les cachets s'étaient déjà détériorés et ne pouvaient plus être intéressants pour un collectionneur. On ne voyait plus de cachets bien nets sauf à l'occasion d'une commémoration quelconque.

» Donc, pourquoi avait-il conservé l'enveloppe ? Il ne m'a fallu que dix secondes pour faire de cette histoire une affaire d'espionnage. Il avait reçu un message banal et dénué de toute signification, tout le monde pouvait le voir sans y prêter attention. Mais le vrai message se trouvait sur l'enveloppe, là où personne ne songerait à le chercher, et il l'avait donc gardée pour l'étudier plus tard.

» J'avais regagné mon appartement quand je suis parvenu à cette conclusion. J'ai patienté trente secondes et puis j'ai risqué un œil dans le couloir pour m'assurer que mon voisin ne s'y était pas attardé. Il n'y était plus, donc je suis retourné à l'ascenseur, je suis descendu dans le hall et j'ai récupéré la lettre froissée.

— Et je suppose qu'elle s'est révélée complètement inintéressante, dit Rubin.

— Eh bien, du moins, elle semblait montrer Benham sous un jour plus humain, dit MacShannon. La lettre était écrite par une femme, mais ce n'était pas l'écriture d'une personne cultivée… c'étaient des pattes de mouche presque illisibles.

Avalon dit en soupirant :

— On ne peut pas s'attendre à mieux, à une époque aussi décadente.

MacShannon sourit.

— Vous avez sans doute raison. En tout cas, j'ai étudié cette lettre avec tant d'attention pendant les jours suivants que je suis encore capable de m'en souvenir trente-six ans plus tard… Non qu'il y ait eu grand-chose à se rappeler. Elle n'était pas datée et commençait sans préambule par :

Cher monsieur Benham,

J'ai passé un très bon moment. C'était très aimable à vous de promettre de vous renseigner pour un emploi pour moi. Tenez-moi au courant, s'il vous plaît, et merci d'avance.

— Je vois ce que vous voulez dire, dit Halsted. Ce voisin pouvait vous réfrigérer mais cette correspondante le considérait comme quelqu'un de gentil.

— Plus d'un grognon sait se dérider un peu avec une jeune femme pour arriver à ses fins, dit Trumbull.

— Je n'ai pensé à rien de tel, dit MacShannon. Tout ce que je me suis dit, c'est que la lettre paraissait totalement inoffensive, comme je m'en étais douté. Toute cette histoire d'emploi et de gentillesse pouvait très bien être quelque chose d'écrit au hasard, pour ainsi dire. Pour moi, ça voulait dire que l'enveloppe risquait d'autant plus d'être l'élément important. La question, cependant, était de savoir ce que je devais faire. J'ai hésité pendant plusieurs jours, et finalement, je me suis décidé à agir… Je vous en prie, rappelez-vous que j'étais jeune et naïf à l'époque. Finalement, je me suis retrouvé au bureau local du FBI.

Drake sourit et tripota le cendrier qui se trouvait devant lui.

— Vous risquiez de vous rendre ridicule.

— Même moi, je m'en rendais compte, dit MacShannon. En fait, je me rappelle qu'au fur et à mesure que je racontais mon histoire à un fonctionnaire qui semblait dissimuler poliment un ennui profond, je me sentais de plus en plus ridicule et j'avais l'impression d'être de moins en moins convaincant. Mais j'avais plusieurs atouts qui jouaient en ma faveur. Le sénateur McCarthy avait fait en sorte qu'un agent du FBI ne pouvait pas ignorer une déclaration sur un espion. Après tout, il risquait sa peau s'il laissait passer quelque chose qu'il aurait dû vérifier.

— Je comprends, dit Halsted. Un agent qui, à tort, n'aurait pas ajouté foi à une déclaration aurait probablement été lui-même accusé d'être un espion ou de porter la carte du parti communiste.

— Oui, dit MacShannon. Le FBI doit enquêter sur tout ce qu'on vient lui rapporter, même en des temps plus sereins, alors vous pensez, au plus fort du maccarthysme… Et puis il s'est avéré que Benham, mon voisin, travaillait dans ce qui était alors les balbutiements de l'informatique, et il était susceptible de savoir quelques petites choses que le Pentagone voulait résolument garder secrètes. En fait, c'est en finissant par comprendre ça que j'ai commencé à m'intéresser aux ordinateurs, de sorte qu'en un sens, je dois ma carrière actuelle à Benham. Bref, on m'a écouté et on m'a pris la lettre. On m'a donné un reçu, même si cette lettre ne m'appartenait pas.

— Elle était en votre possession, dit Rubin. Et elle vous appartenait dans la mesure où son précédent propriétaire l'avait jetée et abandonnée, en faisant la propriété de qui voulait bien la ramasser.

— Si on veut, dit MacShannon. J'ai inauguré une collaboration avec le FBI, en quelque sorte, puisqu'on m'a demandé de garder l'œil sur Benham et de signaler tout ce qui me paraîtrait louche ou inhabituel. Ça faisait de moi un vulgaire espion, ce qui, avec le recul, me gêne un peu, mais je croyais sincèrement qu'il pouvait s'agir d'un agent ennemi et en ce temps-là, j'étais un brin romantique.

— Et vous pouviez avoir été contaminé par l'esprit de l'époque, dit Avalon.

— Je n'en serais pas surpris, acquiesça aimablement MacShannon. À l'époque, bien entendu, je ne savais pas exactement ce que faisait le FBI, mais j'ai fini par avoir des relations plus amicales avec l'agent auquel je m'étais adressé la première fois. Et comme on a peu à peu découvert que Benham n'était pas ce qu'il paraissait, cet agent n'a pas pu faire autrement qu'éprouver de l'estime pour moi.

— Donc je suppose que l'enveloppe cachée a fini par se révéler importante, dit Rubin.

— Laissez-moi vous raconter ce qui s'est passé dans l'ordre, dit MacShannon. Ils ont essayé de trouver un code quelconque dans la lettre que je leur ai donnée. Ce qui me paraissait insignifiant pouvait contenir un message secret. Ils n'en ont pas trouvé. Ils n'ont pas trouvé non plus un autre message dissimulé dans cette lettre, ni rien qui fasse appel à une haute technologie, et mon histoire s'en est trouvée confortée dans la mesure où, bien sûr, j'avais insisté sur l'importance de l'enveloppe depuis le début.

» Ils se sont mis à intercepter le courrier de Benham, à l'ouvrir, à le lire, à le recacheter et à le lui adresser. Une fois, j'ai observé le processus

et ça m’a fait froid dans le dos. Ça semblait tellement antiaméricain. À la fin, on ne pouvait absolument pas savoir que la lettre avait été ouverte ou tripotée d’une manière ou d’une autre, et depuis, je n’ai plus jamais été capable de faire entièrement confiance au courrier que je recevais. Qui sait, quelqu’un pouvait l’avoir examiné à mon insu.

Rubin dit sèchement :

— Si vous allez par là, on peut écouter les communications téléphoniques, truffer une pièce de micros, surprendre une conversation à l’extérieur. Nous vivons dans un monde dans lequel la vie privée n’existe pas.

— Je suis sûr que vous avez raison, dit MacShannon. En tout cas, ils s’intéressaient particulièrement aux lettres de la jeune femme qui avait envoyé celle que j’avais récupérée. Elles avaient leur intérêt pour un fouineur car comme mon ami l’agent avait fini par me le dire, il était évident qu’une histoire d’amour était en train de naître. La correspondance se faisait plus passionnée et trahissait un attachement croissant, mais les lettres de la femme continuaient à être brèves, mal écrites, et à ne pas témoigner de grandes capacités intellectuelles.

Drake eut un grand sourire.

— Ce ne sont pas forcément les capacités intellectuelles que recherche un homme.

— Combien de temps l’enquête a-t-elle duré ? demanda Halsted.

— Plusieurs mois, dit MacShannon. Ils ne s’y attelaient pas tout le temps.

— Dites donc, si c’était une histoire d’amour, la lettre n’avait peut-être aucune signification spéciale. Si des agents secrets ont pour tâche de récolter et de transmettre des renseignements, ils ne vont pas se mettre à tomber amoureux.

— Pourquoi pas ? dit Avalon d’un ton sentencieux. L’amour frappe n’importe qui, parfois même les gens les plus invraisemblables dans les situations les plus invraisemblables. C’est pour ça qu’Eros, le dieu de l’amour, est souvent représenté comme un aveugle.

— Ce n’est pas ce que je voulais dire, dit Gonzalo. Bien sûr qu’ils peuvent tomber amoureux, mais pour communiquer, ils ne se servent certainement pas des moyens qu’ils utilisent officiellement. Ils doivent s’occuper de l’amour en privé, pour ainsi dire, à leur manière, et ne pas y mêler les messages importants.

— Pas si les véritables messages se trouvent sur l’enveloppe, dit MacShannon. Moins la lettre tire à conséquence, mieux ça vaut. Pourquoi

ne pas parler d'amour, même sincèrement, dans la lettre elle-même ? Qui songerait à examiner les enveloppes alors que les lettres semblent avoir une grande importance pour le destinataire et l'expéditeur ? Si je ne l'avais pas vu mettre de côté cette première enveloppe…

— Bon, d'accord, dit Trumbull avec une légère impatience. J'ai moi-même quelques liens avec les services de contre-espionnage et je suis sûr qu'ils examinent les enveloppes.

— Eh bien, c'est effectivement ce qu'ils ont fait, dit MacShannon. Ils les ont toutes examinées, qu'elles aient été envoyées par la jeune femme ou non. Du moins, c'est ce que l'agent m'a affirmé et je n'avais aucune raison de penser qu'il mentait. Bien entendu, à l'époque, je me suis demandé si c'était légal. Ça me semblait tellement antiaméricain, comme je vous l'ai déjà dit.

— Nul doute que c'était illégal, dit Trumbull. Ils n'avaient pas la preuve d'un délit quelconque. Conserver une enveloppe vide a beau être étonnant, ce n'est pas un crime. Mais il est vrai qu'agir dans l'intérêt de la sécurité nationale lave une multitude de péchés. On ferme alors les yeux sur un brin d'illégalité ici ou là.

— C'est un mauvais raisonnement, grommela Rubin. Un brin d'illégalité mène à beaucoup d'illégalité, et en un rien de temps, nous risquons de nous retrouver au niveau de la Gestapo.

— Nous n'y sommes pas encore, dit Trumbull, et ces services sont placés sous étroite surveillance.

— Oui, quand on les prend sur le fait, dit Rubin.

— Et on les prend suffisamment souvent pour que leur comportement reste dans des limites raisonnables. Allons, Manny, laissez MacShannon poursuivre. Vous étiez en train de dire qu'ils examinaient les enveloppes.

— Oui, effectivement, dit MacShannon. Ils retiraient le timbre pour voir ce qu'il pouvait y avoir dessous. Ils étudiaient tout ce qui était écrit sur l'enveloppe dans ses moindres détails et ils faisaient subir au papier tous les tests imaginables. Il leur est même arrivé de remplacer l'enveloppe par une autre identique à l'originale à l'exception de petits changements mineurs. Ils voulaient voir si la nouvelle enveloppe avait quelque chose de différent qui rendait le message incompréhensible.

— C'était se donner beaucoup de mal pour une histoire aussi peu crédible que la vôtre, dit Drake.

— C'était grâce à McCarthy, dit brièvement MacShannon. Mais ils n'ont jamais rien trouvé dans les lettres ou sur les enveloppes.

— Attendez un peu, monsieur MacShannon, dit Rubin. Quand vous

avez commencé à nous raconter cette histoire, vous nous avez dit que votre intérêt pour les enveloppes vous avait permis de faire arrêter un véritable espion. Alors, c'est vrai ou non ?

— Oui, dit MacShannon avec insistance. Oui, c'est parfaitement vrai.

— Est-ce que vous essayez de nous dire qu'à la suite de l'enquête, c'est une tout autre personne qui a été arrêtée pour espionnage ? dit Rubin.

— Non, non. C'est Benham qui a été arrêté. Benham lui-même.

— Mais vous dites que les lettres et les enveloppes ne prouvaient rien du tout. Vous avez bien dit ça, oui ou non ?

— Je n'ai pas exactement dit qu'elles ne prouvaient rien, j'ai dit que le FBI n'avait rien trouvé dans la correspondance. Mais ils ne s'en sont pas tenus à ça. Ils ont enquêté sur l'autre aspect des choses… sur son travail. Ils ont examiné sa carrière, ils l'ont gardé sous surveillance discrète et finalement ils ont découvert ce qu'il faisait et avec qui. J'ai cru comprendre qu'un important réseau d'espionnage avait été démantelé et j'ai eu droit à des compliments du service de renseignement. Rien d'officiel, bien entendu, mais c'était le moment le plus palpitant de ma vie et d'une certaine manière, tout ça est arrivé parce que j'avais collectionné les cachets postaux quand j'étais gamin.

Les visages des Veufs Noirs exprimaient peut-être moins de satisfaction que celui de MacShannon.

— Et cette jeune femme ? demanda Avalon. Le béguin de Benham ? Elle a été arrêtée, elle aussi ?

Pendant un instant, MacShannon eut l'air hésitant.

— Je n'en suis pas vraiment sûr, dit-il. On ne me l'a jamais dit. L'impression que j'ai eue à l'époque, c'est qu'ils n'avaient pas suffisamment de preuves contre elle, puisqu'ils n'avaient rien trouvé dans les lettres ou sur les enveloppes… Mais voilà ce qui m'embête. J'ai soupçonné Benham parce qu'il avait gardé cette enveloppe. Pourquoi, dans ces conditions, n'ont-ils rien pu trouver sur les enveloppes ? Si Benham et ses acolytes avaient un moyen de communiquer secret que le FBI ne pouvait percer à jour, qui sait quels dommages ont pu être causés par ce moyen depuis.

— Le FBI n'a peut-être rien trouvé sur les enveloppes parce qu'il n'y avait rien à trouver, dit Halsted. Même les espions ne peuvent pas être des espions à toute heure du jour. Cette histoire d'amour n'était peut-être qu'une histoire d'amour.

La bonne humeur qui, jusque-là, n'avait pas fait défaut à MacShannon commença à s'évanouir. Il prit un air un peu rébarbatif et dit :

— Mais alors, pourquoi a-t-il gardé cette enveloppe ? On en revient toujours là. Il ne s'agit pas d'un individu quelconque mais d'un espion, d'un véritable espion. Pourquoi aurait-il jeté aussi négligemment une lettre que n'importe qui pouvait ramasser pour ne conserver qu'une enveloppe vide ? Il faut bien qu'il ait eu une raison. S'il avait une raison innocente qui n'avait rien à voir avec sa profession, quelle était-elle ?

Avalon dit doucement :

— Je suppose que vous n'en avez jamais trouvé une vous-même, monsieur MacShannon.

— Aucune, si ce n'est que l'enveloppe devait comporter un message quelconque, dit MacShannon.

— Vous n'avez sans doute pas essayé d'imaginer une raison innocente, pour employer votre expression, monsieur MacShannon, dit Rubin. Votre théorie de message secret vous satisfaisait peut-être trop pour ça.

— Dans ce cas, allez-y, monsieur Rubin, imaginez donc une autre raison à son attitude, dit MacShannon d'un air de défi.

— Attendez, dit Halsted. Ce n'est pas une histoire d'espionnage que M. MacShannon a commencé par imaginer. Au début, il a cru que Benham collectionnait les tampons postaux… ou peut-être les timbres, d'ailleurs. Supposons que cette première hypothèse soit exacte.

— Ne sous-estimez pas le FBI, dit MacShannon. Je leur ai fait part de ma première idée et une fois, ils ont réussi à fouiller son appartement. Il n'y avait pas le moindre signe de passion pour une collection quelconque. Il n'y avait en tout cas absolument pas de collection d'enveloppes. Ils me l'ont dit.

— Vous auriez pu nous le préciser, dit Rubin.

— Voilà, je viens de le faire, mais ce n'est pas important, dit MacShannon. Il y avait tellement peu de chances pour qu'il fasse la collection d'enveloppes que ça ne méritait pas qu'on s'y arrête bien longtemps… Alors, vous avez trouvé une autre explication, monsieur Rubin ? Vous ou un autre de ces messieurs ?

— Il a peut-être fait ça sans y penser, suggéra Drake. Les gens font toutes sortes de choses bizarres par habitude. Votre M. Benham voulait garder la lettre et jeter l'enveloppe et sans réfléchir, il a fait l'inverse.

— Je n'arrive pas à y croire, dit MacShannon.

— Pourquoi pas ? C'est ce qu'on appelle être distrait, dit Drake. Plus tard, quand il s'est aperçu qu'il avait gardé l'enveloppe, il est peut-être descendu pour récupérer la lettre et il s'est aperçu qu'elle avait disparu.

— Un homme dont la profession est l'espionnage n'est sûrement pas

distrait, dit MacShannon. Il ne vivrait pas longtemps s'il l'était. D'ailleurs, il savait ce qu'il faisait. Il a lu la lettre, il l'a immédiatement froissée et jetée. Et puis il a longuement examiné l'enveloppe, d'un air pensif, et il l'a soigneusement mise de côté. Il savait très bien ce qu'il faisait.

— Vous en êtes sûr ? dit Drake. Ça s'est passé il y a trente-six ans. Sans vouloir vous manquer de respect, je vous dirai que vous vous rappelez peut-être uniquement ce que vous voulez vous rappeler.

— Pas du tout, dit MacShannon d'un air glacial. C'était le grand moment de ma vie et j'ai passé beaucoup de temps à y réfléchir. Mon souvenir est très net.

Drake haussa les épaules.

— Si vous insistez, bien entendu, il est impossible de vous contredire.

MacShannon regarda tour à tour les convives attablés.

— Alors, qui a une explication à proposer ? Il ne faisait pas de collection. Il n'était pas distrait. Quoi d'autre ? Et il n'y avait pas d'attachement sentimental pour celle qui avait rédigé la lettre. Ils ont pu avoir une liaison ensuite, mais la lettre que Benham a jetée était clairement la première qu'il avait reçue. Il venait de faire sa connaissance. Et même s'il s'agissait d'un coup de foudre, bien que je n'aie pas l'impression que ce soit son genre, il aurait gardé la lettre, pas l'enveloppe.

Il y eut un silence autour de la table et MacShannon dit :

— Et voilà ! Ça m'a embêté pendant toutes ces années. Qu'est-ce qu'il pouvait bien y avoir sur l'enveloppe pour que le FBI ne le trouve pas ? Je suppose que je vais devoir me le demander pendant le restant de mes jours.

— Attendez, dit Avalon. Le message, s'il y en avait bien un, ne se trouvait peut-être que sur la première enveloppe, celle qu'il avait conservée, et que le FBI n'a sans doute jamais vue. Toutes les autres pouvaient très bien être normales et sans intérêt.

La barbiche de MacShannon en trembla.

— J'en appelle à M. Trumbull, dit-il. Il a dit qu'il travaillait pour le contre-espionnage. Est-ce qu'un conspirateur, quel qu'il soit, renonce à un moyen de communiquer qui réussit parfaitement ?

— Ce n'est pas une loi universelle, mais il est vrai qu'on n'abandonne pas facilement les trucs qui ont fait leurs preuves, dit Trumbull. Il se peut toutefois que ce moyen n'ait plus marché aussi bien au bout d'un certain temps. L'enveloppe qu'il a gardée était peut-être la dernière, parce que le procédé utilisé devenait plus risqué. Il a pu y renoncer ensuite.

— Il se peut ! Peut-être ! Il a pu ! répéta MacShannon d'une voix suraiguë. Nous avons deux faits établis : l'homme en question était un espion. Il a gardé une enveloppe vide. Tâchons de trouver une raison qui permette d'expliquer pourquoi un espion devrait garder une enveloppe vide, et une raison qui ne soit pas pure spéculation.

Le silence se fit à nouveau autour de la table. MacShannon eut un sourire sarcastique et dit :

— La seule raison, c'est qu'elle comportait un message, il n'y en a pas d'autre.

À ce moment-là, Henry, posté près du buffet, dit doucement :

— Puis-je faire une suggestion ?

MacShannon se retourna brusquement en entendant cette voix nouvelle intervenir dans la conversation et il dit d'un air ennuyé :

— Qu'est-ce que vous voulez, garçon ?

Gonzalo leva immédiatement la main pour l'arrêter et dit :

— Henry est membre de notre club, Frank. Nous comptons beaucoup sur sa contribution.

— Je vois, dit MacShannon sans changement d'attitude notable. Qu'est-ce que vous vouliez nous dire, mon ami ?

— Tout simplement, monsieur, que conserver une enveloppe vide est quelque chose de tellement raisonnable que n'importe lequel d'entre nous pourrait le faire, et l'a d'ailleurs sans doute fait à un moment ou à un autre.

— Je ne suis pas d'accord, dit MacShannon.

— N'oubliez pas, monsieur, que la lettre que vous avez récupérée dans la poubelle était, comme vous nous l'avez dit, la première qu'elle lui envoyait, dit tranquillement Henry. Ils étaient sortis une première fois ensemble, ou peut-être venaient-ils simplement de faire connaissance. Ils avaient parlé. Elle avait évoqué les difficultés qu'elle rencontrait pour trouver un travail qui lui convienne et il avait proposé de l'aider. Dans la mesure où, d'après votre description, monsieur MacShannon, Benham n'était pas d'un naturel aimable, il a dû être attiré par elle et il a fait des efforts pour se montrer agréable. Nous ne savons pas si elle était jeune et jolie, mais c'est là quelque chose de vraisemblable. Elle a dû, elle aussi, éprouver une attirance pour lui. La lettre exprimait certainement de la gratitude et encourageait de futurs échanges. Elle a écrit : « Tenez-moi au courant, s'il vous plaît. » En fait, ils ont bien échangé une correspondance et indiscutablement, un certain sentiment est né entre eux. Trouvez-vous que j'ai raison jusqu'ici ?

— Oui, dit MacShannon. Et alors ?

— Nous pouvons poursuivre le raisonnement, dit Henry.

M. Benham avait envie de répondre à la lettre d'une femme qui était peut-être jeune et jolie et, en tout cas, qui lui témoignait de la reconnaissance et lui faisait une invite. Vous nous avez donné le contenu de la lettre, monsieur MacShannon, et vous nous avez dit que vous vous le rappeliez mot pour mot. Ce n'était pas une longue lettre et je fais confiance à votre mémoire. C'était la lettre d'une jeune femme agréable, mais pas très organisée, car vous nous avez dit qu'elle n'était pas datée et presque tous ceux qui ont le sens de l'ordre datent une lettre.

— Oui, dit MacShannon. En effet, elle n'était pas datée. Mais je ne vois toujours pas où vous voulez en venir.

— Quelqu'un qui est assez négligent pour ne pas dater une lettre peut avoir omis d'autres choses, dit Henry. Vous dites qu'elle commençait, sans préambule, par « Cher monsieur Benham ». Je suppose donc que l'adresse de l'expéditeur ne figurait pas dans la lettre.

Le front de MacShannon se dérida et il dit avec quelque surprise :

— Non, effectivement.

— Donc, puisqu'il ne s'agissait pas encore d'une lettre d'amour et que Benham n'était peut-être pas du genre à mettre une lettre d'amour sur son cœur, il l'a froissée et s'en est débarrassé, dit Henry. Mais il voulait y répondre et peut-être encourager une relation qui, à son avis, pouvait être satisfaisante sur le plan sexuel. Les gens qui ne mettent pas leur adresse dans la lettre elle-même l'écrivent souvent sur l'enveloppe. M. Benham a donc examiné l'enveloppe, il a vu qu'elle portait l'adresse de l'expéditrice et naturellement, il l'a gardée pour pouvoir répondre à la jeune femme. C'est certainement là une explication raisonnable.

Une vague de brefs applaudissements submergea la tablée et Henry, rougissant légèrement, dit :

— Merci, messieurs.

Visiblement décontenancé, MacShannon dit :

— Mais dans ce cas, l'enveloppe n'avait rien à voir avec le fait que Benham était un espion !

— Comme M. Halsted l'a dit tout à l'heure, un espion n'est pas obligé d'être un espion tout le temps, dit Henry. Il faut bien qu'il ait des plages de vie normale. Cependant, je crois qu'il a failli à une règle fondamentale de la profession.

— Laquelle, Henry ? demanda Trumbull.

— Il me semble que quelqu'un qui exerce la profession difficile

d'espion doit surtout faire en sorte de ne pas attirer l'attention, d'une manière ou d'une autre. Il n'aurait pas dû garder l'enveloppe et jeter la lettre devant témoin. Il n'aurait même pas dû la lire devant témoin… Bien sûr, M. Benham ne pouvait pas savoir que le jeune homme qu'il ignorait toujours soigneusement avait autrefois collectionné les cachets postaux et qu'il était par conséquent sensibilisé aux enveloppes.

Remarque

Le moment que je préfère pour écrire des récits de Veufs Noirs, c'est quand je suis en vacances. De temps en temps, Janet et moi nous partons pour une croisière dans les Bermudes. Pendant une semaine, je suis loin de ma machine à écrire, de mon traitement de texte et de mes ouvrages de référence. Ce que je fais quand je suis réduit à de telles extrémités, c'est que je glisse un bloc et des stylos à bille dans mes bagages, et alors, j'écris de la fiction. Cette nouvelle, celle qui suit et une troisième, qui ne concerne pas les Veufs Noirs, ont été écrites pendant le voyage aux Bermudes que nous avons fait en juillet 1988, de sorte que ces vacances n'ont pas été une totale perte de temps.

À propos, c'est seulement en réunissant les récits de ce recueil que j'ai remarqué que l'argument principal de *L'enveloppe* avait été accessoirement utilisé dans *Coucher de soleil sur l'eau*. Ce genre de choses arrive fatalement de temps en temps, surtout quand on écrit aussi assidûment et autant que moi, mais ça me donne quand même mauvaise conscience.

Cette nouvelle a été publiée pour la première fois dans le numéro d'avril 1989 *d'Ellery Queen's Mystery Magazine*.

L’alibi

Emmanuel Rubin était d’une humeur inhabituellement agréable pendant l’apéritif qui précédait le banquet des Veufs Noirs. Et aussi pensive, ce qui ne lui ressemblait pas… Mais didactique, également, et là, on le retrouvait bien.

Il était en train de dire à Geoffrey Avalon (mais sa voix était assez forte pour être entendue aux quatre coins de la salle) :

— Je ne sais pas combien d’histoires policières ont été écrites – ou de nouvelles à suspense, comme on les appelle aujourd’hui – mais ça frôle le nombre astronomique et je ne les ai certainement pas toutes lues.

» Bien sûr, les bons vieux récits à énigmes sont passés de mode, même si j’aimerais bien en écrire de temps à autre. Toutefois, les nouvelles psychologiques modernes, dans lesquelles le crime n’est traité qu’accessoirement, tandis que les mécanismes internes de l’âme torturée du criminel prennent des milliers de mots torturés, ont peut-être elles aussi leur côté énigmatique.

» Tout ça pour dire que j’essaie d’imaginer une nouvelle sorte d’alibi qu’on puisse réfuter d’une nouvelle manière, et je me demande… quelles sont mes chances d’en imaginer un qui n’ait jamais été utilisé auparavant ? Et quelle que soit mon ingéniosité, comment puis-je être sûr que quelqu’un, jadis, dans quelque obscur ouvrage que je n’ai jamais lu, n’a pas utilisé précisément le même type de stratagème ? J’envie les précurseurs en ce domaine. Presque tout ce qu’ils ont inventé n’avait jamais été utilisé auparavant.

— Qu’est-ce que ça peut faire, Manny ? dit Avalon. Si vous n’avez pas lu tous les livres policiers qui ont été écrits, le lecteur non plus. Occupez-vous seulement d’inventer quelque chose. S’il s’agit d’un obscur stratagème utilisé dans un roman publié il y a cinquante-deux ans, qui va s’en apercevoir ?

Rubin répondit avec amertume :

— Quelque part, il se trouvera toujours quelqu’un qui a lu ce roman et il m’enverra sûrement une lettre sarcastique.

De l’autre bout de la pièce, Mario Gonzalo s’écria :

— Dans votre cas, ça n'a aucune importance, Manny. Il y a tant d'autres choses à critiquer dans vos histoires que personne ne prendra sans doute la peine de vous faire remarquer le côté usé de vos ficelles.

— Écoutez-le donc ! Voilà quelqu'un qui n'a fait que des caricatures pendant toute sa vie, dit Rubin.

— La caricature est un art difficile, comme vous le sauriez si vous connaissiez quelque chose à l'art, dit Gonzalo.

Il était en train de croquer le portrait de l'invité de la soirée pour que cette esquisse s'ajoute à celles qui tapissaient le mur de la salle du Milano, le restaurant dans lequel se déroulaient les banquets.

Il semblait avoir la tâche facile, cette fois, car l'invité qu'Avalon, l'hôte de la soirée, avait amené, possédait une magnifique toison de cheveux blancs, épais et légèrement ondulés qui, à la lumière de la lampe, luisaient comme de l'argent repoussé. À voir ses traits réguliers, son expression spontanée et son sourire qui découvrait des dents bien alignées, on se disait qu'il faisait partie de ces gens qui, avec l'âge, deviennent plus imposants et plus beaux. Il s'appelait Léonard Kœnig et Avalon l'avait tout simplement présenté comme « mon ami ».

— Vous me donnez l'air d'une vedette de cinéma à la retraite, monsieur Gonzalo, dit Kœnig.

— Vous n'arriverez pas à tromper l'œil d'un artiste, monsieur Kœnig, dit Gonzalo. En seriez-vous une, par hasard ?

— Non, dit Kœnig sans développer plus avant, et Rubin se mit à rire.

— Mario a raison, monsieur Kœnig, dit Rubin. Vous ne pouvez pas tromper l'œil d'un véritable artiste.

Là-dessus, la conversation se fit plus générale, ne s'interrompant que quand la douce voix d'Henry, l'incomparable serveur, annonça :

— Je vous en prie, prenez place, messieurs. Le dîner est servi.

Et ils s'attablèrent autour d'un consommé de tortue, que Roger Halsted, le gourmet du club des Veufs Noirs, savoura soigneusement avant de faire un large sourire en guise d'approbation.

Au moment de boire le brandy, Thomas Trumbull, dont les cheveux blancs frisottés faisaient triste mine à côté de la chevelure plus souple et plus brillante de l'invité, fut chargé de l'interrogatoire.

— Monsieur Kœnig, comment justifiez-vous votre existence ? demanda-t-il.

Kœnig fit un grand sourire.

— Si on considère les problèmes que rencontre M. Rubin pour imaginer des alibis, je suppose que je peux très facilement justifier mon

existence en signalant qu'en mon temps j'ai réussi à réfuter des alibis.

— Jeff ne nous a pas donné votre profession, dit Trumbull. Dois-je en déduire que vous êtes de la police ?

— Pas tout à fait. Pas de la police ordinaire. Je suis dans le contre-espionnage, ou pour être plus précis, je l'étais. J'ai pris ma retraite très tôt et je me suis lancé dans le droit. C'est d'ailleurs comme ça que j'ai fait la connaissance de Jeff Avalon.

Trumbull haussa brusquement les sourcils.

— Dans le contre-espionnage ?

Kœnig sourit à nouveau.

— Je lis dans vos pensées, monsieur Trumbull. Je sais que vous travaillez pour le gouvernement et vous vous demandez pourquoi mon nom ne vous dit rien. Je vous assure que je n'étais qu'un rouage mineur de la machine, et que, sauf une fois, je n'ai rien fait de très remarquable. D'ailleurs, comme vous ne l'ignorez pas, il n'est pas dans les habitudes du département de faire de la publicité à ses membres. Nous travaillons mieux dans l'obscurité. Et je vous l'ai dit, j'ai pris ma retraite très tôt, et puis de toute façon, on m'a oublié.

Gonzalo s'empressa de lui demander :

— Pour cet alibi que vous avez réfuté, comment vous y êtes-vous pris ?

— C'est une longue histoire, dit Kœnig, et ce n'est pas quelque chose dont je devrais parler en détail.

— Vous pouvez nous faire confiance, dit Gonzalo. Rien de ce qui se dit pendant les réunions des Veufs Noirs n'est jamais répété à l'extérieur. Et ça vaut également pour Henry, notre serveur, qui est également membre du club. Tom, dites-le-lui.

— Eh bien, c'est la vérité, dit Trumbull à contrecœur. Nous sommes tous la discrétion même. Toutefois je ne peux pas vous encourager à parler de choses qui devraient rester secrètes.

Avalon fit la moue et observa judicieusement :

— Je ne suis pas sûr qu'on puisse adopter cette attitude, Tom. Pour participer au banquet, l'invité s'engage à répondre à toutes les questions qui lui sont posées et il doit s'en rapporter à notre discrétion.

— Écoutez, monsieur Kœnig, dit Gonzalo. Vous pouvez laisser de côté tout ce que vous jugez trop délicat. Exposez-nous seulement l'alibi et ne nous dites pas comment vous l'avez réfuté. Nous nous en chargerons.

James Drake eut un petit rire.

— Ne faites pas de promesses trop hâtives, Mario.

— Nous pouvons toujours essayer, dit Gonzalo.

Kœnig dit d'un air pensif :

— Si je comprends bien, vous voulez en faire un jeu ?

— Pourquoi pas, monsieur Kœnig ? dit Gonzalo. Et Tom Trumbull pourra s'abstenir d'y prendre part s'il s'avère qu'il se rappelle l'affaire en question.

— J'en doute. Toute cette affaire est restée très confidentielle et M. Trumbull ne faisait pas partie du même service que moi. (Il s'interrompit un instant pour réfléchir.) Je suppose qu'il est possible de jouer, mais tout ça s'est passé il y a presque trente ans. J'espère que je vais pouvoir me rappeler tous les détails.

Il s'éclaircit la gorge et commença son récit.

— Il est intéressant que M. Rubin ait parlé des livres qui abordent la psychologie du criminel parce que, dans mon ancien métier, beaucoup de choses dépendaient de la psychologie de l'espion. Il y a des gens qui trahissent leur pays pour de l'argent, ou par rancune, ou encore par attirance sexuelle. Il n'est pas difficile de s'occuper d'eux, d'une certaine manière, parce qu'au fond ils n'ont pas une conviction très forte et si on les attrape, ils cèdent assez facilement.

— C'est la cupidité qui est en cause, dit Halsted d'un ton convaincu. Et pour ça, on n'a pas besoin d'être un espion. L'homme politique corrompu, l'homme d'affaires qui magouille pour payer moins d'impôts, l'industriel qui escroque l'armée en faisant payer un prix exagéré et en exécutant un travail salopé peuvent faire autant de tort à leur pays qu'un espion.

— Oui, dit Rubin, mais ces types n'ont qu'un mot à la bouche : le patriotisme. Ils peuvent bien voler l'État et les gens d'une manière éhontée, on les trouve formidables tant qu'ils agitent le drapeau des soldats tombés pour la patrie et qu'ils dénigrent tous les étrangers et tous ceux qui ne sont pas plus à gauche que Gengis Khan.

— C'est pour ça que Samuel Johnson a fait remarquer que le patriotisme était le dernier refuge des canailles, dit Avalon.

— Sans aucun doute, dit Kœnig, mais nous nous écartons du sujet. J'allais vous dire qu'il y a également des espions qui font leur travail par forte conviction idéologique. Ce peut être le cas parce qu'ils admirent les idéaux d'une autre nation, ou parce qu'ils ont l'impression de servir la cause de la paix mondiale, ou que leur comportement est noble à leurs propres yeux. Nous ne pouvons pas vraiment nous en plaindre, car nous avons, dans des pays étrangers, des agents qui travaillent pour nous et qui ont les mêmes raisons idéalistes. En fait, nous en avons plus que nos ennemis. Quoi qu'il en soit, ce sont ces idéologues qui sont les espions

vraiment dangereux, car ils prévoient toute chose avec plus de soin, ils sont prêts à courir de plus grands risques, et quand ils se font prendre, ils sont plus déterminés. Stephen était de cette trempe. Notez bien que je n'emploie que son prénom, et d'ailleurs, Stephen n'est même pas son vrai prénom.

» Stephen menait une vie tranquille, commença Kœnig. Il n'attirait pas l'attention sur lui. Il ne faisait pas l'erreur d'essayer de déguiser ses véritables objectifs en professant un patriotisme peu crédible. Seulement, il avait accès, par son travail et en raison de certaines circonstances, à de nombreuses informations que nous ne voulions pas voir passer à l'ennemi. Il y a cependant beaucoup de gens qui sont au courant de choses qui feraient mieux de rester confidentielles et dans la grande majorité des cas, on peut parfaitement compter sur eux. Il n'y avait aucune raison de supposer qu'on ne pouvait pas se fier autant à Stephen qu'à quelqu'un d'autre.

» Il y avait toutefois certaines données que l'ennemi tenait particulièrement à avoir, des données auxquelles Stephen avait accès. Il pouvait facilement les passer à l'ennemi, mais dans ce cas, on le soupçonnerait immanquablement. En fait, compte tenu des circonstances, sa culpabilité constituerait presque une certitude. Et pourtant, l'importance de ces renseignements était telle qu'il lui fallait les obtenir.

» Remarquez bien, en passant, que je ne vous ai rien dit du tout sur la nature des données en question, sur la manière dont il pouvait y avoir accès ou sur la manière dont il allait les transmettre. Tout cela importe peu dans le petit jeu auquel nous jouons. Et maintenant, laissez-moi essayer de me mettre à la place de Stephen…

» Il savait qu'il lui fallait accomplir cette tâche et il savait qu'il serait immédiatement soupçonné, très fortement soupçonné. Il sentait qu'il devait se protéger d'une manière ou d'une autre. Ce n'était pas tant qu'il avait peur d'aller en prison, car il savait qu'il pourrait être échangé. La mort ne lui faisait pas peur non plus, j'imagine, car compte tenu de la vie qu'il menait, il devait bien savoir qu'il frôlait la mort, et même une mort pénible, tous les jours.

» Néanmoins, en tant que patriote – je suppose qu'il pouvait être considéré comme ça si on s'en rapporte à ses propres critères –, il ne voulait pas être pris parce qu'il savait qu'il ne pourrait pas facilement être remplacé. De plus, s'il arrivait à être lavé de tout soupçon, nos services devraient chercher ailleurs. Ce qui nous ferait gaspiller de l'énergie et

nous conduirait à soupçonner un certain nombre d'innocents, tout cela nous causant de sérieux problèmes.

» Mais comment pouvait-il ne pas être pris quand il était, nécessairement, le coupable tout désigné ? Il lui faudrait donc être à deux endroits à la fois – en ville, où il pourrait poursuivre sa tâche, et, en même temps, dans un endroit éloigné de sorte qu'il semblerait impossible qu'il ait eu quelque chose à voir avec cette tâche. La seule manière d'y arriver pour lui était d'être deux.

» C'est donc de cette manière qu'il a réussi à s'en sortir, comme nous avons fini par le découvrir. Le pays pour lequel Stephen travaillait a fourni un sosie, quelqu'un que nous appellerons Stephen n°2. J'imagine que si Stephen et Stephen n°2 s'étaient mis l'un à côté de l'autre, il aurait été facile de les différencier, mais quand quelqu'un voyait Stephen n°2, et quelques jours plus tard, Stephen lui-même, il avait l'impression d'avoir vu la même personne.

» Il paraît également logique de supposer que la ressemblance entre les deux hommes avait été cultivée. On avait fait adopter à son sosie la coiffure et la fine moustache de Stephen, on lui avait demandé d'imiter sa voix, en lui faisant entendre des enregistrements, et sa signature, en lui montrant des documents officiels. Il devait même apprendre à utiliser les expressions favorites de Stephen. Naturellement, il fallait que ce soit quelqu'un qui parle l'anglais et connaisse notre culture aussi bien que Stephen.

» Tout cela a dû exiger un temps et des efforts considérables mais ça montre l'importance des informations que le pays ennemi cherchait à se procurer.

» Nous avons fini par reconstituer les actes de Stephen et nous pouvons être fiers en constatant que, globalement, nous ne nous sommes pas trompés. Comme le moment de passer les informations approchait, Stephen a fait savoir d'une manière dégagée, comme il convenait, qu'il ferait une croisière d'une semaine aux Bermudes. À la date prévue, il s'est caché et il a légèrement modifié son aspect physique pour ne pas être immédiatement reconnu lorsqu'il volerait et transmettrait les données, même s'il allait procéder d'une manière aussi effacée et secrète que possible. Et c'est Stephen n°2, bien entendu, qui a pris le bateau pour les Bermudes.

» Il se trouve que Stephen n'était lui-même jamais allé aux Bermudes, et ce fait lui a semblé utile. Il pouvait prétendre qu'un seul séjour ne lui avait pas permis de connaître à fond la Grande Bermude. Il devait

cependant savoir ce qu'il avait fait sur cette île et c'est pourquoi il avait demandé à Stephen n°2 de lui envoyer, dans un code simple et à une adresse sûre, un rapport concis mais précis sur ce qu'il avait fait et vu aux Bermudes. Stephen n°2 devait notamment faire un certain nombre de choses insignifiantes que Stephen pourrait utiliser comme preuves de son séjour là-bas. Une allusion à ces détails, faite en passant, pouvait avoir l'air d'une preuve convaincante.

» Nous sommes plus ou moins sûrs que Stephen a demandé à Stephen n°2 de se lier avec une jeune femme raisonnablement attirante pendant la traversée et de la fréquenter suffisamment pour qu'elle soit obligée de se souvenir de lui… mais pas assez pour qu'elle puisse remarquer une différence entre les deux Stephen.

» Il ne voulait surtout pas que Stephen n°2 en arrive à une trop grande intimité et ait une liaison avec elle. J'imagine que Stephen ne voulait pas hériter d'une situation qui pourrait le mettre mal à l'aise. Or, si une femme croyait qu'ils avaient été amants, la situation serait embarrassante pour lui dans la mesure où il ne pourrait pas le nier sans se mettre lui-même en péril.

» La semaine que Stephen n°2 a passée aux Bermudes a dû être une période de grande anxiété pour Stephen. Il a mené à bien sa propre tâche mais il devait se demander ce qui se passerait si le bateau coulait, si Stephen n°2 tombait à la mer, avait un accident aux Bermudes, était hospitalisé, estropié ou même tué. Ou supposez que pour une raison ou une autre, il ait fallu prendre les empreintes de Stephen n°2, ou supposez qu'il se soit révélé un traître (ou, de notre point de vue, qu'il ait manqué à ses engagements). N'importe quelle chose de ce genre aurait anéanti l'alibi de Stephen et lui aurait assuré la prison.

» En réalité, bien sûr, rien de tel ne s'est produit. Stephen n°2 a fidèlement envoyé ses lettres, numérotant chacune pour que Stephen soit certain qu'aucune ne s'était perdue. Stephen a soigneusement mémorisé le contenu de chaque lettre.

» Finalement, Stephen n°2 est revenu des Bermudes et avec une habileté et une discrétion consommées, il s'est évanoui dans la nature et il est retourné dans son pays tandis que Stephen reprenait son identité.

» C'est quinze jours après la croisière aux Bermudes que nous avons eu des raisons de soupçonner qu'on avait touché aux données qui intéressaient Stephen. Une enquête rapide est venue le confirmer et le coupable tout désigné était forcément et indubitablement Stephen.

» Quelques-uns d'entre nous sont allés le trouver.

» A sa manière, il a été admirable. Son désespoir en apprenant la fuite de ces informations semblait parfaitement sincère et il a reconnu tristement qu'il était le suspect logique, et en fait, le seul.

« — Mais, a-t-il dit avec une douce patience, j'ai fait une croisière à bord du *Island Duchess* du 9 au 16, et j'étais aux Bermudes entre le 11 et le 14. Si la fuite s'est produite pendant cette période, je ne peux tout simplement pas en être responsable.

» Il nous a donné tous les détails de sa croisière et bien sûr, il pouvait parfaitement prouver qu'il avait payé son voyage, qu'il avait embarqué, débarqué, réglé ses boissons ainsi que d'autres dépenses, et ainsi de suite. Tout semblait normal. Il ne nous a même pas semblé suspect qu'il puisse fournir toutes ces preuves sur simple demande. Il nous a dit :

« — Je vais essayer de faire passer ça en voyage d'affaires, donc j'ai gardé les notes pour les impôts.

» Mes confrères semblaient disposés à accepter cette version des faits et à se demander si, après tout, il ne pouvait pas y avoir d'autres suspects. J'ai tenu bon. En un sens, l'histoire de Stephen me paraissait trop parfaite, et j'ai insisté pour continuer à l'interroger pendant que mes collègues s'attaquaient à l'affaire en la considérant sous d'autres angles. C'est à cette occasion que j'ai remporté mon grand succès en faisant arrêter un espion, bien sûr. Si j'en avais remporté un ou deux de plus, le gouvernement aurait pu s'opposer à mon départ à la retraite, mais c'était là mon seul et unique succès.

» Au cours d'un deuxième interrogatoire, je lui ai demandé :

« — Est-ce que vous vous trouviez à bord du bateau ou dans les Bermudes pendant tout le temps qui s'est écoulé entre votre embarquement et votre débarquement ?

« — Oui, bien entendu, a-t-il répondu. J'étais dépendant du bateau.

« — Pas complètement, monsieur.

» Il a légèrement froncé les sourcils, semblant chercher à pénétrer le sens de mes paroles, puis il a dit :

« — Vous voulez dire que j'aurais pu prendre un avion pour venir ici et retourner ensuite au bateau, de sorte que j'aurais pu me trouver ici pour faire le boulot et là-bas pour m'assurer un alibi ?

« — Quelque chose comme ça, oui, ai-je dit d'un air sévère.

« — Je n'aurais pas pu prendre l'avion sans donner mon identité.

« — On peut parfois donner un faux nom.

« — Je comprends, mais je suppose que vous pouvez vérifier si un hélicoptère s'est approché du bateau à un moment ou à un autre. Je

suppose que vous pouvez vérifier l'identité de chaque passager qui a pris un avion desservant les Bermudes pendant que je m'y trouvais et voir s'il y a quelqu'un qui ne peut justifier son identité ou qui ne peut attester qu'il n'est pas moi.

» Je n'ai pas pris la peine de préciser à Stephen que de telles vérifications étaient en cours… finalement, elles n'ont abouti à rien.

» Bien entendu, avec la permission de Stephen, ces interrogatoires ont été enregistrés. Nous lui avions donné lecture de ses droits, mais il a dit qu'il était prêt à répondre à nos questions et qu'il n'avait pas besoin d'un avocat. Il était le modèle même de l'innocent sûr de son innocence, et c'est ça qui a, tout simplement, éveillé mes soupçons. Ça semblait trop beau pour être honnête, et puis il avait l'air trop sûr de son fait. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à me demander s'il n'avait pas un frère jumeau. Il aurait ainsi pu prétendre qu'il était aux Bermudes tout en restant là. On a également vérifié ça et on a découvert qu'il n'avait pas de jumeau, et même qu'il n'avait pas de frères du tout… mais l'idée d'un sosie m'est restée à l'esprit.

» Au cours d'un autre interrogatoire, je lui ai demandé :

« — Est-ce que vous avez dormi sur le bateau pendant que vous étiez aux Bermudes ? Ou dans un hôtel ?

« — Sur le bateau.

« — Est-ce que vous étiez déjà allé aux Bermudes ? Y êtes-vous connu, d'une manière quelconque ?

« — C'était mon premier séjour aux Bermudes.

« — Y a-t-il quelqu'un qui puisse garantir que vous étiez bien sur le bateau tous les jours ? Y a-t-il quelqu'un qui puisse garantir que vous étiez effectivement sur l'île lorsque vous ne vous trouviez pas à bord ?

» Il a hésité.

« — Je suis parti seul en croisière. Je ne suis pas parti avec des amis. Après tout, je ne savais pas, je n'avais pas la moindre idée – et comment m'en serais-je douté ? – que je devrais prouver ma présence à bord.

» J'ai eu un demi-sourire. Voilà qui me semblait un brin trop ingénieux. Je lui ai dit :

« — Vous n'allez pas me faire croire que vous avez vécu en reclus, que vous avez broyé du noir dans votre coin et que vous n'avez parlé à personne.

« — Non, a-t-il répondu d'un air un peu gêné. En fait, j'étais assez liant, mais je ne peux pas garantir que les gens avec lesquels j'ai eu quelques conversations se souviendront de moi. Sauf…

« — Allez-y ! Quelle est donc cette exception ?

« — Il y avait une certaine jeune femme avec laquelle j'ai entretenu des relations amicales dès le début de la croisière. Elle est pour ainsi dire devenue ma compagne attitrée aux repas pris à bord et pendant la plupart du temps que j'ai passé à terre… Ne vous méprenez pas, monsieur Kœnig. Il n'y a rien eu d'inconvenant dans nos relations. Je ne suis pas marié, mais je n'ai quand même eu qu'une relation amicale avec elle. Je crois qu'elle pourrait se souvenir de moi. Nous avons dansé ensemble à bord et à terre, nous avons visité l'aquarium, nous avons fait une promenade en bateau à fond de verre, nous avons fait des visites guidées, nous avons mangé à l'hôtel Princess. Des trucs de ce genre. Mais elle allait toute seule à la plage. Pour ma part, j'évite de m'exposer au soleil.

« — Vous l'avez vue tous les jours ?

» Il a réfléchi un moment.

« — Oui, tous les jours. Pas pendant tout le temps, bien entendu. Et pas la nuit. Elle n'est jamais venue dans ma chambre, et je ne suis jamais allé dans la sienne.

« — Nous ne nous préoccupons pas de votre moralité, monsieur.

« — J'en suis persuadé, mais je ne voudrais pas dire quoi que ce soit qui puisse risquer de nuire à la sienne.

« — C'est très délicat de votre part. Comment s'appelait cette jeune femme ?

« — Artemis.

« — Artemis ? ai-je répété d'un air incrédule.

« — C'est ce qu'elle m'a dit et c'est comme ça que j'ai entendu les autres l'appeler. Elle était très jolie, je trouve, elle avait un petit peu plus de trente ans, elle avait des cheveux blond foncé et des yeux bleus. Elle devait mesurer un mètre soixante-huit.

« — Et quel était son nom de famille ?

» Il hésita.

« — Je ne me souviens plus. Elle ne me l'a peut-être même pas dit. Vous savez, sur un bateau, on ne fait pas de cérémonies. Elle m'appelait Stephen. Je ne crois pas lui avoir donné mon propre nom de famille.

« — Son adresse ?

« — Je ne la connais pas. À sa manière de parler, je dirais qu'elle était new-yorkaise, mais je n'en sais rien. Vous pouvez toujours consulter le registre du bateau. Elle y figure sûrement et il n'y a quasiment aucune chance pour qu'il y ait eu deux Artemis pendant la même semaine. Ils ont certainement son nom de famille et son adresse.

» J'ai arrêté le magnétophone et je l'ai prévenu, comme cela avait été décidé, qu'il devait continuer à rester cantonné dans son appartement pendant la durée de l'enquête. Tout ce dont il aurait besoin lui serait apporté et toutes les courses raisonnables seraient faites pour lui.

» J'étais déterminé à prouver, si je le pouvais, que l'homme qui était allé aux Bermudes n'était pas Stephen, mais pour ça, j'avais besoin de la jeune femme.

» Il m'a fallu trois jours pour régler ça et chaque jour qui passait était très contrariant. Manifestement, je ne pouvais pas boucler Stephen chez lui indéfiniment. Dès qu'il commencerait à hausser le ton, il nous faudrait lui reprocher un fait précis ou le libérer.

» Mais il ne s'est pas plaint. Il a continué à se comporter en citoyen modèle. Dès que j'ai pu mettre la main sur Artemis, je me suis arrangé pour qu'elle le voie à son insu. Elle m'a dit :

« — On dirait vraiment Stephen.

« — Allons donc le voir. Soyez naturelle, mais je vous en prie, restez vigilante et dites-moi si, pour une raison ou une autre, vous pensez que ce n'est pas l'homme que vous avez rencontré sur le bateau.

» Je l'ai introduite dans la pièce. Stephen l'a regardée, il a souri et il a dit sans aucune hésitation :

« — Bonjour, Artemis.

» Elle a répondu avec quelque hésitation, pour sa part :

« — Bonjour, Stephen.

» Elle ne savait pas jouer la comédie. Elle l'a regardé avec anxiété. Il aurait fallu que Stephen soit beaucoup moins intelligent qu'il ne l'était en réalité pour ne pas deviner qu'on avait demandé à la jeune femme de tâcher de savoir s'il était ou non un imposteur.

» Finalement, elle a dit :

« — On dirait vraiment Stephen, sauf que Stephen avait de petites touffes de poils sur les dernières phalanges des doigts. Je trouvais ça tellement viril. Et je ne les vois pas, maintenant.

» Stephen n'avait pas l'air vexé de voir qu'on parlait de lui à la troisième personne et que la jeune femme cherchait des différences. Il se contenta de sourire et leva les mains.

« — Les poils sont bien là.

« — Ils devraient être plus foncés.

» Mais elle n'avait pas l'air complètement convaincu. Stephen lui a dit :

« — Vous vous rappelez la fois où j'ai trébuché en faisant un pas de

côté pendant que nous étions en train de danser et que ma main a glissé de la vôtre. Vous m'avez affirmé que c'était parce qu'elle était trop douce. On n'aurait pas dit que vous étiez à ce point impressionné par son côté poilu.

» Le visage d'Artemis s'est éclairé. Elle s'est tournée vers moi et elle a déclaré :

« — Oui, ça s'est bien passé comme ça.

« — Et vous vous rappelez que je vous ai demandé d'excuser mes piètres talents de danseur et vous n'avez pas cessé de dire que je me débrouillais très bien. Mais je savais bien que c'était seulement pour être gentille et pour essayer de me mettre à l'aise. Vous vous rappelez, Artemis ?

» Elle a dit d'un air heureux :

« — Oui, je me rappelle. Bonjour, Stephen. Je suis heureuse que ce soit bien vous.

» Il a répondu :

« — Merci de m'avoir reconnu, Artemis. J'aurais eu de gros ennuis si vous ne l'aviez pas fait.

» Je les ai interrompus avec quelque irritation, je suppose.

« — Attendez, mademoiselle Cataldo. N'en tirez pas de conclusions hâtives.

« — C'est donc votre nom de famille, Artemis ? a-t-il dit. On me l'a demandé, mais je l'ignorais. Vous ne me l'avez jamais dit.

» Je lui ai fait signe de se taire. J'ai dit :

« — Posez-lui des questions, mademoiselle Cataldo. Des petites choses qu'il devrait savoir.

» Artemis a rougi.

« — Est-ce que vous m'avez embrassée, Stephen ?

» Stephen a eu l'air un peu gêné.

« — Je l'ai fait une fois... juste une fois. Dans le taxi, Artemis. Vous vous rappelez ?

» Je n'ai pas laissé à la jeune femme le temps de répondre. J'ai dit à Stephen d'un ton coupant :

« — Donnez tous les détails. Et pas d'hésitation.

» Il a haussé les épaules.

« — Nous étions dans un taxi, en route pour Spittal Pond, un refuge d'oiseaux qu'Artemis voulait voir. Elle m'a taquiné parce que je lui avais dit que c'était vraiment agréable de me trouver avec une jeune femme qui voulait voir des refuges d'oiseaux et non pas des night-clubs. Elle m'a

affirmé que, dans une semaine, je l'aurais complètement oubliée et que je ne me souviendrais même plus de son prénom. Alors je lui ai dit galamment : « Comment ? Oublier Artemis, la chaste chasseresse ? » J'ai tendu le bras de son côté pour écrire son nom sur la vitre gauche de la voiture. Il faisait humide et il y avait de la vapeur d'eau sur la vitre.

« — Et quand l'avez-vous embrassée ? ai-je demandé.

« — Eh bien, j'étais assis à sa droite, a répondu Stephen, et j'ai tendu le bras droit au-dessus de sa poitrine pour écrire son nom. J'avais le bras gauche sur le dossier du siège. (Il m'a montré quelle était sa position, en passant le bras gauche derrière une compagne imaginaire et en tendant le droit devant elle, de sorte que ses deux bras se refermaient presque sur cette compagne.) Je venais de terminer d'écrire son nom quand le taxi a fait une embardée, pour une raison ou une autre. Mon coude a failli heurter la nuque du chauffeur, par conséquent, je me suis raccroché à l'épaule d'Artemis pour reprendre l'équilibre – c'était purement par réflexe – et voilà que je me suis retrouvé en train de la tenir dans mes bras. (Il continuait à faire sa démonstration.) J'ai trouvé cette position tellement irrésistible que je l'ai embrassée. Seulement sur la joue, je regrette d'avoir à le dire.

» J'ai regardé la jeune femme.

« — Alors ?

» Ses yeux brillaient. Elle m'a dit :

« — C'est exactement comme ça que ça s'est passé, monsieur Kœnig. C'est bel et bien Stephen. Il n'y a pas de doute là-dessus.

» Puis elle a ajouté d'un air mélodramatique :

« — J'atteste que cet homme est bien celui qui se trouvait sur le bateau et aux Bermudes.

» Stephen a souri avec juste un soupçon de triomphe, m'a-t-il semblé, et j'ai dit :

« — Très bien. Vous pouvez partir, maintenant, mademoiselle Cataldo.

» Et voilà.

Kœnig se tut et regarda les Veufs Noirs en haussant les sourcils.

Gonzalo explosa :

— Comment ça, et voilà ? Je croyais que vous aviez réfuté son alibi.

— C'est bien ce que j'ai fait. Mais vous vouliez seulement que je vous expose cet alibi pour que vous puissiez le réfuter vous-mêmes.

— Et vous n'avez rien omis dans votre récit ?

— Rien d'essentiel, dit Kœnig.

Avalon s’éclaircit la gorge et dit :

— Je présume que vous avez retrouvé Stephen n°2. Avec ça, l’alibi ne pouvait plus tenir.

— Ça, sûrement, dit gaiement Kœnig. Mais je regrette de devoir vous dire que nous n’avons jamais trouvé Stephen n°2.

— Est-il possible que Mlle Machin ait été payée pour ne pas dire la vérité ?

— Si elle l’était, nous n’en avons pas trouvé la preuve, dit Kœnig. En tout cas, l’alibi a été réfuté sans que ça ait quelque chose à voir avec ce qu’elle aurait dit ou n’aurait pas dit… Est-ce que l’un de vous, messieurs, est déjà allé aux Bermudes ?

Il y eut un silence général et Gonzalo dit finalement :

— On m’y a emmené quand j’avais environ quatre ans. Je ne me souviens plus de rien.

— Êtes-vous en train de suggérer que Stephen s’est trompé en parlant de certains endroits des Bermudes ? dit Trumbull. Est-ce qu’il n’y aurait pas de refuge aux oiseaux comme celui qu’il a mentionné, ou d’hôtel Princess, ou de choses de ce genre ?

— Non, il ne s’est pas trompé du tout sur les lieux. Nous n’avons relevé aucune erreur portant sur la géographie ou sur les sites concernés.

À nouveau, le silence se fit et, au bout d’un moment, Drake demanda :

— Henry, est-ce qu’il y a quelque chose dans tout cela qui vous semble significatif ?

Henry, qui revenait à l’instant de la bibliothèque de référence, dit d’un air pensif :

— Je ne peux pas parler en connaissance de cause, parce que moi non plus, je ne suis jamais allé aux Bermudes, mais il est possible que M. Stephen ait dit quelque chose qui prouve qu’il n’y était pas davantage allé.

— Quoi donc ? Qu’est-ce qu’il a dit ? demanda Drake, surpris.

— M. Kœnig a terminé son récit en nous décrivant la scène du baiser dans le taxi, de sorte que je me suis dit que c’était peut-être un élément de ce récit qui avait permis de réfuter l’alibi, répondit Henry. Il se trouve que les Bermudes sont une colonie de la couronne britannique et il m’est apparu qu’on devait y suivre les coutumes britanniques en ce qui concerne la circulation. Je viens de vérifier dans la *Columbia Encyclopedia* de notre bibliothèque. On n’en parle pas, mais c’est une possibilité.

» Or, si, aux Bermudes, on roule à gauche comme en Grande-Bretagne, les voitures doivent avoir le volant, et par conséquent le siège

du chauffeur, devant, à droite ; tandis qu'aux États-Unis, comme on roule à droite, le volant et le siège du chauffeur se trouvent à gauche. Si M. Stephen était assis à la droite de la jeune femme et passait le bras au-dessus d'elle pour écrire son nom sur la vitre gauche, comme il l'a dit, il ne pouvait pas risquer de heurter la tête du chauffeur quand le taxi a fait une embardée. Le chauffeur devait se trouver de l'autre côté.

» J'imagine que Stephen n°2 a raconté l'épisode du baiser à M. Stephen, mais il n'a pas cru bon d'évoquer la place du volant ou du chauffeur, pensant que ça allait de soi. M. Stephen a ajouté l'histoire du chauffeur pour donner une touche de vraisemblance supplémentaire et c'était là une grosse erreur, car M. Kœnig a sans doute immédiatement remarqué le problème.

Kœnig s'appuya au dossier de sa chaise et sourit d'un air admiratif.

— C'est remarquable, Henry.

— Pas du tout. Tout le mérite vous en revient, monsieur Kœnig, dit Henry. Je savais que vous aviez réfuté cet alibi. Je savais que vous l'aviez fait par le raisonnement. Et je savais que ce raisonnement pouvait être tenu à partir des faits que vous nous avez rapportés. En revanche, lorsque vous l'avez fait, vous n'aviez pas l'avantage que j'avais en sachant tout cela.

Remarque

L'influence de mes vacances aux Bermudes (voir la remarque précédente) se fait clairement sentir dans cette nouvelle.

La recette

Roger Halsted souffla à Geoffrey Avalon :

— C'est mon plombier.

Avalon le considéra un certain moment d'un œil plus incrédule que réprobateur.

— Votre plombier ?

— En fait, il l'était. Maintenant, il est à la retraite et il a déménagé en banlieue. C'est un chic type et si on s'en tient aux critères habituels du succès américain, il a toujours gagné beaucoup plus d'argent que moi.

— Je n'en suis pas du tout surpris, dit Avalon. Quelqu'un qui est passé maître dans l'art de la plomberie…

— Oh, c'est son cas. Et moi, je ne fais qu'enseigner l'algèbre dans un collège. Aucune comparaison. Mais vous savez, Jeff, nous invitons toujours à dîner des gens qui exercent une profession libérale. Je me suis dit que ça ferait du bien d'avoir quelqu'un qui travaille de ses mains.

Avalon dit d'un air peu convaincu :

— Loin de moi l'idée d'être snob envers une autre classe sociale, Roger. Mais c'est lui qui risque de se trouver gêné avec nous.

— Ça, on n'en sait rien… Et ça nous donnera peut-être l'occasion d'apprendre quelque chose sur la plomberie.

Dans une autre partie de la pièce, Thomas Trumbull sirotait son scotch à l'eau de Seltz et disait :

— Je viens de lire *La Troisième Balle,* de John Dickson Carr, Jim.

James Drake gratifia Trumbull d'un regard en coin et lui dit :

— C'est pas tout jeune.

— Ça a un demi-siècle, d'après la date du copyright. Je l'avais déjà lu il y a des dizaines d'années, mais je ne m'en souvenais pas suffisamment pour que ça me gâche le plaisir. C'est un de ces mystères de chambre close, vous savez.

— Je sais. C'était la spécialité de Carr. Personne n'a pratiqué ce domaine avec autant d'assiduité ou de bonheur que lui.

— Et pourtant… (Trumbull secoua la tête.) Quelque chose m'a gêné.

Emmanuel Rubin s'était dirigé vers eux dès qu'il avait entendu parler

de mystères de chambre close.

— Laissez-moi deviner ce qui vous gêne, Tom, dit-il. Carr est formidable, mais il a ses défauts. Tout d'abord, il a tendance à trop rechercher les effets, de sorte que le lecteur est toujours conscient, et ce d'une manière gênante, de lire une histoire inventée. Ensuite, lorsque Carr en arrive à la résolution de l'énigme, il se trouve que l'explication prend au moins vingt pages. Et enfin, elle est tellement compliquée que pour la comprendre, le lecteur devrait la relire plusieurs fois, ce qu'il ne fait jamais. Conclusion, tout ça n'est pas très convaincant.

— C'est ça le plus important, dit Trumbull. Ce que vous venez de dire à l'instant. Ce n'est pas convaincant. Un mystère de chambre close est toujours tellement tiré par les cheveux, dans sa construction et sa résolution, qu'on ne peut tout simplement pas y croire. Je veux dire, a-t-on déjà vu quelque chose de ce genre dans la vie ? J'en doute.

— Il faudrait demander à quelqu'un qui s'occupe des énigmes qu'on rencontre dans la vie, dit Drake. Manny ?

— Ne me regardez pas. Je m'en tiens strictement à ce qui se passe dans la littérature. Je n'ai jamais essayé d'écrire une histoire de chambre close parce que pour être franc, je pense que Carr a épuisé la veine. Je ne peux pas me résoudre à réfléchir à une nouvelle variation sur ce thème.

C'est à ce moment que Mario se joignit à leur petit groupe.

— Ça me rappelle un jeu auquel vous pouvez vous essayer de temps à autre, dit-il. Ça s'appelle « Le meilleur qui n'est pas de… ».

— Qu'est-ce que vous me chantez là ? demanda Rubin d'un air soupçonneux. À supposer que vous le sachiez.

— Facile. On pose une question du genre : quelle est la meilleure tragédie élisabéthaine qui n'est pas de Shakespeare ?

— La réponse habituelle à cette question, c'est *La Duchesse d'Amalfi,* de John Webster, bien que je n'aie jamais aimé cette pièce.

— Très bien. Quelle est la meilleure valse qui n'est pas de Johann Strauss ?

— A mon avis, « La valse de la Veuve Joyeuse », de Franz Lehar, dit Rubin.

— Et « La valse de la patineuse » ? fit Gonzalo.

— Affaire de goût, dit Rubin.

— Quel est le meilleur opéra-comique qui ne soit pas de Gilbert et Sullivan ?

— Que diriez-vous de *La Chauve-Souris,* de Strauss ? dit Rubin.

— Ou quelque chose d'Offenbach ? suggéra Drake.

— Et maintenant, dit Gonzalo, quelle est la meilleure histoire de chambre close qui n’a pas été écrite par John Dickson Carr ?

Il y eut un énorme silence, puis trois personnes commencèrent à parler en même temps, et d’autres se joignirent à elles. Dans le brouhaha de plus en plus sonore, Henry, le serveur imperturbable, annonça que le dîner était servi.

L’invité d’Halsted, le plombier, s’appelait Myron Dynast. Il n’avait pas très bien vieilli. Ses cheveux avaient presque complètement disparu, il avait des poches sous les yeux, un cou tout ridé et une forte bedaine. Ses yeux étaient cependant vifs, sa voix douce et son vocabulaire raisonnablement étendu. C’est pourquoi Avalon murmura à Halsted :

— A l’entendre, on ne le prendrait pas pour un plombier.

Halsted répondit :

— Ce que vous voulez dire, Jeff, c’est qu’il ne correspond pas à l’idée que vous vous faites d’un plombier.

Avalon se dressa de toute sa hauteur et fronça ses formidables sourcils pour braquer sur Halsted un regard vexé. Mais il se reprit et dit d’une voix douce :

— Vous avez peut-être raison, Roger.

Dynast ne parla toutefois pas beaucoup. Il était peut-être déconcerté de se trouver en compagnie d’intellectuels, ou alors, il s’intéressait tout simplement aux sujets de conversation qui agrémentèrent le repas. Toujours est-il qu’il écouta tranquillement pendant la plus grande partie du temps, son regard vif passant de l’un à l’autre des locuteurs.

Finalement, au moment du brandy, Halsted fit tinter sa cuiller contre son verre à eau et dit :

— Jeff, voulez-vous vous charger de notre invité ?

— Avec plaisir, dit Avalon.

Avec une courtoisie quelque peu exagérée, il se tourna vers Dynast et lui dit :

— C’est la coutume, à la fin de nos banquets, de demander à notre invité de justifier son existence. Monsieur Dynast, comment justifiez-vous votre existence, ou si vous préférez que j’emploie d’autres termes…

— Inutile d’employer d’autres termes, monsieur Avalon, dit Dynast. Être un bon plombier me suffit amplement comme justification. Est-ce que quelqu’un s’est déjà réveillé en pleine nuit pour s’apercevoir qu’il avait brusquement besoin d’un crack en physique nucléaire ? Pensez à toutes les situations dans lesquelles vous seriez beaucoup plus à l’aise si vous étiez le voisin d’un plombier comme moi plutôt que celui d’un

professeur comme… comme…

— Comme n'importe lequel d'entre nous, dit Avalon avant de s'éclaircir la gorge. Vous avez parfaitement raison, monsieur Dynast. J'accepte votre réponse. Dites-moi, depuis combien de temps êtes-vous plombier ?

Dynast eut soudain l'air anxieux.

— C'est comme ça que ça va se passer ? Vous allez me poser des questions sur la plomberie ?

— C'est possible, monsieur Dynast.

Halsted intervint de sa voix douce.

— Mike, je vous avais prévenu que si vous vouliez venir au banquet, il fallait vous engager à répondre à toutes les questions qu'on vous poserait.

— C'est ce que je vais faire, Roger, mais j'ai quelque chose de plus intéressant à raconter… si toutefois vous me permettez de le faire.

Avalon réfléchit un instant puis dit :

— Il n'est pas dans nos intentions de restreindre indûment votre conversation, monsieur Dynast. Vous pouvez nous raconter votre histoire, mais si nous en revenons à la plomberie, vous devez faire droit à notre demande… je veux dire que…

— J'ai compris, monsieur Avalon, et je suis d'accord, dit Dynast. Ce que je voulais dire, c'est qu'avant le repas, je vous ai entendu parler de mystères de chambre close. Je vous ai entendu dire que vous ne saviez pas si un mystère de chambre close pouvait se produire dans la vie. Moi, j'en ai un à vous proposer.

Les convives se figèrent un instant. Même Henry, qui, avec calme et efficacité, était en train de débarrasser les derniers reliefs du dîner, leva les yeux avec une expression étonnée et pensive.

Finalement, Trumbull dit, presque à voix basse :

— Vous voulez dire que vous avez entendu parler d'une telle histoire, ou que vous en avez vécu une ? Est-ce que vous êtes en train de nous dire que vous avez vous-même été impliqué dans quelque chose de ce genre ?

— Pas moi. Ma femme. Elle l'a bien été.

À l'autre bout de la table, Mario Gonzalo se penchait en avant sur sa chaise, une expression de joie impie sur le visage.

— Attendez un moment, monsieur Dynast. Est-ce que vous allez nous raconter qu'il y avait une pièce fermée à clé et que quelqu'un a été tué à l'intérieur sans qu'il s'agisse d'un suicide et sans qu'il y ait d'assassin à l'intérieur, et que votre femme sait comment tout ça s'est passé ?

Dynast jeta un regard horrifié.

— Un assassin ? Je ne vous parle pas d'un assassinat. Seigneur, il n'y a pas eu de crime. Non, il n'y a rien eu de tel.

Toute excitation déserta visiblement Gonzalo.

— Alors de quoi nous parlez-vous donc ?

— Il y avait cette pièce qui était fermée à clé, dit-il. Et quelque chose s'y est passé alors que ça n'était pas possible, c'est tout. Et ça implique ma femme. Il ne faut pas qu'il y ait un meurtre pour que ça soit un mystère de chambre close, si ?

Avalon leva la main et dit de son baryton le plus grave :

— Messieurs, c'est moi qui suis chargé de cuisiner l'invité, alors essayons d'être disciplinés. Cette histoire peut parfaitement être intéressante et elle peut supplanter notre examen du métier de plombier, du moins temporairement, mais ayons donc un peu de méthode.

Il attendit le silence en fronçant les sourcils puis il ajouta :

— Monsieur Dynast, que s'est-il exactement passé dans la pièce fermée à clé alors que ce n'était pas possible ?

— Quelque chose a été volé.

— Quelque chose de valeur ?

— Pour ma femme, ça avait beaucoup de valeur. Est-ce que je peux vous expliquer ? Je ne peux pas vraiment vous en parler si je ne vous donne pas quelques explications.

Avalon jeta un regard à la ronde.

— Y a-t-il des objections à ce que nous écoutions M. Dynast ?

— C'est ne pas l'écouter, au contraire, qui me ferait élever des objections, dit Gonzalo.

— Oui, Mario, je m'en doute. Très bien, monsieur Dynast, mais il faut que vous compreniez que nous devrons parfois vous interrompre pour vous poser des questions.

— Bien sûr, allez-y.

Dynast se tourna vers Henry, qui avait pris son poste habituel près du buffet.

— Garçon, puis-je avoir encore un peu de café ?

Henry le servit et Dynast reprit :

— Ma femme est née dans une petite ville, messieurs. Elle m'a épousé à trente-trois ans et il se trouve que nous n'avons jamais eu d'enfant. Nous avons passé une vingtaine d'années à New York, mais elle n'a jamais dépassé son éducation de petite ville de province. En plus, elle n'est pas très moderne, si vous voyez ce que je veux dire.

— Je n'en suis pas sûr, dit Avalon. Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je veux dire qu'elle va à des réunions paroissiales, des pique-niques, et toutes sortes d'activités de quartier. On ne peut pas vraiment faire ça dans une grande ville, vous savez, mais une fois à la retraite, nous avons déménagé en banlieue, nous avons acheté une gentille petite maison avec un peu de terrain, et elle s'est remise dans le bain. On aurait dit qu'elle essayait d'être à nouveau une jeune fille. N'ayant ni enfants ni problèmes d'argent, elle pouvait consacrer tout son temps à ce genre de choses. Et moi, ça ne me dérange pas… tant qu'elle ne m'y traîne pas.

— Je suppose donc que vous n'êtes pas originaire d'une petite ville de province, dit Rubin.

— Absolument pas. Je suis un enfant des canons de béton.

— Et vous ne vous ennuyez pas en banlieue ?

— Oh, si, mais d'abord, je ne suis pas très loin de New York et je peux venir me remplir les poumons d'air vicié de temps en temps. Ginny – c'est ma femme – n'y trouve pas à redire. Et puis je ne suis pas complètement à la retraite. J'accepte de faire des travaux de plomberie quand quelqu'un en a besoin et ça me prend un peu de mon temps. Vous savez, chaque boulot de plomberie est différent, chacun est un défi, surtout si vous voulez le faire convenablement. Et en banlieue, le travail est juste assez différent de celui de la ville pour être intéressant. D'ailleurs…

Il s'interrompit et rougit un peu.

— D'ailleurs, Ginny a toujours été une bonne épouse. Elle a supporté de rester en ville quand la situation n'était pas brillante et elle ne s'est jamais plainte plus que de raison. Maintenant, c'est son tour et elle est heureuse – ou plutôt elle l'était – et je ne vais pas lui gâcher son plaisir.

» Elle s'occupe tout le temps. N'ayant pas d'enfants, elle se rattrape en quelque sorte en étant toujours prête à garder ceux des autres. La moitié du temps, il y a des gosses à la maison en train de courir partout et de faire du bruit. Elle aime ça.

— Et vous, vous aimez ça ? demanda Trumbull en fronçant les sourcils.

— Non, mais c'est son boulot. Elle ne me demande pas de l'aider. Je n'y connais rien, moi, aux enfants.

— Et votre femme, elle s'y connaît ? Si elle n'en a pas eu elle-même… dit Avalon.

— Oh, Seigneur ! Elle n'en a pas eu… euh… sur le plan biologique, mais elle était l'aînée de six enfants. Jusqu'à ce qu'elle m'épouse, elle a pratiquement passé sa vie à être une sorte de seconde maman. Moi,

j'avais un frère aîné, mais on s'est jamais entendus. Les gosses, je n'y comprends rien, mais ça ne me manque pas. Un jour, nous avons parlé d'adoption, mais j'étais plutôt contre, alors elle n'a pas insisté.

Gonzalo dit avec un soupçon d'impatience :

— Est-ce que nous allons en arriver à la chambre close ?

— Il me reste encore un point à préciser. Ce qui rend ma femme aussi populaire dans ces réunions paroissiales, c'est qu'elle est très bonne cuisinière. Pour ma part, je suis incapable de vous expliquer pourquoi. Je me contente de manger et je ne sais pas ce qui fait qu'un plat est spécial, mais les siens le sont et j'ai passé toute ma vie à essayer de ne pas trop prendre de poids en mangeant sa cuisine.

En disant ces mots, il regarda son abdomen d'un air chagrin.

— Écoutez, même si elle était une mauvaise épouse, je la supporterais à cause de sa cuisine… mais c'est une bonne épouse. Elle ne vous sert pas le genre de plats que vous mangez dans des restaurants de luxe. Elle fait des choses simples, mais qui fondent dans la bouche. Tenez, juste pour vous montrer… sa spécialité, c'est les muffins aux myrtilles. Ça n'a l'air de rien parce qu'on peut en trouver partout, mais une fois que vous aurez goûté les muffins aux myrtilles de Ginny, vous ne voudrez plus en acheter dans le commerce. À côté des siens, tout le reste ne vaut rien.

» Il y a des dizaines de petites choses qu'elle fait mieux que n'importe qui. Je ne sais pas comment elle se débrouille. Ça tient peut-être aux épices qu'elle emploie, ou à la façon de les mélanger, ou encore au temps de cuisson, ou que sais-je encore… Elle est seulement géniale, c'est sa spécialité, tout comme la plomberie est la mienne. Quand elle apporte l'une de ses créations à une réunion ou à un pique-nique, tout le monde reste planté à côté en se léchant les babines. Et elle adore ça. C'est son passeport pour la gloire et le succès. Mais ce qui la rend la plus fière, ce qui la touche de plus près, ce sont ses muffins aux myrtilles.

» Personne ne peut lui arracher ses recettes. Elle n'en a pas, si ce n'est dans sa tête, et c'est là qu'elle les garde. C'est son secret ! Ses recettes, ce sont ses joyaux de la couronne. Elle ne laisse jamais personne entrer dans sa cuisine pendant qu'elle y travaille, sauf moi, parce qu'elle sait bien que je n'y comprends rien à rien.

— Je me rappelle que ma mère était un peu comme ça, dit Drake. Quand la cuisine est votre spécialité, vous n'avez pas envie que quelqu'un vous fasse concurrence en utilisant vos propres inventions.

— C'est exact, dit Dynast. Mais vous savez, les gens n'arrêtent pas de lui dire qu'elle devrait mettre toutes ses recettes noir sur blanc pour en

faire un livre. L'une des dames du coin a amené une amie qui travaille dans une maison d'édition pour parler à Ginny. Elle lui a dit que les livres de cuisine rapportaient de l'argent et qu'un bon livre de recettes assez simples pouvait être une mine d'or. Elle a également dit qu'un jour Ginny disparaîtrait et que ce ne serait pas juste que ses secrets culinaires meurent avec elle. Elle a passé une sacrée pommade à Ginny et je voyais bien que ma femme commençait à être intéressée.

» Pour vous dire la vérité, moi aussi, j'étais plutôt pour. J'aurais aimé que tout le monde la connaisse pour sa cuisine. J'aurais été fier. Alors je l'ai poussée, et elle y a encore davantage pensé.

» Mais c'était pas facile, vous comprenez. Il lui arrivait par exemple de me dire :

« — Je fais la cuisine, c'est tout. Je fais des choses sans même y penser. J'ajoute des ingrédients, je mélange, et tout se passe dans mes doigts, pas dans ma tête. Si je dois m'asseoir pour écrire une recette, il faudra que je réfléchisse à toutes les choses que je fais.

« — Fais-le quand même, je lui ai dit. Même si c'est dur, fais-le. Tous les livres sont difficiles à écrire. Pourquoi est-ce que ça ne serait pas dur d'écrire un livre de cuisine ?

» Elle a donc commencé à y travailler de temps à autre, et elle gardait les recettes qu'elle écrivait dans un petit coffre ignifugé qui fermait à clé. Elle me disait :

« — Je ne peux pas me résoudre à donner la recette des muffins aux myrtilles. C'est mon secret.

» Je lui disais :

« — Allons, Ginny, il n'y a pas de secret qui tienne.

» Mais je savais ce qu'elle voulait dire. Ces muffins aux myrtilles étaient ce qui suscitait des rancœurs contre Ginny. Ils étaient tellement bons ! Tous les maris les adoraient au point que leur femme ne comptait plus. Les autres choses, elles pouvaient les préparer presque aussi bien que Ginny, mais les muffins, ça, elles ne pouvaient pas y arriver. Beaucoup se disaient qu'elle devrait épingler la recette sur le panneau d'affichage de l'église et que c'était manquer de charité chrétienne que de s'y cramponner comme ça. Mais Ginny ne se laissait pas émouvoir.

» Bon, maintenant, vous avez votre explication. Un jour, il y avait une réunion quelconque à l'église, et par extraordinaire.

Ginny s'est dit qu'elle n'avait pas besoin d'y aller. Elle a expliqué qu'elle voulait rester à la maison pour travailler sur ses recettes et elle a dit qu'elle garderait les jeunes enfants de celles qui y participeraient pour

se faire pardonner de ne pas s'y rendre. Au bout du compte, il y a eu cinq gosses dans la maison pendant trois heures environ. Pendant ces trois heures, la maison était fermée à clé, même les fenêtres, parce que la climatisation marchait. Il n'y avait personne à l'intérieur sauf Ginny et les cinq petits gamins. Et voilà.

— Où étiez-vous, monsieur Dynast ? demanda Avalon.

— J'étais en ville. Pour être franc, je vous dirai que j'essaie toujours de me trouver ailleurs quand il y a trop de gosses. Ça ne dérange pas Ginny. Je suppose qu'elle est contente de ne pas m'avoir dans les jambes.

Gonzalo demanda :

— Est-ce là la chambre close dont vous parliez, monsieur Dynast ? Votre maison fermée à clé avec votre femme et cinq gamins à l'intérieur ?

— C'est bien ça.

— J'ai tendance à penser que Mme Dynast ne pouvait pas travailler beaucoup avec cinq enfants dans les jambes, dit Avalon.

— Ce n'était pas terrible, dit Dynast. Quatre des enfants étaient des habitués, pour ainsi dire, ils étaient venus chez nous des tas de fois. Ils connaissaient Ginny et Ginny les connaissait. Ils avaient trois ou quatre ans, et ils avaient des petits gâteaux, du lait, des jouets et des jeux. L'un des enfants était un nouveau, mais il était le plus sage. Sa mère était la cousine de l'une des femmes qui confiaient régulièrement son enfant à Ginny. La cousine et son mari allaient tous deux à la réunion avec la mère en question et Ginny était heureuse de garder ce nouvel enfant. Il s'appelait Harold et il avait presque cinq ans, il était bien élevé et il avait bon caractère, d'après Ginny. En fait, il l'a aidée à s'occuper des autres enfants. Il savait très bien s'y prendre avec eux.

» Donc, Ginny a travaillé à ses recettes, et pour la première fois, elle a rédigé la recette de ses muffins aux myrtilles. Elle n'avait pas envie de le faire, m'a-t-elle dit, alors elle l'a écrite au crayon, sans appuyer, comme si ça revenait à ne l'écrire qu'à moitié. Même comme ça, elle n'a pas eu le cœur d'aller jusqu'au bout et avant qu'on ne vienne chercher les enfants, elle en a fait des confettis.

» Voilà ce qui est tellement impossible à expliquer. Elle a écrit la recette peu après l'arrivée des enfants et elle l'a déchirée avant leur départ. Cette fiche n'a existé que pendant deux heures et demie environ, dans cette maison fermée à clé, avec personne d'autre que ma femme et les cinq enfants à l'intérieur, et pendant ces deux heures et demie, la recette a été volée… Vous n'appelleriez pas ça un mystère de chambre close, vous ?

— La recette a été volée ? dit Trumbull. Il m’a semblé vous entendre dire que votre femme l’avait déchirée.

— Je n’ai pas dit que la fiche avait été volée. La recette qui était écrite dessus a été volée, elle. Le lendemain, elle se trouvait sur le panneau d’affichage de l’église, mot pour mot, telle que Ginny l’avait écrite. Pauvre Ginny ! Elle était accablée. Depuis, elle n’est plus la même. Maintenant, elle ne veut plus publier son livre de cuisine et elle ne veut plus rien avoir à faire avec la paroisse.

— Elle en veut à tous les paroissiens ? dit Gonzalo. Qui a volé la recette ?

— Elle l’ignore et je l’ignore. Nous ne savons pas qui l’a volée et nous ne savons pas comment elle a été volée. Si nous le savions, elle pourrait s’en remettre. Elle pourrait être furieuse après une personne déterminée. Elle pourrait constater qu’elle s’est elle-même montrée négligente. Alors que pour l’instant… (Il secoua la tête.) C’est pour ça que j’étais tellement intéressé quand quelqu’un a dit qu’il n’y avait pas de mystères de chambre close dans la vie. Parce que vous appelez ça comment, vous ?

Il y eut un silence, et Rubin dit :

— Vous étiez absent pendant tout le temps ? Vous n’avez rien vu de tout ça ?

— Presque tout le temps, monsieur Rubin. Je suis revenu à la maison au moment où tout le monde s’en allait. Les mères étaient là, elles attrapaient leurs gosses et remerciaient Ginny. Il y avait la cousine et son mari, les parents du petit Harold. Ils étaient tous les deux très petits – à peine plus d’un mètre cinquante l’un et l’autre – mais aimables et agréables. J’ai vu leur enfant pendant un instant. On me l’a présenté et il m’a serré la main comme un petit homme. Tout avait l’air de se passer le mieux du monde, mais à ce moment-là, Ginny avait déjà déchiré sa recette et elle avait déjà été volée, d’une manière ou d’une autre.

Halsted s’appuya au dossier de sa chaise, les mains croisées sur son abdomen.

— Pouvez-vous être vraiment sûr que la maison était l’équivalent d’une chambre close, qu’il n’y avait pas de fenêtre ouverte ou de moyen de se glisser à l’intérieur ?

Dynast secoua la tête.

— Ça n’a pas vraiment une grande importance. Mais toutes les portes et toutes les fenêtres étaient fermées, parce que Ginny fait très attention et que tant que les gosses sont sous sa garde, elle ne veut pas qu’il y en ait un qui tombe par une fenêtre ou qui sorte de la maison. Mais qu’importe.

Ce qui compte, c'est que ma femme et la recette étaient dans une pièce bien déterminée et que personne n'est entré dans cette pièce tant que cette recette a existé. Il est impossible que quelqu'un ait pu entrer sans qu'elle le remarque.

— Même si elle était absorbée dans la rédaction de ses recettes ? demanda Rubin.

— Elle n'aurait pas été absorbée à ce point. Les enfants passaient en priorité. Elle devait rester en éveil pendant tout le temps.

— Et elle n'a pas quitté la pièce à un moment ou à un autre ? dit Gonzalo. Elle n'est pas allée aux toilettes ?

— Écoutez, dit Dynast. Nous en avons parlé et je lui ai posé cette question. Non, elle n'a pas eu besoin d'aller aux toilettes, mais elle a bien quitté la pièce. En fait, elle a quitté la maison.

— Ah, fit Gonzalo. Pourquoi ?

— Elle s'est rappelé qu'elle avait promis d'aller apporter quelque chose aux voisins d'en face et elle a eu peur d'oublier si elle n'y allait pas immédiatement. Elle n'avait qu'une quinzaine de mètres à parcourir, c'était l'affaire d'une minute. Elle a donc couru là-bas, elle a sonné, le mari est sorti, elle lui a fourré dans les mains ce qu'elle avait apporté, sans explication – sa femme était à la réunion –, ils ont échangé deux phrases, et elle est revenue à la maison en courant. Tout cela n'a pas dû lui prendre plus de deux minutes au maximum.

— Vous n'étiez pas là, monsieur Dynast, dit Gonzalo. Une femme peut très bien croire qu'elle n'a mis que deux minutes alors qu'en fait, il lui en a fallu vingt.

— Ça, jamais ! s'écria Dynast avec indignation. Elle avait la maison pleine de gamins dont elle devait s'occuper. Elle ne se serait pas absentée plus de deux minutes. Elle n'avait aucune raison de mettre plus longtemps.

— Est-ce qu'elle a fermé la porte à clé en partant ? demanda Gonzalo.

— Non, elle n'aimait pas faire ça. Quand elle n'était pas là, elle avait peur que si jamais il lui arrivait quelque chose, et s'il arrivait aussi quelque chose aux enfants, les secours ne soient retardés par une porte fermée… Bon, là n'est pas le problème. Elle a surveillé la porte pendant tout le temps. Personne n'est entré. Personne ne s'est même approché de la porte. Quand elle est revenue, elle a refermé à clé derrière elle et elle a demandé au petit Harold s'il s'était passé quoi que ce soit pendant son absence. Il lui a dit que non. En tout cas, rien n'était déplacé et les enfants paraissaient parfaitement satisfaits.

— Il n’empêche qu’on ne peut pas vraiment parler de chambre close si la porte a été ouverte à un moment donné, dit Gonzalo.

— Allons, Mario, ne soyons pas aussi rigoristes, dit Avalon. Si le récit est fidèle, la maison est toujours l’équivalent d’une chambre close. Je dois cependant admettre que l’histoire a été racontée par une tierce personne. J’aurais bien voulu interroger Mme Dynast en personne.

— Bon, ce n’est pas possible, dit Rubin.

— Non, attendez un peu, dit Trumbull. Si une chose matérielle avait été volée, la maison pourrait être considérée comme une chambre close. Mais la fiche sur laquelle était notée la recette a été détruite par Mme Dynast elle-même. Tout ce qu’on a volé, c’est ce que portait cette fiche, et ça change tout… Monsieur Dynast, je crois que vous avez laissé entendre que les amies de Mme Dynast, ses consœurs des activités paroissiales, savaient qu’elle rédigeait ses recettes.

— Oh, oui, on ne parlait que de ça.

— Est-ce qu’elles savaient qu’elle y travaillerait à ce moment précis, pendant qu’elles seraient elles-mêmes à l’église ?

— Oui, je crois avoir dit qu’elle l’avait mentionné pour excuser son absence.

— Et quand elle rédigeait ses recettes, elle leur donnait un titre qui permettait de les reconnaître, c’est bien ça ?

— Certainement. En fait la recette des muffins aux myrtilles s’appelait « Les muffins aux myrtilles de grand-mère » parce que c’est comme ça qu’elle les appelait toujours quand elle m’en parlait ou quand elle en parlait à n’importe qui, d’ailleurs. Sa grand-mère lui avait apparemment appris à les faire et ensuite, elle avait amélioré la recette.

— Et je présume que la pièce dans laquelle elle travaillait avait des fenêtres.

— Oui, bien sûr.

— Dans ce cas, on ne peut certainement pas parler de chambre close, dit Trumbull. Des gens n’ont peut-être pas pu entrer physiquement pour voler une fiche, mais ils ont sûrement pu regarder par une fenêtre et lire ce qui était écrit dessus, vous ne croyez pas ?

— Non, je pense que c’était impossible, monsieur Trumbull, dit Dynast. La façade avant de notre maison est au niveau de la rue, mais le terrain s’enfonce au fur et à mesure qu’on s’éloigne de la rue. Ce qui fait qu’à l’arrière, nous avons eu la place de faire un sous-sol et un garage avec des portes au niveau du sol. Nous avons une allée pour les voitures qui descend jusqu’au garage. Mais les pièces dans lesquelles Ginny

travaillait et gardait les enfants donnent sur l'arrière et sont donc au premier étage. Je ne vois pas comment on aurait pu regarder par la fenêtre à moins de mesurer trois mètres ou d'utiliser une échelle. Et il me semble que dans un cas comme dans l'autre, Ginny aurait remarqué quelque chose.

Trumbull ne voulut pas céder.

— Il aurait pu grimper à un arbre, puisque la pièce donne sur l'arrière.

— Il aurait pu – ou elle aurait pu – sauf qu'il n'y a pas d'arbre à moins de six mètres de ces fenêtres. D'ailleurs, comme je vous l'ai dit, Ginny n'était pas vraiment décidée et elle avait écrit la recette au crayon, sans appuyer. Je ne crois pas que quelqu'un aurait pu la déchiffrer à moins d'avoir le nez collé à la vitre. Et ensuite, pour compliquer encore les choses, Ginny avait glissé la recette sous un livre après l'avoir rédigée. Elle était toujours sous le livre quand elle a flanché et l'a sortie pour la déchirer.

— Est-ce que c'est la seule fois où elle a mis cette recette noir sur blanc ? demanda Drake.

— La seule.

— Et elle a réellement été donnée mot pour mot ? Est-ce qu'il ne pouvait pas tout simplement s'agir d'une recette similaire que quelqu'un d'autre aurait pu inventer de son côté ? Après tout, je dois vous dire que même les plus grandes découvertes scientifiques sont parfois faites par deux chercheurs différents plus ou moins au même moment. Ça arrive, ces choses-là.

— C'étaient exactement les mêmes mots, dit fermement Dynast. Ginny me le jure et je la crois. À un moment donné, elle avait écrit : « Remuez vigoureusement jusqu'à ce que vous ayez l'impression que votre main va se détacher de votre bras. Et puis comptez dix petites respirations, et…» Tout était reproduit. C'est comme ça qu'elle s'exprime quand elle m'explique ce qu'elle cuisine. Personne d'autre ne pourrait s'exprimer exactement comme ça.

Il y eut un silence autour de la table et Avalon dit :

— J'ai bien peur de ne pas comprendre comment on a pu arriver à faire ça, monsieur Dynast. Je suppose que vous ne nous racontez pas ça pour plaisanter.

Dynast secoua la tête.

— J'aimerais bien que ce soit le cas, monsieur Avalon, mais pour Ginny, ce n'est vraiment pas une plaisanterie, et si nous ne finissons pas par découvrir comment ça s'est produit, je ne serais pas surpris que nous

soyons obligés de vendre la maison et de déménager. Ginny ne supporte pas l'idée de vivre à côté de gens qui lui ont fait ça.

— A votre avis, votre femme a vraiment dit toute la vérité ? demanda Drake.

— J'en mettrais ma tête à couper, répondit Dynast.

— Alors avec une pièce dans laquelle ne se trouvaient qu'une femme et cinq jeunes enfants, nous devons en conclure que c'est la femme elle-même qui a volé sa propre recette. À votre avis, est-il possible que Mme Dynast ait arrangé toute l'histoire pour avoir une excuse de déménager ?

— Si elle voulait déménager, elle n'avait qu'à le dire, répliqua Dynast. Elle n'aurait pas eu besoin d'imaginer toute cette histoire rocambolesque. Et si vous connaissiez Ginny, vous vous rendriez compte qu'il lui aurait été impossible de jouer à ce petit jeu avec ses muffins aux myrtilles. Vous ne pouvez pas vous imaginer ce qu'ils représentent pour elle.

— C'est le mystère de chambre close le plus tordu que j'aie jamais entendu, dit Rubin. Il n'y a pas de solution.

À ce moment précis, Henry dit en ayant à moitié l'air de s'excuser :

— Messieurs ?

Rubin leva les yeux.

— Allons, Henry, est-ce que vous essayez de nous dire qu'il y a bien une solution ?

— Je ne peux pas le garantir, mais je voudrais poser une question à M. Dynast.

— Ça ne vous dérange pas, monsieur Dynast ? dit Avalon. Henry est un membre estimé de notre club.

— Mais non, dit Dynast. Pas de problème.

— Dans ce cas… dit Henry. L'enfant le plus âgé… Harold.

— Oui ?

— Quel âge avez-vous dit qu'il avait ?

— Cinq ans, tout au plus.

— Comment le savez-vous, monsieur Dynast ?

— Ginny me l'a dit.

— Comment le savait-elle, monsieur Dynast ?

— Je suppose qu'elle le lui a demandé.

— Elle vous a dit qu'elle le lui avait demandé ?

— N… non… Mais je l'ai vu moi-même quand je suis rentré à la maison. Je vous l'ai dit. C'était un tout petit garçon. Cinq ans au maximum.

— Mais, monsieur Dynast, vous nous avez également dit que vous

aviez vu les parents d'Harold, et qu'ils ne faisaient pas beaucoup plus d'un mètre cinquante, l'un comme l'autre. Vous ne diriez pas que parce qu'ils étaient aussi petits, ce n'étaient que des adolescents.

— Non, ils étaient petits, c'est tout.

— Exactement. Et les parents petits peuvent avoir des enfants petits. Il est possible qu'Harold ait paru avoir cinq ans, à en juger par sa taille et par sa corpulence, mais qu'il ait eu en réalité huit ans. Et pour autant que nous sachions, il pouvait être singulièrement intelligent pour ses huit ans.

— Seigneur ! dit Avalon. Vous pensez vraiment que c'est possible, Henry ?

— Admettons que ça le soit, monsieur Avalon, et voyons à quoi nous en arrivons. L'une des femmes du voisinage veut absolument cette recette. Elle a une sœur de petite taille, qui a épousé un homme petit, et tous les deux, ils ont un enfant inhabituellement petit qui se trouve être un prodige. C'est un enfant intelligent de huit ans qui peut facilement passer pour un enfant ordinaire de cinq ans. On vous amène ce petit garçon intelligent, monsieur Dynast, après lui avoir dit ce qu'il devait faire.

» Mme Dynast ne s'est sûrement pas inquiétée en voyant ce petit garçon l'observer ou regarder avec curiosité ce qu'elle était en train d'écrire. Après tout, selon toutes les apparences, ce n'est qu'un bambin qui ne va pas encore à l'école et ne sait pas lire. Il a pu la voir rédiger sa recette de « muffins aux myrtilles de grand-mère » et la placer sous un livre. Puis, quand Mme Dynast est partie faire une course, même si ça n'a duré que deux minutes, il a sorti la recette de sous le livre, il l'a lue, il l'a apprise par cœur et il l'a remise en place. Ce n'était pas quelque chose de bien terrible à mémoriser et les enfants, surtout s'ils sont intelligents, peuvent retenir des choses de ce genre, leur cerveau ressemble à un buvard. Je me souviens parfaitement de ma propre enfance.

Gonzalo s'écria d'un ton triomphant :

— Mais bien sûr ! C'est la solution, il n'y a pas d'autre explication possible.

— C'est une simple possibilité, dit Henry. Cependant, si vous arrivez à trouver le nom de la cousine et de son mari, il ne vous sera pas difficile de savoir quel âge a le petit garçon, dans quelle école il va, dans quelle classe il est, et comment il se débrouille. Si la dame que connaît votre femme refuse de vous parler de sa cousine et de son neveu, vous aurez déjà de bonnes raisons de supposer que votre hypothèse est juste.

— Qui aurait pu penser ça ? dit Dynast d'un air déconcerté.

Henry murmura :

— Il doit y avoir une explication rationnelle à tout, monsieur, et comme d'habitude, les Veufs Noirs ont soigneusement éliminé toutes les explications possibles et m'ont permis de mettre le doigt sur la seule qui restait.

Remarque

Je lisais *La Troisième Balle* de John Dickson Carr, comme Trumbull le dit dans l'histoire, et il m'est venu à l'esprit que je n'avais jamais écrit de récit de Veufs Noirs qui ferait intervenir un mystère de chambre close.

Naturellement, j'ai immédiatement été pris du désir de le faire, mais il ne me semblait pas possible d'imaginer un nouveau stratagème incluant une pièce fermée à clé. John Dickson Carr les avait tout simplement épuisés et d'autres écrivains s'étaient engouffrés dans les minuscules brèches qui pouvaient rester.

Mais je déteste renoncer. Est-ce que je pouvais penser à un nouveau moyen d'expliquer un mystère de chambre close ? À ma grande surprise, je me suis aperçu que oui.

Très surexcité, je me suis assis pour écrire *The Recipe* (La recette) d'un seul jet… du début à la fin. Je ne crois pas avoir jamais éprouvé plus de plaisir à écrire une nouvelle.

---

[1] Au deux aussi. (N.d.T.)

[2] À Mark. *(N.d.T.)*

[3] California Institute of Technology. (N.d.T.)

[4] Massachusetts Institute of Technology. (N.d.T.)

[5] Militant syndicaliste américain (1855-1926) socialiste et antimilitariste. (N.d.T.)

[6] Général américain qui commandait les armées du Sud pendant la guerre de Sécession. (N.d.T.)

[7] *L'Histoire mondiale vue par les historiens. (N.d.T.)*

[8] Large postérieur. (N.d.T.)

[9] « The Lost Chord ». *(N.d.T.)*

[10] « Onward, Christian Soldiers ». (N.d.T.)

[11] Littéralement cheval sombre. *(N.d.T.)*